



Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

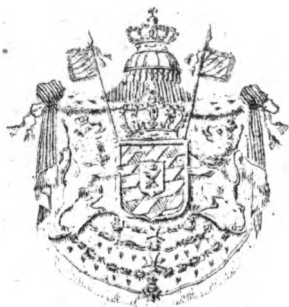
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Werner.

Werner.

1191 ^S(2)



**BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.**

<36635557250014

<36635557250014

Bayer. Staatsbibliothek

MÉMOIRES
DE
DON JUAN VAN HALEN.

SECONDE PARTIE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.



Dessiné par Maurin, Paris, 1837.

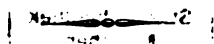
Germolov

MEMOIRES

DE

D. JUAN VAN HALEN,

CHEF D'ÉTAT-MAJOR D'UNE DES DIVISIONS DE L'ARMÉE
DE MINA, EN 1822 ET 1823.



SECONDE PARTIE,

CONTENANT

LE RÉCIT DE SA CAMPAGNE AU CAUCASE, SOUS YERMOLOW, EN 1819
ET 1820, ET DE SON RETOUR EN ESPAGNE, EN 1821, ETC.

ACCOMPAGNÉE

DE PIÈCES JUSTIFICATIVES,

ET ORNÉE DU PORTRAIT D'YERMOLOW, DE DIVERS FAC-SIMILE,
ET D'UNE CARTE DE LA GÉORGIE.



PARIS.

JULES RENOUARD, LIBRAIRE,
RUE DE TOURNON, N° 6.

M. DCCC. XXVII.

B. BLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

AVANT-PROPOS.

CETTE seconde partie est consacrée à la description du voyage de l'auteur en Russie, de son séjour en Géorgie, de son expédition au Caucase, pendant sa première expatriation. Le lecteur y trouvera, nous le pensons, des aperçus nouveaux sur les peuplades qui habitent cette dernière contrée, sur les efforts tentés pour les soumettre et les civiliser, sur l'administration ferme et habile d'un général célèbre, enfin sur les

a

rapports qu'a eus l'auteur, soit à Pétersbourg, soit en Géorgie , avec plusieurs hommes connus ou dignes de l'être. Ces relations n'ayant rien eu de commun avec la politique intérieure de l'empire, nul inconvénient ne s'opposait à ce que ces personnes figurassent dans le cours du récit.

Il n'en était pas de même dans la première partie de ces mémoires: les liaisons de Van Halen avec ses compatriotes avaient été d'un tout autre genre; et, vu l'état actuel de la Péninsule, il y aurait eu plus que de l'indiscrétion à découvrir des individus que la publicité pouvait compromettre. Il a donc fallu se borner à ne nommer que ceux dont la conduite politique a été généralement connue, et qui, comme l'auteur lui-même, ne sont déjà que trop compromis pour qu'aucune publicité puisse leur nuire.

Si l'on s'adressait à des lecteurs espagnols, on se dispenserait d'entrer ici dans des éclaircissemens pour eux superflus. Il n'en est pas un, sans doute, un peu au courant des affaires de son pays, qui ne connaisse, depuis des années et dans ses principaux détails, la vie politique des personnes désignées par l'auteur dans sa première partie; et ce n'est pas de l'homme qui avait su se taire en présence de la torture, que l'on avait à craindre, alors qu'il était libre, des révélations indiscrètes. L'auteur s'en est expliqué d'une manière précise dans son introduction et dans une note du chapitre II: cependant, comme il est possible que les explications sur lesquelles Van Halen n'a pas cru nécessaire d'insister, n'aient point paru assez complètes à certains lecteurs non familiarisés avec les affaires d'Espagne, de nouveaux

éclaircissemens ne seront peut-être point inutiles.

Il n'y a pas un seul individu désigné dans la première partie, qui, depuis l'année 1820, n'ait été signalé personnellement soit dans les journaux, soit dans des brochures, et même dans des publications de plus longue haleine(1). Dès l'année 1821 (mai et juin) l'auteur, à son retour de Russie, publia deux brochures (2), dans lesquelles, en évitant tout ce qui pouvait

(1) Un de ces ouvrages a pour titre : *Précis historique des principaux évènements, etc., qui ont amené la révolution d'Espagne*, par M. Louis Jullian. Paris, 1821. Un autre, rédigé d'après des renseignemens fournis en grande partie par Polo, a été publié en 1826, à Londres, chez Colbourn, sous le titre de *Sandoval*.

(2) *Dos palabras al publico por una victima de la inquisicion. — Verdades oportunas expuestas à Su Majestad, por don Juan Van Halen*. Imprenta del censor.

éveiller des ressentimens contre le pouvoir, il se plut à consigner les noms de ses libérateurs et particulièrement ceux de Polo , Belda , Herrera-Davila , Infantès , Nunez d'Arenas, Manzanarès, etc., et non-seulement chacun d'eux en fut satisfait, mais parmi ceux qu'il n'avait pas nommés, il s'en trouva plusieurs, qui se plaignirent à lui, dans des lettres que l'auteur conserve encore, d'avoir été passés sous silence.

La plupart des compatriotes de Van Halen, dont il est question dans l'ouvrage , étaient informés long-temps d'avance de sa publication. Aucun d'eux n'a demandé que son nom fût omis ; plusieurs même se sont empressés de communiquer à l'auteur des détails inédits qui sont entrés tout entiers dans l'original espagnol.(1)

(1) L'original des *Mémoires de don Juan Van Halen* en

Les faits rapportés dans la première partie datant d'une époque antérieure à la révolution de l'Ile de Léon, ont été suivis par d'autres plus éclatans et plus dignes d'exciter le courroux de la faction dominante. Quatre années de liberté et de régime constitutionnel ont compromis plus de monde, ont fait à Ferdinand et à ses ministres plus de révélations que cent volumes d'indiscrétions n'auraient pu le faire. Que si, par hasard, il arrivait que quelqu'un de ces hommes qui se sont montrés amis de la constitution, alors qu'elle flo-

langue espagnole est sous presse, et paraîtra très prochainement, en 2 vol. in-12, chez Jules Renouard, libraire à Paris, éditeur du présent ouvrage. L'auteur a désavoué dans les journaux, comme ayant été faite sans son approbation, une traduction espagnole de la première partie de ses Mémoires que l'on a publiée à Paris, sous le titre de *Memorias de D. J. Van Halen*, parte primera; 1 vol. in-32.

rissait, la reniant aujourd'hui qu'elle est persécutée, voulût faire cause commune avec ceux qui l'ont violée, ce ne serait pas sans doute pour des faits passés il y a dix ans qu'on exigerait de lui une amende honorable; et, dans tous les cas, la sincérité du repentir et l'humilité de la demande suffiraient à coup sûr pour faire oublier une faute passée, et pour toucher la *clémence infinie* du pouvoir apostolique.

MÉMOIRES

DE

D. JUAN VAN HALEN.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Londres. — Arrivée à Saint-Petersbourg.

IL y avait quatre mois que j'étais à Londres, et mon état d'oisiveté me devenait de jour en jour plus insupportable. Je ne voulais ni ne devais continuer de vivre à la charge des amis généreux qui m'avaient délivré et dont les sacrifices augmentaient avec l'oppression qui pesait sur mon pays. Encore dans tout le feu de la

jeunesse, habitué à une vie active et militaire, j'éprouvais une vive impatience de sortir de la situation où je me trouvais. Mes regards se tournèrent vers la Russie : les qualités que montrait le prince qui la gouvernait, l'accueil qu'y avaient reçu jusqu'alors les étrangers, le peu de probabilité que jamais cet empire fût engagé dans une lutte contre l'Espagne ; ces considérations suffirent pour me confirmer dans la résolution d'aller y chercher du service, jusqu'à ce que des circonstances plus heureuses me rouvrirent l'entrée de ma patrie.

Un digne compatriote, don Juan Yandiola, le même qui avait facilité l'embarquement de Polo, et un ancien banquier espagnol, don Firmin Tastet, établi à Londres, furent les premiers à qui je fis part de mon projet. Ils en furent surpris et le désapprouvèrent d'abord, cherchant à me démontrer combien les espérances dont je me flattais étaient chimé-

riques. Cependant, forcés de reconnaître que si cette résolution n'était pas sage, elle avait du moins quelque chose de louable, ils se décidèrent à la seconder. Le banquier Tastet qui, pendant plusieurs années, avait été chargé des intérêts de l'ambassade russe, avait conservé une sorte d'influence sur quelques-uns des employés de la légation. Ses relations étaient encore très étendues. Il me procura la connaissance de diverses personnes qui me remirent des lettres pour Berlin et Saint-Pétersbourg. Je fus présenté par un gentilhomme russe (1) à M. Bludoff, qui, à cette époque, remplissait à Londres les fonctions de chargé d'affaires. Il me reçut avec politesse, mais il ne me dissimula pas que sans de puissantes recommandations il ne me serait pas facile d'être admis au service de son pays, parce que l'empereur

(1) Aujourd'hui gouverneur de Toula. Il avait perdu une jambe dans la campagne de Russie.

Alexandre, pour mettre un terme à toutes les pétitions qu'on lui adressait de la France et de l'Allemagne, venait de déclarer dans un *oukase* (1), qu'à l'avenir il n'admettrait plus d'officiers étrangers dans son armée. M. Bludoff me promit cependant le passeport que je lui demandais, et me dit que je le recevrais par l'entremise du banquier.

Dans les derniers instans que je passai à Londres, je reçus d'une dame de Cadix une lettre dans laquelle je fus bien agréablement surpris de trouver un *post-scriptum* tracé par un de mes anciens camarades de garnison à Jaen, et qu'on lira sans doute ici avec intérêt. C'était du colonel don Antonio Quiroga (2). Voici ces lignes littéralement traduites :

(1) Tous les mots russes que le lecteur rencontrera sont écrits comme ils doivent se prononcer.

(2) Beau-frère de l'auteur depuis le 1^{er} janvier 1822.

(*Note de l'Éditeur.*)

P.S. Je vous écris deux mots dans la lettre de la marquise. Je viens de prendre le commandement d'un régiment qui est dans l'état le plus brillant; j'espère, à la tête de ce régiment, donner un jour de gloire à ma patrie, et ce moment n'est pas éloigné. Faites connaître cela à nos amis dans le pays où vous êtes, et dites-leur qu'ils peuvent compter sur la décision de

*Votre compagnon au jeu de tréfillo
chez la vicomtesse, à Jaen,*

ANTONIO (1).

Huit mois après, les troupes expéditionnaires étant campées au *Palmar*, dans les environs de Cadix, Quirogase préparait à accomplir sa promesse, quand le manque de foi du général en chef l'Abisbal l'empêcha de poursuivre ce généreux dessein. Sommé par ce même général de déposer son épée, il la brisa à ses

(1) Voyez *fac-simile*, planche 1^{re}.

yeux et en jeta les morceaux à terre, témoignant ainsi que ceux qui l'avaient trahi n'étaient pas dignes de recevoir ses armes. Alors il fut conduit en prison avec Arco Agüero, Rotten, etc., et resta captif jusqu'à ce que l'effort plus heureux, tenté plus tard par son illustre compagnon d'armes, Riégo, lui donna à-la-fois la liberté et le commandement.

Nous étions au commencement de novembre 1818, et la navigation de la Baltique allait bientôt devenir impossible ; j'aurais désiré faire par mer mon trajet à Saint-Pétersbourg : mes ressources pécuniaires l'exigeaient ; mais le dernier navire pour Riga mit à la voile de la Tamise le 10, et j'ai dû laisser échapper cette occasion, parce que mon passeport, malgré toutes mes démarches, ne me fut délivré que le 20. J'ai su depuis que la source des retards que j'éprouvais ne venait que des menées de la légation espagnole à Londres.

Les préparatifs de mon départ furent bientôt

faits. L'actif de mon budget, reste modique des secours de mes libérateurs, ne me permettait pas de me munir, à beaucoup près, de tout ce qui m'était indispensable. Une petite malle, une bonne santé, une ferme résolution, et des espérances incertaines, voilà le léger bagage avec lequel je me disposai à aller chercher asile chez une nation lointaine, dont je ne connaissais pas même le langage.

Le 24 novembre, je m'embarquai à Gravesend sur un brick anglais; et après une traversée orageuse, le 29, à dix heures du matin, nous jetions l'ancre devant Hambourg. Le capitaine fit mettre son canot à la mer et bientôt nous abordâmes au quai, où mon bagage fut moins soigneusement examiné par les douaniers qu'il ne l'avait été sur le rivage de l'Angleterre.

La première personne que je visitai fut le consul général russe, M. Strub, qui m'invita à le voir souvent pendant mon séjour à Ham-

bourg. Mes lettres d'introduction auprès de quelques négocians de cette ville ne me furent pas de grande utilité, et j'aurais quitté Hambourg sans en emporter des souvenirs fort agréables, si une heureuse méprise ne m'avait conduit dans la maison d'un gentilhomme hambourgeois, M. Von Beseler. Tandis que je me confondais en excuses, M. Von Beseler s'offrit à être mon guide, ajoutant qu'il se félicitait du hasard qui avait amené un Espagnol chez lui; il me présenta à sa famille, qui ne me fit pas un accueil moins aimable, et, dès ce moment, je me vis traité comme une ancienne connaissance de la maison.

Le lendemain de mon arrivée à Hambourg, un certain don S..... L....., que j'avais jadis connu à Madrid solliciteur intrépide d'emplois, et qui était alors secrétaire du consul général d'Espagne à Hambourg, entra sans se faire annoncer dans l'appartement que j'occupais à l'hôtel. La visite inopinée de cet homme me

parut assez suspecte. La nature des questions qu'il me fit augmenta ma défiance. Il me croyait agent des Américains du sud, et il aurait voulu pénétrer les motifs de mon voyage. L'arrivée de M. Von Beseler m'en débarrassa. Une certaine inquiétude se peignit sur le visage du bon Hambourgeois à la vue de S.... L.... Il le connaissait assez pour savoir ce que j'en pouvais attendre. En effet, nous apprîmes depuis, que cet homme, d'ailleurs plus ridicule que méchant, avait voulu engager le consul d'Espagne, don Evaristo Perez de Castro, à me réclamer ; mais ceux qui connaissent la droiture de l'honorable diplomate doivent supposer que cette proposition fut repoussée avec le mépris qu'elle méritait.

Le moment de mon départ étant arrivé, je fis mes adieux à l'intéressante famille hambourgeoise et pris place dans la diligence de Berlin. Je trouvai sur la route deux auberges tenues par des Espagnols qui avaient servi

dans le corps d'armée du marquis de la Romana. Retenus dans les hôpitaux, lors de l'embarquement de ce corps, ils se virent forcés de rester dans le pays, où ils se marièrent ensuite et formèrent des établissements. Je voulus savoir de l'un d'eux s'il se souvenait de ses camarades et de ses drapeaux. « Oui, oui, » reprit-il, mais je me souviens encore plus du « maudit chirurgien qui nous retint à l'hôpital » et nous empêcha de rejoindre notre régiment » et de rentrer dans notre pays. »

Après deux jours de marche, notre voiture traversait à midi les rues longues et régulières de Berlin. J'avais deux lettres pour cette ville, l'une adressée à M. Von Hall, négociant israélite, et l'autre à un conseiller-d'état, M. de Kraft, secrétaire de l'ambassade russe.

Ce fut chez M. Von Hall que, par un hasard fort extraordinaire, je fis rencontre, le soir même de mon arrivée, d'un de mes plus anciens amis, le colonel d'état-major don Luis

Landaburo, gravement compromis dans mon procès de l'inquisition, mais dont le nom ne fut pas découvert. Don Luis ne connaissait des circonstances de mon emprisonnement, que ce qui en avait été rapporté dans les journaux anglais. Il avait suivi, comme simple voyageur, son frère, ministre d'Espagne en Prusse, et, après la mort malheureuse de ce dernier, empoisonné par accident, il fut provisoirement chargé de ses fonctions.

Pendant mon court séjour à Berlin, Landaburo me fit voir les principales curiosités de cette capitale, trop connues pour être ici décrites. Je rappellerai seulement ce qui, dans nos courses, attira le plus mon attention.

La demeure habituelle du roi, qui ne se distingue en rien des autres hôtels du voisinage, est située dans la grande rue qui conduit à la belle promenade dite des *Tilleuls*. Il y vit en simple particulier et sans la moindre pompe. Deux factionnaires placés à la porte principale

forment toute sa garde. Quand il sort, soit à pied, soit à cheval, ou en voiture, un seul domestique l'accompagne, et il serait difficile de le distinguer de tout autre citoyen : noble confiance dans un prince qui ne se croit jamais mieux gardé que par l'amour du peuple, et dont nous voyons chaque jour l'exemple se renouveler dans le pays hospitalier où tant de proscrits sont venus trouver un asile.

A peu de distance de la demeure du roi, je rencontraï un jeune officier qui se tenait dans une attitude respectueuse, tandis qu'un général lui parlait. « Ce jeune homme que vous voyez, me dit Landaburo, grand admirateur du système militaire de la Prusse, c'est un des fils du roi; voilà jusqu'où va, dans ce pays, la sévérité de la discipline. »

Mon logement était séparé du principal quartier de Berlin par la Sprée, qui divise cette capitale en nouvelle et ancienne ville. Le pont, que j'avais à traverser, est orné d'une

statue équestre, en bronze, de l'électeur de Brandebourg, père du premier roi de Prusse. Ce monument, destiné à transmettre à la postérité les exploits du grand électeur, présente, autour de son piédestal, des statues enchaînées. Cette ostentation ridicule me rappelait la place de Madrid, où s'élève une statue de Charles V, dont le sculpteur a gâté, par de semblables attributs, la belle simplicité.

Au moment où je me disposais à continuer ma route pour Pétersbourg, M. Koch, secrétaire de légation à Hambourg, que j'avais vu fréquemment chez M. Kraft, me fit offrir par ce dernier une place dans sa voiture. Il se rendait à Dorpat, dans la Livonie, sa patrie, où des intérêts de famille l'appelaient. Le caractère de M. Koch, ses opinions, la variété de ses connaissances, tout me promettait un compagnon de voyage agréable. L'offre, faite avec autant de délicatesse que de franchise, fut acceptée avec reconnaissance, et notre

bourse, quoique très inégalement fournie, devint commune.

Le jour fixé pour le départ, je pris congé de M. Von Hall, qui promit de me faire passer en Russie la correspondance de ma famille et de mes amis, et il s'est toujours acquitté de ce soin avec la plus grande exactitude. Je me rendis ensuite à l'hôtel de M. Koch, où je reçus les adieux de Landaburo et de M. Kraft, et le 18 décembre, à midi, nous sortions de la capitale de la Prusse.

Malgré le retard occasioné par la rencontre de la suite de l'impératrice-mère, qui se rendait de Berlin à Saint-Pétersbourg, deux jours suffirent pour arriver à Culm. Le cours de la Vistule étant déjà obstrué par les glaçons, il fallut nous confier à l'adresse des bateliers, qui, après avoir lutté trois heures contre le courant, nous débarquèrent sains et saufs sur la rive opposée. Nous entrions alors dans la Pologne-Prussienne. Comme le froid commen-

çait à se faire plus vivement sentir, M. Koch remarqua que mon manteau espagnol (celui-là même dont Patricio Dominguez me couvrit lorsque je m'évadai de l'inquisition) était insuffisant pour me garantir. Pour moi, par un mouvement d'amour-propre, qu'il qualifia de fierté castillane, je voulus lui persuader que je préférerais ce vêtement à ses meilleures fourrures, et que les Espagnols (chose d'ailleurs bien constatée), quoique nés sous un ciel brûlant, supportent mieux que tout autre peuple un climat rigoureux.

Cinq jours après notre départ de Berlin, nous arrivâmes à Koenigsberg. L'ancien palais du grand-maître de l'ordre Teutonique qui résidait dans cette ville, est aujourd'hui très délabré. Nous voulûmes le visiter. Le vieil invalide qui nous conduisait nous fit monter au haut de la tour dite *Teutonique*, pour contempler l'aspect de la ville, la beauté et la richesse de ses environs. La vue de ce point,

est en effet assez étendue. Mais quant à la variété des sites, il fallut que notre imagination en fit tous les frais ; car la campagne, couverte de neige, ne présentait que la plus triste uniformité. De notre position élevée, M. Koch me montra les deux routes qui conduisent en Russie, celle de Tilsitt et celle de Mémel. Cette dernière que nous suivîmes, est formée d'une langue de sable, faible barrière qui sépare les eaux de la Baltique d'un lac considérable, appelé Cardischoff.

Dès que nous eûmes dépassé Nimmersatz, notre dernier relai en Prusse, mon compagnon de voyage, toujours en guerre avec mon manteau, me dit en riant : « Voilà les Cosaques : ôtez ce manteau. La vue de cet étrange vêtement pourrait vous susciter quelque affaire incommode. Les enfans vont courir après vous. »

Nous franchîmes gaîment la frontière ; le commandant du poste ne nous retint que

quelques instans; mais, selon la coutume, il nous fit suivre par un Cosaque jusqu'à Polangen. Là, on nous fit descendre aux bureaux de la douane. Le commis de la police prit note de mon nom et de l'objet de mon voyage. Cette note, portée par l'estafette de chaque jour, devait arriver à Saint-Pétersbourg longtemps avant moi, car la Russie n'a rien à envier aux autres pays pour l'organisation de sa police.

En Russie, les distances se comptent par werstas; quatre werstas et demie équivalent à une de nos lieues. Les werstas sont marquées par de grands poteaux peints, comme les barrières, des couleurs nationales *orange*, *noir* et *blanc*, et sur lesquels est indiqué le nombre des werstas jusqu'à Pétersbourg. Chaque station de poste, selon les difficultés du terrain, est graduée depuis onze jusqu'à vingt-cinq ou vingt-six werstas.

Après Polangen, commencent les belles fo-

rêts de sapin de la Courlande, dont le parfum résineux frappe l'odorat du voyageur. Nous étions surpris de la douceur et du changement subit de la température; car il serait difficile de voyager dans le midi de l'Europe à la fin de décembre, sous un ciel aussi pur et dans un climat moins rigoureux. Six années auparavant, une circonstance pareille aurait eu probablement une influence décisive sur le sort de deux grands empires.

Ce ne fut que dans la nuit de notre arrivée à Mittau, que l'hiver commença à se déclarer, mais avec une intensité telle, que le lendemain, la rivière et le lac voisin étaient déjà pris. Mittau, ancienne capitale du duché de Courlande, n'offre rien de remarquable. Le palais des anciens ducs, que Louis XVIII habita pendant son exil, se trouve à quelque distance, sur la route de Riga.

A moitié route de Mittau à Riga, on traverse la rivière de Grossbach sur un pont où, en 1812,

l'aile gauche de l'armée française, lors de l'invasion de la Russie, parvint à se porter. A onze heures du soir, nous étions sur les bords de la Dwina, que, d'après les rapports des voyageurs, nous nous attendions à trouver encore navigable. Mais déjà la gelée venait de fermer cette large rivière, et nous étions les premiers destinés à tenter le passage sur la glace. La lune nous éclairait d'une assez faible lumière. Notre postillon, qui ne manquait ni d'adresse, ni d'intrépidité, nous conduisit sans accident à l'autre bord, après une demi-heure de trajet. Nous entrâmes vers minuit dans les rues solitaires de Riga. La rivière que nous venions de traverser offrait le lendemain l'aspect d'une promenade publique. Hommes et femmes en patins, ou dans d'élégans traîneaux y circulaient dans tous les sens et remplaçaient les nombreux navires qui tout à l'heure encore la couvraient.

Devant les fenêtres de notre hôtel, nous

avons une statue de la Victoire, élevée sur la place d'armes, pour consacrer le souvenir des avantages obtenus par les Russes en 1812. Une inscription tracée sur le piédestal en russe et en français, rappelle ce grand événement.

En allant le soir au théâtre, nous y trouvâmes un usage qui sans doute n'existe dans aucune autre ville de l'Europe. A peine entrés, nous vîmes presque toutes les loges se remplir peu à peu de femmes d'une mise simple, qui, en s'asseyant, tiraient un tricot de leur sac à ouvrage, et n'interrompaient point leur travail, lors même que les acteurs se trouvaient sur la scène.

On compte environ 560 werstas de Riga à Pétersbourg. Mon compagnon loua une de ces petites voitures ouvertes, mais plus commodes que celles de la poste, que l'on trouve facilement à Riga, et qui devait nous conduire jusqu'à Dorpat, lieu fixé pour notre sépara-

tion. Sur les routes de la Livonie, sont établies, de distance en distance, de mauvaises gargotes qu'on appelle dans le pays *khartchma*. A la porte de ces espèces de cabarets, stationne une quantité de charrettes et de mauvais traîneaux. Les paysans chargés de les conduire s'enivrent, dans le *khartchma*, d'eau-de-vie et d'autres liqueurs spiritueuses, tandis que les malheureux chevaux, qui, comme leurs conducteurs, appartiennent à des particuliers, restent pendant plusieurs heures sans nourriture, exposés, le jour comme la nuit, à toute la rigueur de la saison.

Pour donner une idée de l'abrutissement où sont plongés les paysans livoniens, les plus stupides de l'empire russe, il suffira de rappeler que lorsque l'empereur Alexandre voulut rendre la liberté aux serfs de quelques-uns de ses domaines en ce pays, loin qu'elle fût acceptée par eux comme un bienfait, ils se révoltèrent, et l'on dut avoir recours à la force armée pour

faire cesser les désordres. Ces malheureux aimaient mieux vivre esclaves que dans un état de liberté où ils seraient obligés de s'occuper du soin de leur entretien.

Il nous fallut cinq jours pour aller de Riga à Dorpat, terme du voyage de mon compagnon. En me quittant, M. Koch me laissa un itinéraire tracé de sa main, et une feuille de poste qui m'était indispensable pour continuer ma route, aidé du peu de mots russes qu'il m'avait appris.

La chaise, ou plutôt charrette de poste qu'on nomme *téléga*, vint me prendre à la porte de l'hôtel. Le téléga est une espèce de caisse étroite et découverte, placée sur quatre roues et traînée par deux petits chevaux. A chaque station, on change de téléga. Quelques pièces de cuivre, distribuées à propos, me faisaient avancer rapidement; mais cette vitesse faillit me coûter un peu cher. Nous venions de côtoyer le lac *Péïpous*, lorsque

tout-à-coup l'essieu du rapide télèga se brisant, je fus jeté contre une pierre, sur le bord de la route. Le coup violent que je reçus à la poitrine me laissa quelque temps sans mouvement, tandis que le postillon était entraîné au loin sur un des débris de la charrette. On vint à mon aide ; mais je ne pus me faire comprendre de ceux qui m'entouraient. Ils voulaient, bon gré mal gré, que le chirurgien de l'endroit exerçât sur moi son savoir-faire, et j'eus toute la peine du monde à m'en défendre. Comme dans l'état où ma chute m'avait mis, le mouvement d'une charrette m'eût été incommode, j'échangeai mon télèga contre un traîneau. La neige qui avait commencé à tomber permettait déjà ce moyen facile de transport, et vingt-quatre heures après mon départ de Dorpat, j'avais atteint la ville de Narva, d'où, pour une somme très modique, un cocher russe s'engagea à me conduire à Pétersbourg. Sa voiture, assez grande pour contenir

la paille et le matelas où l'on me plaça, était traînée par trois chevaux attelés de front. Suivant l'usage, la tête de celui du milieu était surmontée d'un demi-cercle de bois qui va de l'un à l'autre timon, et au sommet duquel est suspendue une grosse clochette, qui distingue toujours les voitures de voyage de celles de ville. Mon cocher, avec sa barbe blonde bien peignée, son bonnet garni de peau, ses grandes bottes, le *kaftan* serré à la taille par une ceinture de différentes couleurs, se tenait debout, en bon conducteur russe, ne cessant de converser sur tous les tons avec ses chevaux, qu'il appelait chacun par son nom, et dont l'oreille mobile et attentive semblait être sensible aux paroles encourageantes de leur guide. Le lendemain de notre départ de Narva, à l'heure indiquée par mon cocher, nous entrions dans la longue avenue qui conduit à la capitale et qui, dans une étendue de cinq à six werstas, est bordée de charmantes maisons

de campagne, où l'on trouve, dans la bonne saison, tous les agrémens que le pays le plus policé de l'Europe pourrait offrir.

CHAPITRE II.

Hospitalité russe.

ALEXANDRE, de retour du congrès d'Aix-la-Chapelle, venait d'arriver à St.-Pétersbourg, où toute la famille impériale s'était réunie pour assister à la solennité du jour des Rois. Le lendemain de mon arrivée, de la croisée de mon appartement, je vis, dans son magnifique ensemble, la célébration de cette fête, l'une des plus pompeuses de la cour de Russie, et dont l'objet principal est la bénédiction des eaux de la Néva.

Quarante mille hommes, de toutes armes et dans la plus brillante tenue, se dirigèrent vers le palais impérial, situé en face de mon hôtel. Bientôt l'on vit sortir à pied l'empereur suivi de toute sa famille et d'une cour nombreuse. Derrière venait un chœur des chantres de la chapelle du palais. Ce cortège imposant s'avança sur la Néva, qui n'offrait plus alors qu'une masse solide de glace, sur laquelle on avait élevé un temple de bois richement orné. C'est de là que l'archimandrite, au milieu des chants religieux et des salves d'artillerie, bénit les eaux du fleuve. Après cette cérémonie, la cour se retira vers le palais, suivie des régimens de la garde qui, après avoir manœuvré sur la glace, vinrent défiler, l'empereur en tête, sous les balcons de l'impératrice-mère.

Rétabli de ma chute au bout de quelques jours, je me disposai à faire mes premières visites. Les lettres dont j'étais porteur, fai-

saient plus ou moins allusion à l'évènement politique qui m'amenait en Russie. De tous ceux à qui elles étaient adressées, le comte de Romanzoff, les deux frères Tourguéniew, conseillers-d'état, et le général Bétancourt, m'avaient été désignés par M. de Kraft, à Berlin, comme les plus à même de seconder d'une manière efficace mes démarches auprès du gouvernement.

Le comte de Romanzoff, grand-chancelier de l'empire, chez qui je me présentai d'abord, me reçut avec toute la politesse d'un ancien courtisan, me faisant asseoir sur un canapé à côté de lui. Alors il interposa un large cornet entre mes paroles et son oreille, et tant par signes que par cris, je parvins à lui faire comprendre le motif de ma visite. Je lui remis aussi la lettre du banquier Tastet, qu'il plia dans sa poche sans la décacheter. Alors, en me donnant l'assurance de sa protection, il m'engagea à voir le major-général prince Wol-

konsky (1), qu'il s'empresserait, disait-il, de prévenir en ma faveur.

La tête toute échauffée de cette promesse, je ne tardai pas à paraître devant le général Wolkonsky, auquel il est à croire que le comte de Romanzoff ne m'avait pas recommandé; car dès les premiers mots qui sortirent de ma bouche, « Cela ne peut pas être, me dit-il brusquement en très bon français (2), S. M. l'empereur ne veut plus d'étrangers »... Et, sur une observation que je me permis : « L'armée n'en a pas besoin, continua-t-il en

(1) En Russie, les titres de *prince*, *comte*, etc., passent en héritage à tous les enfans de la famille. De là, la quantité prodigieuse de gens titrés qu'on y rencontre. Au reste, ce n'est point aux titres des individus que les Russes attachent de la considération, mais au rang qu'ils occupent dans la hiérarchie militaire ou civile.

(2) On sait qu'en Russie la langue française est aussi familière aux personnes bien élevées que la langue du pays, et que, même en famille, on parle habituellement français.

me tournant le dos, il n'y en a déjà que trop. »

Fort désappointé du mauvais succès de mes premiers pas dans la carrière de solliciteur, j'en rendis compte au plus jeune des deux Tourguéniew, dont les conseils furent loin de m'encourager. Le contenu de mes lettres avait paru exciter vivement son intérêt; mais ce qui était à ses yeux un titre de recommandation, ne devait servir, selon son expression, qu'à me montrer ailleurs sous un jour défavorable.

Tourguéniew, homme d'un extérieur très prévenant, d'une âme forte, d'un esprit élevé et avide de connaissances, se montrait chaud partisan de toutes les doctrines libérales, mais sans croire possible leur immédiate application à tous les pays, et particulièrement à la Russie. Il insista de nouveau sur l'inutilité de mes démarches auprès de son gouvernement. « Quant à moi, disait-il, je vous aiderais bien volontiers; mais, autant que je le puis,

j'évite les cercles de la cour. Sous ce rapport, mon frère, qui s'intéresse aussi beaucoup à vous, plus répandu que moi, pourrait vous être plus utile. Mais ne vous bercez pas, monsieur, de l'espoir de trouver de l'emploi dans notre armée ; contentez-vous plutôt de l'accueil hospitalier d'hommes capables d'apprécier votre position politique et de sympathiser avec vous. Ces hommes-là ne sont pas rares chez nous. (1) »

Je sortis vivement touché de ces dernières paroles, mais entièrement découragé. La maison du baron Rall qui, du premier moment, m'avait fort bien accueilli, entretenait des relations de commerce avec la Suède. Fort incertain de mon sort à venir, mais voulant quit-

(1) C'est ce même conseiller-d'état Tourguéniew, que l'on a vu figurer dans la liste des condamnés à mort, à la suite des évènements du 26 décembre 1825. Lors de cette terrible explosion, il voyageait en pays étranger, et cette circonstance lui sauva la vie.

ter le plus tôt possible une ville naguère objet de toutes mes espérances, je priai M. Rall de me procurer le moyen de passer à Stockholm, sans trop savoir pourtant ce que j'allais y chercher. M. Rall se montra tout disposé à m'obliger; mais un de ses fils, que notre conformité d'âge avait mis en rapport plus intime avec moi, était mieux que son père au courant des embarras de ma position. Il chercha à me détourner de mon dessein hasardeux et à me retenir à Saint-Pétersbourg. Lié avec quelques personnes de la cour, il me fit faire, dans un déjeuner, la connaissance du prince André Galitzin, aide-de-camp de l'empereur. Ce jeune homme, d'une imagination vive et d'un cœur excellent, exigea de moi la promesse de retarder, pour le moment, l'exécution de mon projet, m'assurant que rien n'était désespéré, et qu'il parlerait à l'empereur.

A la suite du déjeuner, André Galitzin m'amena chez lui, me présenta à sa famille, l'une

des plus anciennes de l'empire, voulut, dès ce jour, me faire connaître de tous ceux qu'il croyait gens à s'intéresser à mon sort; et, en peu de temps, j'entrai en relation avec beaucoup de personnes qui, bien que peu influentes à la cour, y préparèrent cependant l'opinion en ma faveur.

Je commençai aussi à voir plus souvent le général Bétancourt, dont m'avaient éloigné d'abord quelques préventions, fondées sur les liaisons d'amitié que son original de neveu, secrétaire du consul d'Espagne à Hambourg, m'avait dit exister entre son oncle et lui.

Don Augustin de Bétancourt, né aux îles Canaries, occupait, sous Charles IV, la place d'intendant de province, lorsque, par suite des désagrémens que lui suscita injustement le trop fameux *Prince de la Paix*, il fut forcé de s'expatrier avec sa famille.

Arrivé à Paris, des propositions lui furent faites de la part d'Alexandre, jaloux d'attirer à

lui un homme dont les grands talens pouvaient seconder ses vastes projets pour l'amélioration intérieure de ses états. Bétancourt vint alors s'établir à Pétersbourg, où il arriva successivement jusqu'à la direction générale des ponts-et-chaussées de l'empire, poste qu'il occupait à l'époque où je vins en Russie, et qui lui donnait un accès fréquent auprès du monarque. Mon nom n'était pas étranger à Bétancourt : il avait connu mon père à Madrid en 1807. Sa conduite à mon égard me prouva bientôt combien mes préventions étaient injustes : il me traita avec toute la cordialité d'un bon compatriote, et m'introduisit dans sa famille, où je ne trouvai pas moins d'affection et de soins qu'auprès de mes propres parens.

Douze années de séjour à l'étranger n'avaient pas éteint dans le cœur de Bétancourt et de ses enfans l'amour et le souvenir de la patrie. Ce furent les propres filles de ce général qui brodèrent de leurs mains le drapeau destiné au

régiment espagnol qui , conduit en Russie par Napoléon , fut fait prisonnier dans la retraite de Moscou, et qu'Alexandre équipa à ses frais avant de le renvoyer dans la Péninsule. Ce régiment, appelé dès-lors du nom de ce prince, est le même qui se distingua sous le brave Alexandre O'Donnel en défendant la cause nationale dans les années 1822 et 1823.

Il y avait un mois que j'étais arrivé à Pétersbourg : le cercle de mes relations amicales allait chaque jour en s'élargissant ; chaque jour je me liais de plus près avec des hommes dignes de servir de modèles pour la droiture des principes, la fermeté de caractère, la chaleur de sentimens. L'idée de mon voyage en Suède était déjà bien loin de mon esprit. J'avais retrouvé espoir et courage ; mais l'état de mes ressources financières ne se présentait pas sous un aspect des plus florissans, et je me voyais à la veille de me trouver fort embarrassé vis-à-vis de mon hôte qui, ne traitant

pas avec plus d'égard la bourse d'un émigré que celle d'un grand seigneur, m'imposait la nécessité de quitter au plus tôt son hôtel pour un gîte plus modeste. Une autre circonstance qui ne m'inspirait pas un moindre desir de déloger, c'était la présence d'un certain personnage dont le voisinage inattendu ne m'était pas, je dois l'avouer, d'un grand agrément. Je veux parler du ministre espagnol, Zea Bermudez, qui de retour d'Aix-la-Chapelle était venu, sans y songer, prendre dans mon hôtel un appartement qui n'était séparé du mien que par une porte commune.

Un matin, le comte M. entre chez moi. « Nous avons résolu, me dit-il, de vous faire sortir d'ici. Le voisinage que vous avez ne vous convient pas; M. Skaratin est sur le point de partir pour ses terres, au-delà de Moscou. Il vous fait offrir un logement indépendant dans son hôtel ici en ville. Il n'y a pas, sans doute, d'inconvénient à ce que vous acceptiez: ainsi,

faitès votre paquet ». L'invitation était pressante ; je n'étais pas d'ailleurs en mesure de faire le fier : je quittai donc l'*Hôtel de l'Europe* pour l'hôtel de M. Skaratin, où l'intendant me présenta, en entrant, un serf destiné à mon service. D'autres mirent de même à ma disposition, table, maison, domestiques, équipage; enfin au bout de cinquante jours de résidence à Saint-Pétersbourg, il n'est pas de bons offices, d'égards, je dirai même d'attentions délicates qui ne me fussent prodigués par ces hommes hospitaliers.

L'arrivée du ministre Zea Bermudez, qui fréquentait souvent la maison de Bétancourt, m'avait forcé d'y rendre mes visites plus rares. Bétancourt m'ayant fait appeler, je le trouvai seul dans son bureau ; et là, me parlant avec une certaine circonspection qui lui était assez habituelle : « J'ai travaillé hier avec l'empereur : il m'a questionné sur votre compte. Je lui ai conté votre mésaventure avec le prince

Wolkonsky..... Il serait peut-être convenable d'adresser une pétition à S. M. : de cette manière, il se pourra qu'il me parle encore de vous. Alors je pourrai entrer dans plus de détails. »

Peu de temps après, me trouvant à dîner chez le comte M. W. avec plusieurs amis, le prince Galitzin, de service ce jour-là auprès de l'empereur, se présenta d'un air empressé au milieu de nous, et me sautant au cou avec sa vivacité naturelle : « Mon cher, votre affaire est faite ; que je vous fasse mon compliment » ; et chacun aussitôt de me féliciter, et de porter des toasts de réjouissance. Galitzin, plein d'ardeur pour m'obliger, avait à plusieurs reprises sollicité l'empereur pour moi. Le monarque, fatigué sans doute de ses importunités, lui avait répondu pour s'en débarrasser : *C'est fait* ; et le jeune aide-de-camp, pressant au gré de son envie le cours naturel des choses, avait pris le mot au sérieux, et

de suite était accouru m'apporter la bonne nouvelle. Moi-même, dans le moment, j'en fus tellement étourdi, que je ne songeai pas que ma pétition n'était pas seulement faite. Je me hâtai de mettre la main à l'œuvre, et voici le commencement de cette supplique :

« Sire, victime innocente d'un fanatisme tyrannique qui me fit éprouver, pendant cinq mois, ses plus horribles effets dans les cachots de l'inquisition, j'eus le bonheur, grâce à la Providence, de m'en délivrer. Condamné à fuir loin de ma patrie, ayant tout perdu (sauf, j'ose le dire, l'honneur et l'estime de mes compatriotes), des hommes bienfaisans m'ont procuré, outre les moyens de me soustraire à mes persécuteurs, ceux de pouvoir me jeter aux pieds du trône de V. M. » Après un exposé rapide de ma situation, je suppliais S. M. « de m'accorder un asile honorable dans les rangs de son armée, où je desirais servir, jusqu'au moment où d'heureuses circonstances

m'ouvriraient les portes ma patrie ». Accompagné de Galitzin, je remis, vers la fin de février, à l'un des secrétaires de l'empereur, ma pétition qui, pendant quelque temps, ne fut suivie d'aucun résultat. Quelques observations et anecdotes que, dans l'intervalle, j'eus l'occasion de recueillir à Pétersbourg, trouveront place dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Quelques semaines à Pétersbourg. — Anecdotes.

CHEZ les Russes, de même que chez toutes les nations catholiques, le carnaval est une époque marquée pour le plaisir. La *semaine de beurre*, ainsi appelée sans doute parce que pendant cette semaine on fait une grande consommation de tout ce qui est gras, est entièrement consacrée aux réjouissances publiques. Le cours des affaires est arrêté, les travaux suspendus ; ateliers, boutiques, écoles, tout

est fermé. La foule se porte en masse sur la Néva, devenue le théâtre d'amusemens populaires de toute espèce. Sur un plancher de glace de l'épaisseur de quatre à cinq pieds, viennent s'établir des danseurs, des chevaux de bois, des escarpolettes dont le balancement plaît beaucoup aux Russes, des tentes où l'on vend des boissons et des comestibles. A travers la foule des curieux rassemblés, on voit circuler avec une incroyable vélocité une multitude de traîneaux contenant une ou deux personnes, et attelés le plus souvent de deux chevaux, dont l'un va au trot, tandis que l'autre galope avec grâce à ses côtés.

Au milieu de ce tableau joyeux et varié, s'élèvent d'espace en espace les montagnes russes ou *montagnes de glace*, semblables, de loin à des pyramides égyptiennes. A l'approche des fêtes, on élève des échafaudages à la hauteur de 50 pieds environ, sur 15 à 20 de largeur. De la plate-forme qui se trouve au

sommet, où l'on arrive par un escalier intérieur, descend dans une longueur de 80 à 100 pieds une pente construite en planches, qui, recouverte d'une couche de neige sur laquelle on a fait couler plusieurs fois de l'eau, est devenue en peu de temps unie comme un miroir. Le jour où commence le divertissement, on voit par centaines de petits traîneaux supportés sur deux lames de fer, recevoir chacun deux personnes de sexe différent, portant le costume national d'un effet si pittoresque (1).

(1) Le bonnet, les grandes bottes, le *kafian* forment le costume des hommes. En été, le bonnet est remplacé par un chapeau rond. Les postillons et les paysans se couvrent d'un surtout de peau de mouton, qui leur sert en même temps de lit. Le costume des femmes se distingue par une jupe courte serrée à la taille, et un bonnet en forme de large diadème qui, chez les nourrices des nobles en particulier, est remarquable par la prodigalité des ornemens. Lorsque les dames dansent, par fantaisie, la *mazokura*, danse nationale très animée, elles adoptent ce costume, propre à relever leurs attraits. Seulement elles ajoutent au bonnet un voile blanc très léger qu'elles agitent

L'homme s'assied d'abord, croisant les jambes à la manière orientale; et ses jambes ainsi placées servent de siège à la femme, qui invitée à partager avec lui l'émotion de la descente, occupe le devant du traîneau, et saisit en arrière les bords de la planche ou les cuisses de son cavalier. Ils se précipitent : le traîneau disparaît avec la rapidité de l'éclair, et telle est la force de l'impulsion que, long-temps après être arrivé au bas de la montagne, il continue à glisser au loin dans la plaine, dirigé par les mains du cavalier, qui servent de gouvernail, et dont le talent brille à bien diriger la frêle embarcation. La course finie, le cavalier offre le bras à sa compagne, et, son traîneau sur le dos, regagne l'escalier de la montagne pour recommencer la partie avec

avec beaucoup de grâce autour de leur visage, d'où s'échappent souvent les regards les plus expressifs et les sourires les plus piquans.

une autre, au moyen de quelques *kopeïka* (centimes); car dans les bals ordinaires, c'est la danseuse qui engage son cavalier ; mais aux montagnes de glace, c'est l'usage que le cavalier aille choisir sa compagne.

Outre ces montagnes exclusivement livrées aux classes inférieures, il est aussi d'usage dans la classe supérieure d'en élever au milieu des jardins pour le plaisir de la société qu'on invite, et qui vient là comme à un bal. Une réunion de ce genre avait lieu chez le comte M. W. Chaque couple se livrait, de la manière que j'ai indiquée, à la rapidité de la pente; et c'était à qui ferait le plus de descentes. L'envie me prit aussi de tenter le voyage. Seulement, par prudence, je n'engageai aucune des aimables personnes de la société à descendre avec moi. A peine lancé, conducteur sans expérience, j'allai me heurter contre un des rebords de la montagne, et, par la violence du choc, séparé de mon

traîneau, j'arrivai en roulant avec lui au bas de la montagne, accompagné des applaudissemens des dames, fort satisfaites de n'avoir point partagé avec moi les chances du voyage.

Pendant la *semaine de beurre*, le jour comme la nuit, le *Grand Théâtre* (1) est ouvert aux masques. On ne les voit pas circuler à pied dans les rues : la mascarade est un plaisir réservé à la classe riche; mais l'intrigue n'y paraît jouer qu'un rôle fort accessoire. Il est vrai qu'il n'est pas permis aux officiers qui, en Russie, forment la portion brillante de la société, de se couvrir la figure d'un masque,

(1) Le *Grand Théâtre*, digne, par sa belle construction, de la capitale de l'empire, est celui où sont représentées les pièces écrites en langue russe. Ces pièces traduites pour la plupart du français et de l'allemand sont jouées par d'excellens acteurs. Un conservatoire a été créé par le gouvernement, où l'on élève pour ce théâtre de jeunes garçons et de jeunes filles tirés des maisons de bienfaisance. Il y a aussi à Pétersbourg un théâtre allemand et un théâtre français, mais rarement bien servis.

par respect pour l'habit et l'état militaires. A cet égard, la discipline est si sévère, que dans toute l'étendue de l'empire il est expressément défendu à tout officier de porter un autre costume que l'uniforme.

Alexandre, rigide observateur lui-même de cette règle constante de discipline, n'en pouvait souffrir la moindre violation. On le vit un jour, en parlant à l'un des cousins du prince Galitzin, capitaine d'état-major des gardes, faire rentrer de ses doigts, sous la cravate de l'officier, les deux coins du col de la chemise qui la dépassaient. Tous les matins, quelle que fût la rigueur de la saison (1), Alexandre

(1) Il existe à Pétersbourg une vaste salle, carrée et couverte, destinée pendant l'hiver aux manœuvres du bataillon de la garde, qui doit faire le service du jour. Tous les matins Alexandre s'y rendait à cheval, suivi de son état-major et d'un détachement de cavalerie; et c'était toujours lui qui commandait les évolutions. Cette salle est surtout remarquable par l'étendue de son plafond qui ne repose sur aucune colonne.

assistait à la parade, vêtu d'un simple uniforme, et forçant ainsi chaque officier à ne pas se couvrir plus chaudement que lui. Après la parade, il sortait seul, et le plus souvent à pied, en uniforme de général; ce qui obligeait chaque officier à se tenir sur ses gardes pour ne pas être pris en défaut par l'empereur.

Alexandre, sans posséder toutes ces qualités guerrières, capables d'entraîner l'enthousiasme des soldats, avait trouvé cependant le secret de s'en faire aimer, et le trait suivant prouve qu'il ne négligeait rien pour accroître dans l'armée sa popularité.

Après sa campagne en France, le sénat de Russie fit élever, en son honneur, au célèbre lieu de plaisance de Tzarskoïe-Selo, un arc de triomphe tout en bronze. Alexandre re-

Moscou en possède une de ce genre, mais plus grande encore, qui a été construite sur le plan et sous la direction du général Bétancourt.

commanda qu'on lui laissât à lui-même le soin de fournir l'inscription. A son retour en Russie, la garde impériale passant à Tzarskoïe-Selo, lut, en approchant du monument triomphal sous lequel on la fit défiler, l'inscription suivante, marquée en lettres d'or sur la corniche : *A mes chers compagnons d'armes.*

Alexandre aimait à parcourir, vêtu d'un sur-tout militaire, les rues de la capitale. Il lui est souvent arrivé, quand il rencontrait un étranger, de s'arrêter pour s'entretenir avec lui, et la facilité avec laquelle il parlait plusieurs langues, lui donnait les moyens de satisfaire sa curiosité. Il n'était pas rare non plus de le trouver, le soir, dans telle société particulière qu'il fréquentait familièrement. Là, simple sans affectation, poli avec tout le monde, prenant part aux entretiens comme aux plaisirs de la soirée, il faisait voir que l'homme le plus puissant de l'empire n'en était ni le moins galant, ni le moins aimable.

« Je suis persuadé, me disait, en parlant de l'empereur, un ancien serviteur de la cour de Paul I^{er}, que l'Europe d'aujourd'hui serait plus heureuse, si les deux monarques avaient songé, à Tilsitt, à échanger leurs couronnes : Alexandre, par son bel extérieur, sa modération et ses manières affables, aurait renouvelé, chez les Parisiens, le souvenir de leur Henri IV; et nous, à notre tour, avec l'ardeur belliqueuse du moderne Cromwell, secondé par nos braves et nombreuses légions, nous aurions volé sous les murs de Byzance, inondé de nos armes le sol de la Turquie, et la grande confraternisation grecque, objet de tous nos vœux, se serait réalisée au profit de la civilisation européenne. A son tour, l'Asie offrait à l'ambition du conquérant une immense carrière que toute sa vie n'eût pas suffi pour remplir..... »

De la prépondérance de l'état militaire et des prérogatives qui s'y rattachent, il résulte que la ligne de séparation entre la classe des mili-

taires et celle des négocians est plus prononcée en Russie que dans tout autre pays de l'Europe. Et telle est l'espèce d'antipathie qui divise ces deux classes, qu'on trouverait difficilement assis à la même table, ou réunis dans une même société, l'homme des camps et l'homme de comptoir.

Quelle que soit l'ardeur avec laquelle la haute classe se jette dans la carrière militaire, on y rencontre cependant des hommes qui sont loin de partager pour cet état l'engouement général.

Un jour que l'on s'entretenait, dans un cercle, de la beauté d'une revue passée par l'empereur : « Tout cela ne signifie rien, dit avec vivacité M. *, placé debout contre la cheminée ; et relevant la tête avec une fierté toute républicaine : Parlez-moi d'un rassemblement populaire ». Puis, faisant allusion aux élections anglaises qui venaient de se terminer : « Que j'envie le sort de sir Francis Bur-

dett suivi de trente mille citoyens! Voilà ce qu'on peut appeler une belle parade. »

Le carême des Russes, et l'on n'en compte pas moins de quatre par année, impose des privations bien autrement rigides que le carême des catholiques; et cependant il serait difficile de trouver, même dans les classes les plus éclairées, une personne qui se permette de s'y soustraire. Sous ce rapport, on ne peut pas dire que la Russie renferme beaucoup de ce qu'on appelle *esprits forts*. Le peuple, très tolérant d'ailleurs pour les cultes dissidens, pousse la ferveur jusqu'à la superstition. Nul n'est plus prodigue de révérences, de signes de croix, etc.; et ces actes extérieurs de dévotion ne sont pas seulement pratiqués dans les basses classes : j'ai vu, en plein midi, dans l'église de Kasan, le père du prince Wolkonsky lancer son mouchoir contre les images des saints collées aux murs, le baiser avec respect, le jeter de nouveau, le baiser encore, et

renouveler jusqu'à épuisement de ses forces cette édifiante cérémonie.

Après quarante jours de la plus rigoureuse abstinence, on voit renaître et se succéder rapidement les fêtes publiques. Celle de Pâques, qui donne le signal, n'est pas la moins curieuse.

A minuit précis, le canon de la citadelle annonce le commencement de la fête : *Il est ressuscité*, s'écrie-t-on en s'embrassant ; et depuis le monarque jusqu'au dernier soldat, depuis le plus noble seigneur jusqu'au plus humble serf, toute offense réciproque doit être oubliée. Dans le moment où partent les coups de canon, les grands ducs, les hauts fonctionnaires, les officiers de la cour, tous ceux qui occupent dans l'état un rang distingué, paraissent, en grand costume, devant l'empereur et l'impératrice qui reçoivent, sans désesparer, l'accolade fraternelle de tout le cortège.

Cette nuit-là je me rendis, avec la foule, à l'église de Notre-Dame de Kasan que remplissait dès l'entrée une masse impénétrable de fidèles. Cependant, à l'aide des coudoiemens à l'anglaise dont j'avais fait l'apprentissage à Londres, je parvins à me frayer un passage jusqu'au centre de la nef principale. Aussitôt que les cantiques, les sons des cloches et les coups de canon eurent annoncé la fin de la cérémonie, je ne fus pas peu surpris de voir hommes et femmes, après maintes félicitations, s'asseoir pêle-mêle sur le pavé du temple (1), et faire cercle autour de pâtés froids, que chacun se mit à manger de fort bon appétit.

En sortant du temple, on parcourt jusqu'au jour les rues illuminées de la capitale; on

(1) Il n'y a, dans les temples grecs, ni bancs ni chaises; chacun est obligé de s'y tenir debout; l'empereur lui-même ne jouit pas du privilège de s'asseoir. Toute musique instrumentale est bannie du temple; mais la voix harmonieuse des chantres invite l'âme au plus religieux recueillement.

s'aborde en se félicitant, on s'offre en présent des œufs de couleur, on s'embrasse en répétant : *Il est ressuscité* ; et la fête continue jusqu'à la nuit prochaine. Dans la bonne société, il est d'usage d'offrir aux dames de sa connaissance des œufs de porcelaine ou de cristal garnis de rubans. La dame, en recevant votre cadeau et votre compliment, vous présente sa main à baiser, et se penchant en même temps vers vous, imprime naïvement ses lèvres sur votre joue.

Quelques semaines après Pâques, les rigueurs de l'hiver se font encore sentir ; mais au mois de mai, il y a un changement de température si subit, qu'en moins de quinze jours la Néva redevient navigable. A peine dégagée de la neige durcie qui la cacha si long-temps, la terre se pare de verdure, les arbres de fleurs ; la ville est désertée pour la campagne ; et soit le brusque passage d'une saison à l'autre, soit les soins que mettent les

Russes à profiter des quatre mois de la belle saison, il n'est peut-être pas de pays en Europe où le printemps reparaisse plus animé et plus riant.

CHAPITRE IV.

Entrée au service. — Départ de Saint-Petersbourg.

DEUX mois s'étaient écoulés depuis que ma pétition avait été remise à l'empereur, lorsque je reçus du comte de Nesselrode, ministre des affaires étrangères, un billet par lequel il m'engageait à passer à la chancellerie. Après un assez long préambule sur les causes de mon voyage en Russie et sur l'objet de ma pétition, M. de Nesselrode me fit entendre que le ministre d'Espagne, ayant appris que

je sollicitais du service en Russie, avait témoigné que la faveur que l'on pourrait m'accorder dans ce pays ne serait pas agréable à son gouvernement. Dans le peu de mots qu'ajouta M. de Nesselrode, il insinua, en passant, le conseil de me présenter chez M. Zea Bermudez.

Le général Bétancourt informé par moi du résultat de cette visite, me dit qu'il serait en effet convenable de voir le ministre d'Espagne, et donnant ordre d'atteler sur-le-champ sa voiture, il me recommanda de revenir le jour suivant. « Zea Bermudez n'est pas content de vous, me dit-il, quand j'entrai le lendemain dans son cabinet; mais ses griefs ne sont pas sérieux. Il se plaint de l'espèce d'affectation que vous avez mise à l'éviter. Vous avez logé dans le même hôtel que lui, vous le rencontrez souvent dans la société, et vous ne lui parlez jamais. Il faut aller le voir ». Je fis observer à Bétancourt qu'il y aurait de ma part

une sorte d'inconvenance à paraître devant le représentant d'un gouvernement que j'avais cessé de regarder comme le mien. « Cela ne signifie rien; il faut le voir, vous dis-je; j'ai donné pour vous ma parole à Zea. Allez donc, et revenez bientôt me rendre compte de votre entrevue; car vos affaires ne m'intéressent pas moins que les miennes. »

Le ministre espagnol me reçut avec beaucoup de politesse, et après quelques allusions à ses antécédens politiques (1), quelques légers reproches sur l'éloignement où je m'étais tenu d'un compatriote, venant à ce qui me regardait personnellement : « Ainsi donc, il pa-

(1) Un agent secret espagnol, dévoué à la constitution des Cortès, fit, en 1812, à travers le continent, le voyage de Cadix au quartier général d'Alexandre, pour lui offrir un traité d'alliance avec la régence qui gouvernait au nom de Ferdinand VII. Cet agent fut Zea Bermudez, simple négociant jusqu'alors. La bonne réussite de sa démarche lui donna l'entrée dans la carrière diplomatique. Depuis il a changé de conduite et d'opinions.

rait que c'est bien décidément que vous voulez entrer au service de la Russie. — Oui, monsieur, je ne suis venu à Pétersbourg que pour cela. — Mais y avez-vous bien réfléchi ? Ne savez-vous pas qu'il n'est pas du tout ordinaire de voir les Espagnols servir comme des Suisses, tantôt dans un pays, tantôt dans l'autre. — Mais, monsieur, il est encore bien plus extraordinaire de voir, dans le temps où nous vivons, les persécutions qui les réduisent à ces extrémités. — Ne croyez-vous pas qu'il y aurait moyen de concilier tout cela ? Seriez-vous éloigné de retourner en Espagne, de reprendre votre rang sous les ordres du comte d'Abisbal, dans l'armée expéditionnaire d'outre-mer. Je puis vous promettre au nom du roi l'oubli du passé. S. M., j'en ai la certitude, approuvera tout ce que je vous propose..... »

Tout en remerciant l'adroit diplomate de ses intentions bienveillantes, je lui fis sentir

qu'elles ne pouvaient être pour moi une garantie suffisante, et que pour le moment, mes desirs se bornaient à être admis dans l'armée d'Alexandre.

Quelques jours après cette entrevue, je pus comprendre, dans un second entretien avec le ministre Nesselrode, que l'agent espagnol s'était désisté de ses réclamations contre mon entrée au service, et que le moment ne pouvait être éloigné où S. M. ferait connaître sa décision à cet égard. Je témoignai au comte que, dans le cas où l'empereur daignerait m'admettre à son service, il me serait agréable d'être employé à l'armée de Géorgie. Mes amis, persuadés que c'était là un moyen d'abrégier les difficultés, m'avaient conseillé de demander à être envoyé dans ce pays, que les courtisans, d'après un mot attribué à l'empereur, appelaient ironiquement la *Sibérie chaude* (1).

(1) Sans doute parce que le gouvernement envoyait là les officiers dont les opinions politiques lui paraissaient dangereuses.

Tout le monde me parlait d'ailleurs des grandes qualités du général qui commandait au Caucase. Tous les militaires qui avaient servi sous ses ordres dans les dernières campagnes, conservaient pour lui beaucoup d'attachement, et ne prononçaient qu'avec enthousiasme et respect le nom d'Yermolow.

Nous venions de faire un voyage de plaisir à Cronstadt, lorsque à notre retour (c'était précisément le jour anniversaire de mon départ de Madrid), nous apprîmes en arrivant chez le comte M. W.... qui était de la partie, que le *prikaz* (1) annonçait mon admission au service en qualité de major d'un régiment de dragons de l'armée du Caucase (2).

Ainsi la plupart de ceux qui avaient hâté de

(1) Le *Prikaz* (ordre du jour), imprimé par la presse de l'état-major-général, paraît tous les soirs. Il contient les mutations, avancements, congés d'officiers de tous grades, et il est expédié à tous les états-majors et à tous les chefs de corps.

(2) Voir *Pièces justificatives*, n^{os} 1 et 2.

leurs vœux ou par leurs démarches le résultat de l'affaire, en connurent le bon succès en même temps que moi. Les plus vives démonstrations de joie accueillirent la nouvelle. Chacun se disputait la lecture du *prikaz*, cherchant mon nom avec empressement, le répétant comme en triomphe, et témoignant le désir de voir, au plus tôt, le nouveau camarade revêtu de son uniforme.

Aidé par le général Bétancourt, qui était sur le point de faire un voyage dans l'intérieur de l'empire, je ne tardai pas à m'occuper de mon mieux des apprêts de mon équipement. Galitzin m'accompagna aux *Salons des Modèles* (1). Quelques jours après, comme je me disposais à sortir, encore en habit bourgeois, des domestiques entrèrent dans mon apparte-

(1) On trouve classés avec ordre, dans ces salons, les modèles de tout ce qui constitue l'équipement complet du soldat de chaque régiment. Quand il se fait quelque changement dans l'uniforme, les harnais, etc., un modèle approuvé par l'empe-

ment, porteurs de divers paquets qui contenaient un uniforme complet depuis le casque jusqu'aux éperons. Leurs maîtres, desirant que j'emportasse d'eux un souvenir au Caucase, avaient voulu contribuer chacun pour quelque chose à mon équipement, et leur amitié m'avait préparé cette surprise. Bientôt, un d'entre eux se présente d'un air joyeux, m'engage à déposer le costume bourgeois, et prenant des deux mains l'habit de dragon : « Permettez, mon cher, que je vous traite en camarade : laissez-moi vous aider à vous habiller, et dépêchons-nous, car on nous attend chez le comte M.... » Nous montâmes en voiture, et je trouvai en arrivant plusieurs personnes de ma connaissance que le comte avait réunis pour fêter en un banquet le nouveau compagnon d'armes.

reur est déposé aux salons, et un autre envoyé au colonel du corps, qui doit veiller à ce que le changement soit rigoureusement exécuté d'après le modèle.

L'étiquette russe exige que tout officier qui a reçu quelque faveur de l'empereur, vienne lui adresser des remerciemens. En hiver, c'est dans le *Salon des drapeaux de la garde* qu'Alexandre donnait, après la parade, ces sortes d'audience. La cour, selon l'usage, avait quitté Pétersbourg pour aller passer la bonne saison à Tzarskoïe-Selo. Presque chaque jour, l'empereur se rendait de cet endroit au camp de Krasnoïe-Selo, pour diriger les grandes manœuvres de sa garde, qui ont lieu en juin et juillet. Je vins à Krasnoïe-Selo dans l'intention de me présenter à lui en qualité d'officier de son armée. Alexandre, une lorgnette à la main, paraissait suivre avec attention les mouvemens des colonnes. Il passa plusieurs fois assez près de moi pour m'apercevoir, mais je ne trouvai pas l'occasion de lui parler. « Si vous aviez plu à l'empereur, me disait à cette occasion un ancien général, il serait venu à vous et vous aurait questionné, selon son habitude. Il vous

a reçu à son service pour faire taire ceux qui vous veulent du bien et pour contenter le général Bétancourt qu'il favorise particulièrement. Mais, croyez-moi, quelle que soit l'opinion qu'on ait pu faire adopter à Alexandre sur les évènements de votre vie politique, il suffit que vous soyez qualifié de patriote, pour n'en être accueilli qu'avec défiance, et pour être envoyé au Caucase. Mais tout a ses compensations; vous y servirez du moins sous les ordres du meilleur des hommes. »

Mamonow, officier supérieur d'un mérite très distingué, aide-de-camp du chef d'état-major de l'empereur, et qui avait servi en cette qualité auprès d'Yermolow en 1813 et 1814, venait de recevoir la mission d'aller lever le plan du terrain où s'était livrée la bataille de Smolensk. Il me proposa de faire le voyage avec lui jusqu'à Moscou, et le 23 juillet, nous partîmes de Pétersbourg. Nos amis nous avaient donné rendez-vous à Tzarskoïe-Selo (à 25 werstas

de la capitale), séjour ordinaire du beau régiment des hussards de la garde, dont je connaissais la plupart des officiers. C'est là que je vis cette fameuse rotonde bâtie par Catherine II et dans laquelle elle célébrait ses banquets secrets. Les tables, les mets, les assiettes montaient ou descendaient par des ressorts cachés. Au signal d'une sonnette, le plat que chaque convive avait demandé par écrit, lui arrivait, comme par enchantement, de l'étage inférieur, et il n'y avait point de fantaisie gastronomique qui ne fût à l'instant satisfaite. Entre autres curiosités, on voit encore à Tzarskoïe-Selo un immense salon où sont exposés les costumes différens et bizarres de toutes les provinces et peuplades de l'empire. Je remarquai aussi dans les jardins, d'ailleurs dignes de ce magnifique séjour, le tombeau de la petite chienne favorite de Catherine II, avec l'épithaphe en vers dont le célèbre auteur est très connu.

Après un joyeux souper où quelques amateurs de musique chantèrent des couplets espagnols que je leur avais appris, Mamonow ayant donné le signal du départ, je serrai dans mes bras mes amis, leur laissant, comme souvenir, la clef que j'avais emportée de l'inquisition.

CHAPITRE V.

*Trajet de Tzarskoïe-Selo à Nijnei-Novgorod.
Foire de Saint-Makarieff.*

IL était minuit quand nous quittâmes Tzarskoïe-Selo. La chaleur était insupportable; et la nuit, qui à cette époque de l'année ne dure pas dans ces climats plus de deux à trois heures, ne rafraîchissait que faiblement l'atmosphère. Après trois jours d'un voyage qui n'offrit rien d'assez remarquable pour arrêter l'attention, nous montions dans la journée du 27 une petite colline, quand, arrivés au som-

met, mon compagnon étendant la main vers la droite, me dit : « Voilà Moscou. » En effet, cette ville immense, dont nous étions encore éloignés de près de deux lieues, se déploya à mes regards, dans une étendue de 14 à 15 werstas, avec la quantité innombrable de ses dômes dorés, resplendissans aux rayons du soleil, et le fameux Kremlin s'élevant majestueusement au centre. (1)

Nous entrâmes à sept heures du soir dans Moscou, qui déjà n'offrait presque plus de traces

(1) Le Kremlin, bâti à la fin du xvi^e siècle par le Czar Dimi-try Donsky, est entouré de plusieurs centaines de canons abandonnés par les Français dans leur désastreuse retraite. Dans le voisinage du Kremlin, on voit la statue équestre de Kouzma Miminn, ancien héros moscovite : c'est un monument de la reconnaissance nationale élevé à cet homme qui, simple boucher de Nijnei-Novgorod, délivra, au commencement du xvii^e siècle, Moscou assiégé par les Polonais, et chassa les envahisseurs du sol de son pays. Un an après, les événemens politiques installèrent sur le trône de Russie la dynastie des Romanow, qui règne aujourd'hui.

de l'incendie qui l'avait détruit en 1812. Comme je n'y devais passer que peu de temps, le lendemain de mon arrivée, je me rendis chez le gouverneur-général pour faire viser ma feuille de poste (1), et après quatre jours de résidence agréable, je quittai Moscou enfermé avec mes livres dans un *Kibitka*, voiture à quatre roues, recouverte d'une toile cirée et assez semblable à un berceau d'enfant. Des deux sièges extérieurs placés sur le devant, l'un était occupé par le cocher, l'autre par mon domestique, petit nègre du Brésil (2),

(1) Lorsqu'un officier russe se rend à sa destination, le ministère de la guerre lui délivre une feuille de poste, appelée *podarojenyi*, et lui fournit l'argent nécessaire (*pragones*), pour payer les relais.

(2) Les nègres sont très recherchés en Russie. Ils y jouissent de la même liberté que tous les étrangers qui arrivent dans le pays. La plupart des grandes maisons en ont à leur service. C'étaient de jeunes nègres à gages qui servaient ordinairement, au palais, la table de l'empereur et même celle des aides-de-camp. Ils étaient placés sous la surveillance d'un gouverneur.

qui m'avait été cédé pour mon service par la famille Galitzin.

La route du Caucase ou de la Perse va directement de Moscou¹ sur Woronèje, en passant par Toula. C'était celle-là que j'aurais suivie, si je n'avais résolu de faire un détour pour revoir le général Bétancourt qui, parti de Pétersbourg le lendemain de ma nomination, se trouvait à Nijnei-Novgorod, ville importante sur la route de la Sibérie, à 126 lieues E. de Moscou.

De Moscou à Nijnei-Novgorod, le trajet se fit en quatre jours. Entre ces deux villes, on rencontre Wladimir, capitale du gouvernement de même nom, située sur le penchant d'une colline, au pied de laquelle coule une rivière que l'on traverse sur un pont flottant. C'est l'une des villes les plus jolies et les plus propres de l'intérieur de la Russie. C'est aussi sur cette route que sont établies les colonies militaires agricoles de Soudagda, sur le même

plan que celles de Novgorod, entre Pétersbourg et Moscou.

Des hauteurs qui dominent la ville de Nijnei-Novgorod, on aperçoit le point où se réunissent les eaux majestueuses et tranquilles de l'Oka et du Wolga. Dans un des deux angles, formés par la jonction de ces deux rivières, sont établies les vastes galeries sous lesquelles se tient la grande foire connue par toute la Russie sous le nom de foire de Saint-Makarieff, parce qu'elle se terminait autrefois le jour de la fête de ce saint.

Le marché était naguère établi à quelques werstas de Nijnei sur les rives du Wolga, et dans la propriété d'un noble du pays, oncle du prince André Galitzin. Un incendie, causé, dit-on, par la malveillance, détruisit en peu de minutes les magasins et les bâtimens dont les revenus très considérables formaient la richesse du propriétaire. Le gouvernement ne voulut pas lui permettre de relever ce que les flam-

mes avaient ravagé, et se chargea de construire lui-même un nouveau marché afin de s'approprier le monopole des loyers des magasins. Entre une église grecque et un bel hôtel du gouvernement s'élèvent vingt galeries parallèles soutenues par des piliers de fer, formant un parallélogramme immense. Un canal, alimenté par les eaux de l'Oka, embrasse ce vaste marché et facilite ainsi le transport des marchandises. A mon passage à Nijnei, deux galeries restaient encore à achever; la foire se tenait sur un emplacement provisoire. Les travaux, commencés depuis quatre ans, s'exécutaient sous la direction du général Bétancourt qui en avait donné le plan, et de trois officiers espagnols, Bauza, Espejo et Biado (1).

(1) La ville de Varsovie doit aux talens de Bauza un pont suspendu, remarquable par la hardiesse de sa construction. Ainsi que les deux autres officiers, il servait depuis peu de

Les frais de construction étaient estimés à plus de dix millions de roubles ou francs (1). Il faut observer que la majeure partie de cette somme fut absorbée par les travaux souterrains qu'on a dû faire à cause des marais et des sables mouvans sur lesquels il fallait bâtir. Une fois achevés et livrés aux marchands, les nouveaux magasins promettaient, selon les calculs les plus exacts, un million et demi de revenu par an.

Les affaires les plus considérables se font entre les Russes et les Boukhares. Ceux-ci apportent des étoffes de soie et de coton, des châles de Cachemire, des turquoises, des lapis-lazuli, du salpêtre, des poils de chèvre,

temps en Russie. Il avait amené avec lui une vieille servante andalouse qui nous prépara un dîner à la manière espagnole.

(1) Le rouble en argent équivaut à 4 francs. Le rouble en papier perd en tout temps 75 p. 100. Dans les provinces du nord, à cause de l'abondance du cuivre, le rouble en papier s'échange contre 100 kopéïka ou centimes.

des fruits secs. Ils exportent, en retour, du sucre, du café, des draps de laine, de la quincaillerie, des armes provenant presque exclusivement des fameuses fabriques de Toula, capables de rivaliser avec les meilleures d'Angleterre.

Les Boukhares, réunis en nombreuses caravanes, arrivent à Nijnei, en remontant le Wolga sur des bateaux à vapeur. Cette peuplade tartare, industrielle et paisible, est soumise à un khan indépendant qui réside à Boukhara, dans le district de Samarcande. Comme ce district est peuplé de voisins enclins au brigandage, quand les Boukhares le traversent pour aller en Russie, ils se font accompagner, moyennant quelque traité particulier, par des hordes armées de Kirguisses qui les protègent jusqu'à la frontière. Ces Tartares ont un certain degré de civilisation qu'ils doivent sans doute à leur industrie et à leurs voyages. J'en ai vu parmi eux qui con-

naissaient l'histoire de Napoléon, jusqu'en 1810. Plusieurs avaient entre les mains un livre imprimé en France en langue arabe.

C'est de Moscou que vient la plus grande affluence de Russes : avec eux se mêlent d'ordinaire plusieurs marchands et modistes français, qui retirent de leur commerce de gros bénéfices. On remarque encore à cette foire des Arméniens qui font, à eux seuls, tout le commerce dans plusieurs provinces du midi, des Turcs et des Grecs, mais en petit nombre, qui viennent vendre, entre autres objets, l'essence de rose, dont ils emportent le produit en numéraire.

Le thé est un article dont la consommation en Russie est générale : dans les familles aisées, on en fait usage à toute heure de la journée; aussi la vente en est considérable à cette foire. Un seul marchand, nouvellement arrivé de Kiakhta, sur les frontières de la Chine, en avait apporté pour une valeur de

deux à trois millions de roubles. Cet homme, qui était toujours accompagné dans ses voyages de son épouse, jeune et très jolie Russe, faisait chaque année le voyage de la Chine à la tête de sa caravane. Nous trouvâmes un jour cette dame dans une boutique où elle venait d'acheter pas moins de quatre châles : c'était un caprice qui lui coûtait environ dix à douze mille roubles. Comme nous paraissions surpris qu'une femme qui passait toute sa vie en courses lointaines achetât des objets de luxe pour une somme aussi forte, elle nous fit comprendre, d'une manière très gracieuse, que la toilette européenne avait pour elle un charme de plus quand elle la faisait au milieu des déserts de l'Asie, dans le seul but de plaire à son mari et d'embellir son cortège.

Le nombre des marchands qui, cette année, s'étaient rendus à Nijnei-Novgorod, s'élevait de cent trente à cent quarante mille. Cette multitude présentait une variété infinie de

costumes, de mœurs, de traits et de langage. Le marchand russe, enveloppé dans son kaptan, à côté de sa femme vêtue aussi de l'habit national ; le Persan et l'Arménien avec leurs grands bonnets noirs et leurs longues manches pendantes ; le Tartare de Boukhara, à la figure noble et modeste ; celui de Kasan et de Mongol, aux larges pantalons ; le Turc, à la démarche indolente, le marchand allemand avec son air impassible ; la modiste française, gracieuse et légère ; quelques Anglais que l'avidité de tout voir avait seule attirés, donnaient à cette Babel commerçante l'aspect le plus curieux et le plus pittoresque. On aurait pu se croire dans la capitale de l'Europe et de l'Asie.

Le soir, la foire se transforme en une espèce de Tivoli, où l'on trouve un théâtre, des danseurs de cordes, des balançoires russes, des marionnettes, tous les genres de spectacle enfin offerts de coutume à la curiosité pu-

blique. La salle de spectacle et le monopole du théâtre appartiennent à un certain seigneur russe qui, afin de doubler ses bénéfices, n'y appelle point de comédiens étrangers, mais transforme en musiciens et en acteurs ses serfs les plus intelligens. On ne pouvait se défendre d'une impression pénible, en songeant que le malheureux qui venait de faire sur la scène le héros intrépide ou le tyran farouche, était, en rentrant dans les coulisses, menacé du *knout* pour un léger manque de mémoire ou quelque geste maladroit.

Non loin du lieu de la scène, est un appartement spacieux, éclairé d'une faible lampe, où dorment pêle-mêle sur la terre tous les artistes de la troupe, jusqu'à ce que les cris de leur maître les réveille pour la répétition. Le grand nombre de familles Russes qui viennent des provinces environnantes jouir du séjour animé de Nijnei, rend cette spéculation théâtrale très lucrative; mais l'entrepreneur, homme

avare et dur, n'est regardé qu'avec mépris par la noblesse.

Pendant la foire, les cercles du soir ne sont pas moins brillans à Nijnei qu'à Pétersbourg. Un Anglais s'étonnerait de la décence et du bon ton qui y règnent, et les Parisiens seraient forcés de reconnaître que les dames russes, si elles n'égalent en beauté les Françaises, ne leur cèdent en rien pour l'amabilité, la vivacité d'esprit et la grâce.

La foire se termine du 10 au 15 août, trois semaines après la Saint-Makarieff. Alors arrive un grand nombre de bateaux sur lesquels s'embarquent avec leurs marchandises les Arméniens, les Boukhares et tous les autres Tartares. La plus grande partie descend ainsi le fleuve jusqu'à Astrakhan, situé à cent cinquante lieues de Nijnei-Novgorod.

CHAPITRE VI.

*Départ de Nijnei-Novgorod. — Arrivée à
Mozdok. — Le père Henri.*

DEUX routes principales conduisent de Nijnei aux frontières de Géorgie; par l'une, on descend jusqu'à Astrakhan, et l'on gagne par Kizliar et Mozdok le pied du Caucase. L'autre, que je suivis, est un peu plus courte, passe par Arsama, Séransk, Penza et Tambow, et aboutit à Woronèje, où l'on retrouve la grande route de Pétersbourg. Le 15 août, après douze jours passés avec le général Bétancourt et les

trois officiers espagnols, m'étant muni d'un fusil de chasse, d'un crayon, de cigarres et d'une certaine quantité de vivres, je partis de Nijnei dans mon kibitka, où je fis placer un bon matelas qui me servait à-la-fois de lit et de siège.

Les pluies abondantes, peu fréquentes dans ces contrées, avaient rendu très difficiles les chemins que je suivais. Cependant, le 16 au matin, je traversais Arsama, et le 17, j'avais déjà atteint Séransk, où se tenait une grande foire aux chevaux. La plupart étaient des chevaux de trait d'une grande beauté. Je renouvelai à Séransk une partie de mes provisions; et, à mon grand étonnement, moyennant deux roubles en papier, je me fournis pour quatre ou cinq jours, de volailles et de fruits excellens. Les melons d'eau de Séransk sont d'un goût exquis.

Comme cette route est assez solitaire, les seigneurs russes, chargés par le gouvernement

de maintenir la tranquillité publique dans leurs terres, établissaient chaque année à l'époque des deux foires, des postes de paysans, dont la surveillance protégeait les voyageurs, soit contre les voleurs (fort rares d'ailleurs en Russie); soit contre les loups, très nombreux de ce côté, ou contre toute espèce d'accident.

De Penza, capitale du gouvernement de ce nom, à 80 lieues de Nijnei, jusqu'à Woronèje, où je devais reprendre la route du Caucase, c'est-à-dire, dans une distance de plus de cinq cents werstas, on ne trouve d'autres endroits dignes d'être cités que Tambow, capitale du gouvernement de Tchembar, et Kirzanow. Korlow et quelques autres endroits semblables sont si peu considérables par leur étendue et le nombre de leurs habitants, qu'à peine figurent-ils sur la carte.

Le 19, j'étais à Arguelek; c'est de là que je commençai à être conduit par des postillons

tartares; c'est aussi dans cette bourgade que, pour la première fois depuis mon arrivée en Russie, je rencontrai des mendiants.

Le tableau agréable et varié que présente le chemin de Moscou à Nijnei-Novgorod, va s'affaiblissant à mesure qu'on approche de Woronèje. Cette ville est régulièrement bâtie : comme dans beaucoup d'autres endroits de la Russie, les maisons y sont construites à l'anglaise; la population en est assez nombreuse, mais une fois hors de Woronèje, on ne rencontre que des déserts de plusieurs lieues d'étendue.

Les vastes plaines qui s'étendent le long des rives du Don, ont été, à différentes époques, le théâtre de grands événemens. Un des plus remarquables est sans doute la bataille que, vers la fin du xiv^e siècle, le czar Dimitry livra, à la tête de quatre cent mille hommes, aux Tartares qui, au nombre de sept cent mille, ravaageaient ces contrées. La victoire resta aux

Russes. Une circonstance propre à faire connaître l'esprit du temps, c'est que le czar Dimitry avait demandé au monastère de la Trinité deux moines célèbres pour lui servir de généraux.

Pawlowsk et Bobrow sont les seuls endroits que l'on rencontre dans un espace de quarante-cinq lieues, depuis Woronèje jusqu'à Kasankaïa, ville placée sur les limites des deux gouvernemens de Woronèje et des Cosaques du Don. C'est de ce point que ce fleuve court en ligne directe vers l'orient, et s'approche assez du Wolga pour rendre praticable le projet formé par Pierre-le-Grand, de joindre ces deux fleuves au moyen d'un canal d'une centaine de werstas, et d'ouvrir ainsi une communication entre la mer Noire et la mer Caspienne, comme il en ouvrit une par le Wolga entre cette dernière mer et la Baltique.

Après avoir traversé à Kasankaïa le beau fleuve du Don, on entre de nouveau dans ces so-

litudes connues sous le nom de *steppes*, plaines nues et arides, où l'œil attristé cherche en vain un commencement de civilisation. Quelques hordes de Kalmoucks, errant avec leurs famille, en font toute la population. La vie de ces peuples est tout-à-fait nomade : quand l'endroit où ils sont établis ne fournit plus de pâturages, ils se transportent avec leurs troupeaux sur un autre point. Quelques chevaux, quelques buffles, et deux ou trois chameaux, voilà avec son *kibitka* (1), tout l'avoir d'un Kalmouck. Sans soins et sans inquiétude, après l'eau-de-vie et les boissons spiritueuses, il n'est rien qu'il aime tant que l'oisiveté.

Le 25 au matin j'arrivai à Bataïskaïa, ville cosaque, bâtie entièrement de bois et suivant le goût anglais. Les maisons m'y parurent d'une propreté remarquable; il y règne beaucoup

(1) Espèce de tente qui sert d'habitation à toute la famille.

Il en sera parlé ailleurs.

d'ordre et d'économie; et aux ornemens portés par quelques femmes, je vis que la réputation acquise par les Cosaques dans les campagnes d'Allemagne et de France, en 1813 et 1814, n'avait point été usurpée. Ces peuples cependant sont hospitaliers; tout étranger est accueilli par eux avec cordialité. Mais s'il n'est point de leur rit, dans leur fanatisme religieux ils brisent souvent l'assiette ou le verre dont leur hôte se sera servi.

Le petit nombre de Cosaques qui parviennent à être exemptés du service militaire se livrent au commerce avec ardeur et le font avec succès; et c'est sans doute cet esprit naturellement actif et industriel qui les a conduits du fond des steppes stériles sur les bords du Kouban et du Don. Ce dernier fleuve est presque en tout temps couvert de trains de bois qui descendent depuis Oreil jusqu'à la mer d'Azoff, à 200 lieues de distance.

Sur une montagne non loin de Bataïskaïa ,

et dans la situation la plus pittoresque peut-être que j'aie vue en Russie, s'élève en amphithéâtre la ville de Tcherkask, résidence actuelle de l'hetman des Cosaques. Elle est séparée des steppes qui me restaient à traverser par une grande et fertile plaine qu'arrosent le Don et les petites rivières dont il reçoit les eaux. Des vignobles bien cultivés couvrent les hauteurs de Tcherkask. Quelques vignerons français, établis dans cette contrée, ont obtenu un vin fort estimé des habitants, qui le comparent au champagne mousseux : on m'en fit goûter ; peut-être était-ce l'âge qui lui manquait, mais il me parut qu'il fallait être singulièrement prévenu en faveur des productions nationales pour songer à établir une telle comparaison.

A mesure que l'on s'éloigne de Tcherkask, les chevaux, les routes et les postes, tout devient de plus en plus mauvais.

Chaque station de poste (*stanitzi* en langage

du pays) n'est ordinairement qu'une mauvaise baraque, divisée en deux parties; l'une réservée aux voyageurs, l'autre aux postillons. Cette dernière chambre sert aussi de logement au commis de la poste et à l'économe; l'un veille à ce que le service soit exécuté avec promptitude, il examine et il enregistre la feuille de poste du voyageur; l'autre, vieux soldat retiré du service, est chargé d'entretenir le feu (on ne brûle jamais que de la paille), et il a de plus le département de la cuisine.

Dépuis le moment où je quittai Tcherkask, accompagné d'une pluie abondante mêlée de grêle, je ne descendis de voiture que le 26 au soir au poste de Yéguerlick, petit village, où doivent faire quarantaine ceux qui, venant de Perse, entrent de ce côté en Russie. Yéguerlick est sur les limites du gouvernement du Don et de celui du Caucase. Là finissent les postes des Cosaques, qui sont relevés par les Tcherkesses ou Circassiens.

Le costume de ces peuplades, généralement adopté par tous les habitans de cette partie du gouvernement du Caucase, n'est point sans élégance. Il sont vêtus d'une tunique de drap de couleur claire, courte, serrée à la taille, avec des manches très longues et très larges, et d'un pantalon assez semblable à celui des Mameloucks. Leur tête est couverte d'un bonnet de peau très léger et d'un capuchon à pointe qui les garantit de la pluie : ils portent à la ceinture un poignard et un pistolet ; un damas pend à leur côté : ils ont en bandouillère un fusil long, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Leurs chevaux, quoique maigres, sont vigoureux et légers. Comme les Arabes, ils se servent de leurs étriers pour éperons ; le fouet de cuir, qu'ils s'attachent au poignet, ne les quitte pas même durant le sommeil. Ils fument beaucoup et avec de courtes pipes, comme les autres habitans du Caucase. Leur teint est un peu plus brun que celui des Co-

saques. De même que les Géorgiens, ils se distinguent des autres habitans du Caucase, en ce qu'ils ne laissent point croître leur barbe et qu'ils ne portent que des moustaches.

En arrivant à Stavropol, le voyageur découvre au loin, confondue avec les nuages, une grande partie de la chaîne élevée du Caucase, d'où se détache le double sommet du Chac-Gara ou Mont-Elborus. A la vue de cette masse nébuleuse et lointaine, la première impression que je sentis fut d'autant plus vive que plus de quarante lieues m'en séparaient, et que depuis Bayonne jusqu'à Stavropol, je n'avais pour ainsi dire parcouru que des plaines. Stavropol est une ville bien située, bâtie sur un bon modèle, et d'une étendue assez considérable; mais le triste état de l'agriculture dans les campagnes environnantes ne répond pas aux efforts du gouvernement pour la prospérité de cette contrée.

A quelque distance de la ville de Ghéorguiewsk, capitale du gouvernement du Caucase, je rencontraï quelques régimens d'infanterie tirés du corps d'armée du comte Woronzoff qui venait d'évacuer le territoire français. Des bords civilisés de la Seine, on les faisait passer dans la *Sibérie-chaude*.

Depuis Nijnei-Novgorod, j'avais couru la poste sans prendre aucun repos. Je trouvai à Ghéorguiewsk une maison de si bonne apparence que je ne fus pas fâché d'y passer la nuit. L'hôte, grand amateur de chasse, me fit servir à mon souper un de ces excellens faisans du pays, dignes de figurer sur nos tables les plus somptueuses.

De Ghéorguiewsk à Mozdok où j'arrivai le lendemain, il n'y a aucun chemin tracé. Seulement deux lignes d'arbres, comme il s'en trouve sur toutes les routes de la Russie, à l'exception de celles qui traversent les steppes, indiquent au voyageur la direction qu'il doit

suivre. Mozdok est une ville assez peuplée, située sur la rive gauche du Terek qui, sortant du fond des monts Caucase, vient, après de longs détours, se jeter dans la mer Caspienne, et sert de ce côté de limite entre l'Europe et l'Asie.

Des missionnaires jésuites établis à Mozdok depuis quelques années, y tenaient leur maison ouverte à tous les voyageurs. Le logement où j'étais descendu, et qui paraissait l'un des meilleurs de l'endroit, avait un aspect de misère et de malpropreté fort peu engageant. C'était pourtant la demeure d'un noble; mais la noblesse du pays, à cause de son extrême pauvreté, y fait une fort triste figure. D'après les conseils du commandant d'armes de Mozdok, je me rendis à la maison des jésuites, pour y demander un asile pendant la nuit. La mission n'était composée que de deux jésuites; l'un parcourait alors le pays pour confesser les Polonais et autres catholiques

qui se trouvaient dans l'armée ; l'autre, qui se nommait le père Henri, me fit l'accueil le plus affable. Après m'avoir conduit dans un appartement meublé avec goût, mais sans luxe, il me fit servir un excellent repas ; j'eus ensuite sa visite, qui se prolongea d'une manière fort agréable, grâce à la conversation aussi variée qu'instructive du révérend père. A mon accent, il reconnut quel était mon pays ; mais il semblait fort curieux d'apprendre les motifs qui me l'avaient fait quitter, et, pour provoquer ma confiance et m'engager à lui conter mes aventures, il commença le récit des siennes. Ce père Henri était vraiment un homme extraordinaire. A la connaissance de presque toutes les langues de l'Europe, il joignait encore celle du chinois, du persan, et du géorgien. Né à Namur, il avait parcouru d'abord l'Italie et l'Allemagne. Forcé de quitter la France au moment de la révolution, il avait voyagé dans les contrées les plus éloi-

gnées, séjourné plusieurs années dans la Chine, puis de là, traversant l'Asie toujours prêchant et convertissant, il était venu se fixer à Mozdok, où sans doute, disait-il, il finirait ses jours. Les sentimens de respect que le père Henri avait d'abord fait naître en moi, furent un peu altérés par les préventions qu'il chercha à jeter dans mon esprit contre le général Yermolow. Le révérend père paraissait fort au courant de tout ce qui se passait autour de lui; et bien qu'il ait toujours été défendu aux missionnaires jésuites de pénétrer dans le Caucase, il n'en avait pas moins une connaissance fort exacte des lieux. Il suivait, aussi bien que le commandant d'armes de Mozdok, la marche des opérations militaires dirigées par le général en chef, et il m'indiqua d'une manière précise le point où je devais rencontrer, trois jours après mon départ, le quartier général.

De Mozdok part en ligne droite vers le Cau-

case la grande route qui conduit en Géorgie. A gauche et dans la direction de Térék, est le chemin de Kizliar que je suivis le lendemain avec une escorte de Cosaques fournie par le commandant militaire à tout officier qui fait route de ce côté.

CHAPITRE VII.

*Gouvernement de la Géorgie. — Peuplades
du nord et de l'est du Caucase. — Tchet-
chenskis.*

LE gouvernement qu'on appelle de la Géorgie s'étend d'Europe en Asie, depuis le pays des Cosaques du Don et les bords de l'Oural, à 100 lieues au-delà du Wolga, jusqu'au fleuve de l'Araks qui le sépare de la Perse. La longue chaîne du Caucase le traverse dans toute sa largeur. Il est borné à l'occident par le Pont-Euxin, à l'est par la mer Caspienne.

Merveilleusement favorisée par son ciel et

par sa position, sillonnée dans tous les sens par une multitude de courans d'eau, parsemée d'une population jeune et vigoureuse, offrant à la culture un sol vierge et fertile, cette grande et belle fraction de l'empire, capable de former un royaume florissant, ne fut d'abord pour la Russie qu'un pesant fardeau. L'administration, entravée par une foule d'embarras et d'insurrections résultant, soit de traités légèrement conclus avec la Turquie et la Perse, soit de la diversité des provinces et du caractère indomptable de leurs habitans, appelait un chef qui, à l'habileté d'un homme d'état, joignît les talens d'un grand capitaine. Alexandre trouva réunies ces rares qualités dans la personne d'Yermolow, et, au retour de la célèbre ambassade de ce général en Perse, il le mit à la tête de cette vaste administration.

Trois grands gouvernemens divisés en beaucoup de provinces ou *khanats*, partagent tout le pays. Au nord, le gouvernement d'Astra-

khan; au centre, celui du Caucase, et le gouvernement de Géorgie proprement dit, par-delà le Caucase. Tiflis, capitale de ce dernier, est le siège central de la haute administration, et la résidence ordinaire du général en chef.

Le gouvernement d'Astrakhan est peuplé de Russes, de Tartares, d'Arméniens et en grande partie de Kalmoucks. C'est à Astrakhan que se trouvent l'arsenal et les chantiers de la marine, et que sont stationnées les forces navales de la mer Caspienne, dont le commandement en chef appartient au gouverneur général.

Kizliar, ville presque tout arménienne, située avantageusement sur les rives du Terek, à peu de distance de son embouchure, rivalise par son importance chaque jour croissante, avec la capitale du gouvernement. Elle doit sa prospérité à son industrie. Ses distilleries fournissent de l'eau-de-vie aux montagnards

des environs; la culture du coton et du ver à soie y fait de grands progrès, et ses vignobles (1), source principale de sa richesse, donnent un vin très estimé dans le pays.

Une forteresse reconstruite par Yermolow, armée d'une garnison respectable, défend la ville et son territoire contre les incursions des montagnards.

Dans le gouvernement du Caucase, on trouve répandus, du nord-ouest au sud-est, les Tcherkesses ou Circassiens, les peuplades de la grande et de la petite Cabarda, les As-sétiniens ou Ossètes, et les Tchetchenskis.

La Géorgie d'aujourd'hui comprend la Ca-hétie, la Kartalinie, l'Imérétie, peuplées de Géorgiens professant la religion grecque, d'Arméniens et d'un petit nombre de catholiques, les provinces de Gangéa ou Elisabeth-

(1) Les vignobles les mieux cultivés et les plus productifs sont possédés par un riche négociant arménien, nommé Archeïf,

Pol, de Karabach, du Chirvan, de Nougha et le pays des Lesghins. Le Daghestan, méridional et septentrional, habité par des Tartares de la secte d'Omar et d'autres Mahométans de la secte d'Ali, forme avec la province de Kasikumik (Lesghins nouvellement soumis) un gouvernement séparé, qui correspond directement avec Tiflis.

De toutes les peuplades comprises dans les trois gouvernemens, les unes soumises à des commandans militaires russes, reconnaissent la souveraineté directe de l'empire : telles sont les provinces d'Astrakhan, réunies depuis un temps reculé à la Russie. Celles de Géorgie, qui ne s'y sont trouvées annexées que successivement depuis le commencement du siècle, renfermaient encore beaucoup de germes de désordres à l'époque où le général Yermolow prit le commandement.

Dès long-temps les montagnes du Caucase ont été le réceptacle de peuplades nombreuses

que des habitudes de rapine et de brigandage, leur humeur inquiète et belliqueuse, et un instinct d'indépendance si actif au cœur de l'homme de la nature, ont constamment soustraites à toute domination étrangère.

Tous ces montagnards, bien qu'ayant chacun leur physionomie propre, ont cependant des traits de ressemblance généraux : même amour des armes, même penchant au pillage, même fureur dans les combats, même besoin de vengeance, même respect pour les lois de l'hospitalité.

Tantôt unis pour dévaster les vallées et piller les troupeaux, tantôt divisés par des guerres intestines et réciproques, toujours secrètement excités contre la domination russe par la jalousie de la Turquie (1) et de la Perse,

(1) C'est par le port d'Anapa, forteresse située sur les côtes de la mer Noire et rendue à la Turquie par le traité de paix de 1812, que les Turcs font parvenir aux peuplades du Cau-

ces peuples s'offraient à la Russie moins comme des vassaux soumis et tributaires, que comme des ennemis redoutables à dompter.

Ce ne fut qu'après de longs et coûteux efforts que les Circassiens, les Assétiens, les Kabardans, furent tenus en respect dans leur territoire; mais toute la partie du Caucase qui regarde la mer Caspienne restait invinciblement rebelle à toute espèce de pacification. Là séjournent les Lesghins et les Tchetchenskis, peuplades plus que toutes les autres redoutables par leurs habitudes belliqueuses, la soif du pillage, la sauvage âpreté de leurs mœurs.

Il sera parlé ailleurs des Lesghins. Entre leurs montagnes et le pays des Kabardans habitent les Tchetchenskis, échelonnés depuis la crête des

case des armes et des munitions. Ils reçoivent en échange de jeunes garçons, et surtout des femmes que l'on choisit parmi les plus belles.

monts jusqu'aux rives du Térék: ils sont d'une taille petite; mais d'une allure martiale. Leur costume comme celui de tous les peuples du nord du Caucase, se distingue par la courte tunique aux manches pendantes, les bottes aux longues pointes recourbées, le large pantalon, le bonnet rond et le capuchon pointu. La maison d'un Tchetchensk est construite en pierres rocailleuses, et proprement tenue. Son lit est une peau de mouton, sa nourriture un pain mal pétri, cuit sur la pierre chaude, avec un morceau de viande saignant. Quand il peut y joindre un peu d'eau-de-vie, rien ne passe sa félicité.

Le sol fécond, occupé par ces peuples, ne reçoit de leurs mains presque aucune culture. Un peu d'orge, rarement du blé, du tabac, et beaucoup d'ognons, voilà ce qu'ils demandent à la terre. La chasse et le pillage les conduisent sans cesse hors de leurs foyers, et le butin qu'ils rapportent entretient la famille.

Leurs femmes mènent une vie sédentaire et misérable : les attraits que leur a prodigués la nature ne touchent guère le cœur farouche de leurs maîtres. Leurs chevaux et leurs armes sont placés beaucoup plus haut dans leur estime, et c'est là que se concentrent toutes leurs affections. Quand le grand âge les force au repos, ils s'établissent dans le coin le plus obscur du logis, attendant la mort avec une stoïque tranquillité. Alors le fils aîné s'empare de la monture et revêt les armes paternelles qui se perpétuent ainsi dans la même famille avec un religieux respect. Ces armes consistent en un fusil, un pistolet, un poignard et quelquefois un sabre courbe. La lance et la flèche, armes ordinaires des Asiatiques de la plaine, se rencontrent rarement parmi eux.

Non moins jaloux de leur indépendance domestique qu'indociles au joug de l'étranger, les Thetchenskis vivent entre eux dans

une espèce de république fédérative. En temps ordinaire, les vieillards décident leurs différends ; quand il y a guerre, ils mettent à leur tête le plus brave de leurs guerriers.

Jamais on ne voit un Thetchensk désarmé. Comme ils dorment tout habillés, nuit et jour, ils ont la main posée sur l'horrible *kinnjal* qui pend à leur ceinture. A la manière de le placer on reconnaît les différens degrés de fierté belliqueuse. Ce poignard, l'une des armes les plus meurtrières que l'on connaisse, n'a pas moins d'un pied et demi de longueur. Son double tranchant est tellement aigu et d'une si bonne trempe qu'il coupe facilement le poil de la barbe. Presque toute la largeur de la lame est imprégnée d'une composition vénéneuse qui rend presque toujours les blessures mortelles. Quand un de ces montagnards se voit trop vivement pressé par son ennemi, il saisit par la pointe son *kinnjal*, et le lance contre son adversaire avec une dextérité souvent funeste ;

ou bien, dans sa fureur guerrière, il l'enfonce en son propre sein.

Le pays florissant de Kizliar, la ligne du Terek récemment ouverte à la culture, étaient incessamment en proie aux incursions des Tchetchenskis qui, descendant par milliers de leurs montagnes, portaient la désolation dans le pays, enlevaient hommes, femmes, troupeaux, fruits de la terre, et regagnaient, chargés de butin, leurs repaires inexpugnables.

Le général Yermolow, attentif aux progrès du commerce et de la civilisation dans cette intéressante partie de son gouvernement, et sentant la nécessité de la mettre enfin à l'abri de ce fléau dévastateur, fit avancer un corps de troupes sur ce point, quitta Tiflis dans le cours de l'été et vint se mettre à la tête de l'expédition.

CHAPITRE VIII.

*Aspect du Caucase. — Cosaques du Térék. —
Arrivée au quartier général d'Andrewsk.
— Yermolow.*

C'EST en partant de Mozdok, suivant les bords du Térék, c'est au lever du soleil, quand le vent du nord purifie l'atmosphère, qu'il faut voir, dans son immensité, le magnifique tableau du Caucase, vaste enchaînement de montagnes de mille formes pittoresques et bizarres, amas de rochers énormes, entassés les uns sur les autres, et dont les sommets toujours couverts de neige brillent aux rayons du

soleil des couleurs les plus variées et les plus éblouissantes ; barrière gigantesque qui, s'étendant de la mer Noire à la mer Caspienne, ferme majestueusement l'Europe dont elle semble défendre la civilisation contre les envahissemens de l'Asie.

La route que nous suivions longe la rive gauche du Terek. A droite, dans une direction parallèle à cette route, et à 60 werstas environ de distance, court à l'est la chaîne du Caucase. La ligne du Terek, jadis déserte et dangereuse, est occupée depuis quelques années par des colonies de Cosaques, qui ont défriché ces champs et bâti des habitations. Ces Cosaques diffèrent des autres par le costume, et par une plus grande activité, soit à la guerre, soit dans leurs travaux agricoles. Le chef militaire de chaque colonie en est en même temps le chef civil : c'est à lui qu'il faut s'adresser pour obtenir un logement, une escorte ou des relais, que les colons sont obligés de fournir à moindre

prix aux officiers et aux courriers qu'aux autres voyageurs.

Les Cosaques du Terek sont ordinairement commandés par des officiers tirés de la cavalerie régulière. Réunis aux troupes de ligne, ils se montrent soldats aussi braves que soumis ; mais s'ils sont en contact avec les montagnards, l'indiscipline se propage. Le général Yermolow, appréciant les avantages qu'on pouvait retirer des bonnes dispositions de ces colons, était parvenu à former parmi eux plusieurs compagnies d'artillerie qui étaient d'un grand secours dans les guerres des montagnards. Les Cosaques du Terek sont divisés en escadrons de campagne, où ils restent enrôlés depuis quinze ans jusqu'à cinquante. Outre les escortes qu'ils fournissent aux convois, courriers, etc., ils doivent toujours se tenir prêts à entrer en campagne. Afin que les travaux champêtres et les soins domestiques ne soient point trop long-temps négligés, le tiers

de leurs forces est, à certaines époques , remplacé par un nombre égal. Ils sont aussi tenus d'envoyer en Géorgie un contingent d'un ou de deux escadrons , qui est relevé de quatre mois en quatre mois.

La masse de chaque escadron de Cosaques se compose d'une certaine portion des revenus de leurs terres mise en commun. Hors de leurs foyers , ils reçoivent une paie modique avec laquelle ils s'entretiennent eux et leurs chevaux.

Les Cosaques du Térék sont aussi hospitaliers mais non moins fanatiques que les Cosaques du Don. Lorsqu'ils servent d'escorte au voyageur, ils périraient plutôt que de l'abandonner ; mais rien au monde ne saurait les engager à se servir d'un ustensile qu'il aura touché. Ils bâtissent et réparent eux-mêmes leurs maisons , ainsi que celles de leurs chefs et de leurs officiers. Les habitations, toutes en bois , sont entretenues avec autant d'ordre que de pro-

preté : dans la chambre principale sont suspendues les armes du maître du logis et les harnais de son cheval soigneusement nettoyés. Dans un des angles de l'appartement est une image de la Vierge ou de quelque saint, devant laquelle ils s'inclinent profondément, quand ils entrent, ou qu'ils sortent, ou qu'ils se mettent au travail. Cet usage leur est commun avec tous les Russes. Les relations de commerce entre Tiflis, Astrakhan et Kizliar ont beaucoup gagné en sûreté et en facilité par l'établissement de ces colonies qui, protégées elles-mêmes par une ligne de forteresses contre les incursions des montagnards, prennent de jour en jour un aspect plus florissant.

On arrive à Naour, établissement principal des colonies, à travers des plaines fertiles, quoique peu habitées. C'est un grand village, régulièrement bâti et entouré de redoutes qui le protègent contre les attaques inopinées des montagnards voisins.

Schalkowskoïè , à 90 werstas de Naour, est une bourgade moins considérable, bâtie et fortifiée de la même manière , et située aussi sur le Térék. J'y rencontrai deux régimens russes venant de France, et se dirigeant , comme ceux que j'avais laissés à Géorguiewsk , vers le quartier général établi à 40 werstas du Térék dans les montagnes du pays des Tchetchenskis. Je me joignis à eux pour achever ma route. (1)

Le jour de mon arrivée , le passage du fleuve avait commencé à s'effectuer, au moyen de grands radeaux faits de jones et de bois. Trois cents charrettes de Kalmoucks, chargées de vivres pour l'armée, et traînées par des buffles aussi laids que leurs conducteurs, passèrent à la suite des deux régimens.

(1) Ce fut à Schalkowskoïè que je vis, chez une dame russe, épouse d'un officier en retraite, une jeune et jolie française de Nancy qui, après avoir quitté la maison paternelle, avait suivi jusqu'aux bords du Térék un officier de l'un de ces deux régimens.

Ces Kalmoucks, quoique de la même origine que ceux qui habitent les steppes, ne sont pas nomades comme eux. On les trouve dans l'intérieur du pays, sur le Térék et à Astrakhan. Ce sont les peuplades les plus vigoureuses, les plus sobres et les plus soumises de ces contrées. Ils sont assujétis à certaines réquisitions pour des transports, et ils se présentent alors avec leurs mauvaises charrettes à roues mal arrondies.

Après deux jours employés à transporter de l'autre côté du fleuve cet immense attirail, nous traversâmes lentement, au pas de buffle, une belle contrée coupée de bois, de rochers, de torrens, où la vue rencontre à tout moment les sites les plus délicieux, où la terre, pour produire, ne demande que des bras. C'est le pays des Tchetchenskis. Les environs d'Andréiew ou Andrews, leur capitale, étaient occupés par le quartier général d'Yermolow. Toutes les troupes bivouaquaient en avant

de la ville. A quelque distance du camp, les deux régimens firent halte, attendant les ordres du général en chef. Il était venu à leur rencontre à pied et sans aucun appareil ; mais à peine fut-il aperçu, que le nom d'Alexeï Pétrouwitch répété avec enthousiasme dans toute l'étendue de la colonne, annonça la présence d'Yermolow.

Le lendemain, à six heures du matin, les officiers nouvellement arrivés devaient se présenter au général. Nous fûmes introduits dans la *kibitka* d'Yermolow, par le comte Nicolas Samoïelow, l'un de ses quatre aides-de-camp. Yermolow embrassa les officiers de tout grade qu'il connaissait et qui avaient fait sous lui les campagnes de 1812 et 1813. Ensuite il s'entretint long-temps avec tous les officiers qui, rangés en cercle autour de lui, recueillaient, avec une attention respectueuse, les paroles du général, et laissaient lire sur leurs physionomies l'expression la moins équivoque de

la confiance et du vif attachement qu'il leur inspirait.

Yermolow est d'une taille presque colossale et très bien prise, d'une constitution vigoureuse, d'un attitude martiale : ses traits, sans être durs, sont fortement prononcés ; sa physionomie est pleine d'énergie, de vivacité ; et son regard pénétrant décèle l'homme supérieur. Nul ne cherche moins que lui à éblouir par un éclat emprunté ; il est vrai que nul n'en doit moins sentir le besoin. Un kit de camp, sur lequel étaient jetés son sabre et son bonnet de police, voilà tout l'ameublement de sa kibitka. La capote militaire avec un ruban de Saint-Georges à la boutonnière, voilà son costume.

En congédiant le corps d'officiers, Yermolow me fit signe de rester, et je me trouvai seul avec lui : alors croisant les deux mains derrière le dos, et m'adressant d'un air grave la parole en français, il me dit qu'il était prévenu de

mon arrivée, me parla de la belle tenue du régiment de dragons où j'entrais, et finit par m'engager à dîner chez lui ce jour même avec d'autres officiers.

En sortant, je me présentai à la kibitka du chef d'état-major Wiliaminoff, élevée dans le voisinage de celle du général en chef, et construite sur le même plan.

Ces sortes de tentes sont façonnées par les gens du pays. Elles offrent la forme d'une ruche haute de trente pieds. Un treillage en bois, très léger mais solide, élevé à la hauteur de cinq pieds et couronné d'un cercle saillant, forme la base. De là s'élèvent en s'arrondissant en ovale des joncs longs et forts, séparés à leur sommet par un second cercle beaucoup plus petit que le premier. Cette ouverture sert de cheminée et de fenêtre à la kibitka (1). La carcasse ainsi faite, on la re-

(1) Celle d'Yermolow, présent de quelques nobles mon-

couvre de larges pièces de feutre très épais qu'on fabrique dans le pays avec le poil de chameau. Du côté où il ne fait ni vent ni soleil, ces couvertures se lèvent et se replient sur elles-mêmes, afin de donner à la tente plus d'air et plus de jour. Les kubitka se démontent très facilement; elles se transportent même quelquefois tout entières d'un lieu à l'autre.

Trois jours avant notre arrivée au quartier général, une victoire décisive avait été remportée sur les peuplades de la contrée, commandées par un de leurs princes qui, abandonnant dans la déroute, le camp, les blessés et sa capitale, s'était retiré avec les débris de l'armée dans le fond des montagnes. Des 10,000 habitants mahométans ou juifs que renferme Andrews, un prêtre et quelques vieillards réfugiés

tagnards, et construite avec un soin particulier, avait dans le treillage une fenêtre coulante en face de la porte.

dans la mosquée étaient les seuls qui n'eussent point déserté la ville. Yermolow usant de l'intervention des vieillards pour faire connaître aux vaincus ses intentions pacifiques, parvint à faire renaître la confiance. Peu-à-peu les familles errantes dans les montagnes regagnèrent leurs foyers, et les manufactures reprirent les travaux suspendus. Car ces peuplades, toutes barbares qu'elles sont, ont pourtant une espèce d'industrie qui répond à leurs besoins. On fabrique à Andrewsk des fusils, des pistolets, des poignards, des munitions, des harnais : divers tissus tels que bas, cordons, galons, sont l'ouvrage des femmes ; mais tous ces objets ne sont destinés qu'à l'usage exclusif des Tchetchenskis ; car, à la différence des Lesghins, ils ne font aucun commerce hors de leur territoire ; aussi conservent-ils plus que leurs voisins la rudesse des mœurs et l'humeur insociable.

Le troisième jour, la ville avait récupéré la

plupart de ses habitants. Alors on donna l'ordre à quelques bataillons d'occuper Andrewsk. Le quartier général s'y transporta et s'établit dans une *tour* (1) contiguë à la mosquée, située sur le point le plus élevé de la ville.

Ce fut à Andrewsk que, pour la première fois depuis mon arrivée au Caucase, l'occasion me fut offerte d'apprécier la beauté si renommée des femmes de ces pays. La rencontre fut des plus romanesques.

Comme je traversais la ville avec un autre officier pour aller à la tour où le général Yermolow s'était dès le matin installé, nous aperçûmes sur le bord de la terrasse d'une grande maison deux jeunes femmes effrayées qui, d'un air suppliant, nous faisaient signe d'entrer chez elles. La scène était pour nous aussi nouvelle que surprenante. Nous avions cru jusque-

(1) Au Caucase et en Géorgie on donne le nom de *tour* aux châteaux habités par la noblesse.

là que, dans le Caucase comme en Perse, toute femme était invisible aux regards des mortels. Nous entrons dans la cour où nous trouvons quelques soldats russes qui, par une méprise de leur caporal, étaient venus prendre logement dans cette maison et causaient l'inquiétude des deux femmes. Tandis que nous parlions aux soldats, elles nous témoignaient leur reconnaissance par les démonstrations les plus expressives, nous engageant par signes, du haut de l'escalier, à monter auprès d'elles. On imagine bien si nous fûmes prompts à nous rendre à l'invitation. En approchant, la beauté extraordinaire de ces deux femmes nous laissa quelque temps immobiles d'extase. Quoique d'un âge différent (c'était la mère et la fille), elles paraissaient égales en attraits, et à la première vue il eût été difficile de décider laquelle des deux brillait de plus de charmes. Nous nous laissâmes conduire par elles dans une chambre voisine où était assis un vieillard à

longue barbe, fumant dans une petite pipe, suivant l'usage du Caucase. Le vieillard nous invita par un geste à nous asseoir comme lui sur les tapis qui couvraient le plancher. C'était la première fois qu'il arrivait à mon compagnon et à moi d'essayer de cette posture que nos pantalons serrés ne rendaient ni facile ni commode.

A peine assis, les femmes vinrent nous présenter des fruits secs, du lait, des boissons sucrées, auxquels nous ne songeâmes pas à toucher, occupés comme nous l'étions à parcourir de tous nos yeux ces deux prodiges de beauté et de grâce. Grands sourcils d'ébène, petite bouche, teint brun mais coloré, fraîcheur de lèvres, dents éclatantes de blancheur, petit nez rond, yeux noirs et très animés, front haut et modeste, taille élancée, main délicate, tel est le type général de la beauté caucasienne, telles brillèrent à nos yeux les deux Tchetchenskaskas. La mère portait

une double tunique de couleurs différentes et d'inégale longueur, au-dessous, un large pantalon rouge : elle avait rejeté en arrière le voile blanc attaché à sa chevelure ; son cou était orné de quelques bijoux de valeur, mais mal montés. La tunique de la fille était blanche, d'un tissu léger, presque transparent : une agrafe d'or la tenait fermée au cou, un simple cordon, à la taille. Le reste était entr'ouvert : son voile jeté négligemment sur une épaule, laissait entrevoir la belle et noire chevelure tressée autour de sa tête. Des pantalons très légers, des bas d'un tissu précieux achevaient tout l'habillement de la vierge pudique. L'enchantement était complet : nos yeux ne pouvaient se détacher de cet enivrant tableau, et les deux ravissantes Tchetchenskas, alarmées peut-être de l'admiration un peu trop prononcée de leurs protecteurs, avaient cessé de nous faire des signes, et s'entretenaient dans leur langage bizarre avec le vieillard.

Nous apprîmes ensuite que cette famille n'était pas mahométane, mais du nombre des Juifs anciennement réfugiés dans le pays.

En sortant, nous rencontrâmes dans les rues plusieurs familles qui retournaient à leurs foyers, et dans le nombre, des femmes moitié voilées, d'une figure très intéressante; mais rien ne s'offrit de comparable aux deux nymphes que nous quitions.

Il y avait une demi-heure que le dîner était prêt, quand nous arrivâmes à la tour du général. Les convives se trouvèrent bientôt dans la salle à manger en plus grand nombre que les couverts. Cela se voyait souvent chez le général qui recevait sans façon à sa table tous les officiers qui voulaient partager son dîner. Tandis que les domestiques s'occupaient à suppléer au manque de couverts, Yermolow entra dans la chambre où nous étions debout, attendant qu'il nous indiquât, selon l'étiquette russe, la place assignée à chacun de nous par

son grade. Après nous avoir salués d'un air riant, il s'assit à la première place venue sur l'un des bancs grossiers qui entouraient la table, puis, ayant appelé auprès de lui un des généraux, il nous fit signe à mon compagnon et à moi, qui étions les moins connus de lui, de nous asseoir au haut bout de la table; et les autres convives, au nombre de plus de vingt, prirent place sans distinction de rang.

La sobriété d'Yermolow est celle d'un Spartiate; il ne boit du vin que très rarement, et jamais de liqueurs spiritueuses. Des différens plats servis, il ne touche d'ordinaire qu'à un seul mets. Il mange peu, toujours froid et très vite. Au milieu de la conversation générale qu'il ne laisse jamais languir, il m'adressa plusieurs fois la parole sur le voyage que je venais de faire, ajoutant que j'étais sans doute le premier Espagnol qui visitât le Caucase. Et comme, à ce propos, il fut question des affaires de mon pays: « M. le major, me dit

gâiment Yermolow, l'inquisition marche donc toujours chez vous tambour battant, mais il paraît que vous savez vous tirer d'affaire au pas de charge. »

Après le dîner, les convives suivirent Yermolow sur la terrasse qui dominait la ville et d'où l'œil découvrait au loin à l'horizon les champs fertiles et les vignobles de Kizliar. Là, appuyé sur l'affut d'un canon, et prenant souvent des prises de tabac, il contemplait d'un air satisfait l'ordre et le calme qui régnaient dans Andrewsks, et se faisait rendre compte du nombre exact d'habitans qui revenaient d'heure en heure des montagnes à la ville.

Yermolow emploie ordinairement ses après-dînées à des occupations qui demandent un mouvement continuel. Dans ces contrées fertiles en trahisons et en assassinats, on le voyait souvent s'éloigner des postes, sans autre escorte que quelques espions du pays, qui ainsi que tous les habitans du Caucase, n'aban-

donnent jamais, soit qu'ils dorment ou qu'ils veillent, l'horrible kinnjal, qu'ils portent à la ceinture. Comme je témoignais ma surprise à quelques officiers, ils me firent observer que le général avait une telle confiance en lui-même et dans le respect qu'inspirait sa personne, même à ses ennemis les plus acharnés, qu'il ne redoutait de leur part aucune trahison, et qu'il était persuadé qu'en changeant de conduite il perdrait le prestige qui l'entourait au milieu de ces peuples indomptables.

Les jeunes aides-de-camp d'Yermolow appartiennent aux premières familles de l'empire : il se plaît à les former de ses leçons, et se livre, avec eux de préférence, aux délassemens de la journée, se prêtant à tout, tolérant tout, hors l'ivresse et le jeu. Yermolow expédie par lui-même la majeure partie des affaires, et dans un gouvernement aussi vaste, aussi compliqué que celui de la Géorgie, au milieu des embarras d'une guerre difficile et

sans cesse renaissante, il faut toute son infatigable activité pour suffire à tant de travaux. Le soir, après que la petite société qui forme son cercle ordinaire, s'est retirée, il se livre soit à l'achèvement de la besogne du jour, soit à la lecture que depuis l'enfance il a toujours aimée avec passion. Comme il n'a autour de lui ni montre ni pendule qui l'avertissent de l'heure, il attend pour quitter la plume ou le livre, que le sommeil l'accable; alors, soit au camp, soit à Tiflis, il se couche le plus souvent tout habillé; et avant que le coup de canon annonçant l'aurore soit entendu, il est sur pied et parcourt tous les postes.

Ni *téméraire* ni *timide*, comme le dit en latin la devise qui orne ses armoiries, tel est Yermolow avec ses ennemis. Peu de généraux russes ont eu autant que lui le secret de se faire aimer des soldats. Il est vrai qu'on en citerait peu qui aient veillé avec plus de soins à leur bien-être, et qui se soient montrés

aussi avarés de leur sang. Leur confiance en Alexei Pétrowitch, comme ils l'appellent entre eux, est extrême, et il n'en est pas un qui doute du succès d'une opération quand c'est Yermolow qui commande.

D'après le système général adopté par Yermolow, pour protéger la population des cultivateurs contre les brigandages des montagnards, dès le premier jour de son arrivée à Andrewsks, on commença la construction d'une ligne de redoutes dans une direction parallèle au cours du Térék. Jointe à la ligne déjà établie le long du fleuve, cette nouvelle barrière resserrait plus étroitement les Tchetchenskis dans leurs montagnes, et devait enfin les forcer à chercher ailleurs que dans le pillage des moyens de subsistance.

Trois jours après mon arrivée à Andrewsks, je me mis en devoir de joindre mon régiment. Ayant reçu d'Yermolow des dépêches pour le lieutenant-général Wiliaminoff, au-

quel, en son absence, il avait confié les rênes de l'administration, je repris la route de Mozdok, et je vins descendre à la porte de la mission des jésuites. « Que m'apportez-vous de bon, mon cher major, fut la première question que me fit le père Henri? — Une chose un peu rare, lui répondis-je en entrant avec lui dans l'appartement. — Je suppose que ce ne sont pas les oreilles d'un Tchetchensk. — Pas tout-à-fait, repris-je; c'est un beau parchemin de la Mecque que j'ai trouvé dans la mosquée d'Andrewsk. — Oh! donnez-le moi! donnez-le moi! je remettrai avec la traduction à mes supérieurs ce souvenir d'un catholique: voyons, voyons ». Quand il eut le manuscrit en sa possession: « Eh bien! me dit-il, comment avez-vous trouvé Yermolow »? Ma réponse fut laconique, et ne satisfit pas le père Henri. « Vous ne le connaissez pas encore, ajouta-t-il; il hait tous les étrangers; il ne peut souffrir les Polonais et il déteste les prêtres: hé-

rétique ou non, il connaît le bien que notre compagnie fait dans l'univers; lui-même m'en a fait plus de mille fois l'éloge, et malgré tout cela, il contribuerait tout aussi bien qu'un autre, s'il se trouvait à la cour, au coup fâcheux qui menace les pères en Russie. L'empereur Alexandre qui s'en défie, a trouvé moyen de l'éloigner, en lui donnant le commandement en chef de cette armée de pauvres et de fous, pour lutter contre des sauvages; et un jour ou l'autre il terminera infailliblement sa carrière dans cet abîme ». Comme je témoignais au père Henri ma répugnance à l'entendre parler ainsi d'Yermolow et des affaires politiques : « Que deviendrait la compagnie, reprit-il avec vivacité, si nous ne nous immiscions pas dans les affaires temporelles? Savez-vous ce que du temps de la révolution une dame française disait à Bonaparte qui trouvait mauvais que les dames se mêlassent de la politique : « Quand on nous

« conduit à l'échafaud, il est bien juste que
« nous nous mêlions de politique ». —
Quand on veut faire de nous une famille
nomade, il est bien juste, M. le major, que la
compagnie se mêle des affaires politiques. »

Le lendemain, jour de mon départ, le père
Henri me conduisit à une église en bois, voi-
sine de la mission, où des ouvriers travail-
laient. Il me pria de lui tracer un plan pour
l'autel et ce dessin joint à une petite aumône
fut tout ce qu'il accepta de moi, pour prix de
son hospitalité.

CHAPITRE IX.

Passage du Caucase.

EN sortant de Mozdok, avant de passer le Térék, on trouve une quarantaine où sont soigneusement visités et fumigés les effets des voyageurs qui se dirigent de la Géorgie vers le nord. La peste, assez fréquemment apportée dans ce pays par les Turcs et les Perses, a nécessité l'établissement d'une échelle de quarantaines depuis Yéguerlick jusqu'à Tiflis. A l'autre côté du Térék, il y a aussi une quarantaine pour

ceux qui viennent du nord ; mais l'examen auquel on les soumet est peu sévère.

De Mozdok à l'entrée du Caucase , trois postes militaires, établis par intervalles de 20 à 30 werstas, sont destinés à protéger la route contre les hordes de Kabardans, dont elle traverse le pays. Ces peuplades ne reconnaissent pour chefs que ceux qu'elles choisissent, et c'est toujours au plus vaillant qu'elles donnent la préférence. Un long fusil et un sabre courbe sont leurs armes. Les principaux d'entre eux revêtent ordinairement la cotte de mailles. Non moins adroits cavaliers que tireurs habiles, ils ne font guère usage du fusil qu'en fuyant ; alors, accrochant les brides du cheval à l'arçon de la selle, et tournant sur leurs courts étriers, ils ajustent si bien leurs coups sur ceux qui les poursuivent, qu'à deux tiers de portée ils manquent rarement leur but. Long-temps le chemin de Mozdok au Caucase fut le théâtre de leurs déprédations ;

et aujourd'hui encore, ce n'est pas sans de grandes précautions qu'on parvient à les réprimer. Tous les matins, un convoi de 250 à 300 hommes, presque toujours accompagné d'une ou de deux pièces d'artillerie, sort de chaque poste militaire établi le long de la route, et protège jusqu'à la redoute prochaine la marche des voyageurs. Ces redoutes, construites par les soldats, leur fournissent un bon logement. Elles sont entourées de jardins qu'ils cultivent pour leur propre usage. Les fruits et les légumes excellens que ces jardins produisent, malgré leur culture imparfaite, attestent la fécondité du sol. Là, comme dans tous les cantonnemens militaires russes, des bains à vapeur entretiennent la santé et la propreté des troupes. Enfin on trouve dans ces redoutes des auberges assez bien pourvues en comestibles et en vins du pays.

La redoute d'Elisabeth, placée entre celles de Constantin et de Wladi-Caucase, est la plus

ancienne. Elle fut prise au commencement du siècle, après une défense héroïque, et entièrement démolie par les Kabardans réunis aux Tcherkesses. Aujourd'hui des familles Kabardanes, soumises au gouvernement, ont construit des habitations dans son voisinage, et vivent des ressources que leur procurent les voyageurs. J'avais oublié la clef de ma malle dans la redoute de Constantin. Un des officiers du fort me proposa de l'envoyer chercher par un de ces Kabardans. Un cavalier se présenta, la tête ceinte d'une bandelette blanche, marque distinctive d'un prêtre kabardan (1). Le lendemain, au point du jour, j'avais la clef en ma possession; mais le ministre mahométan, avec lequel on m'avait conseillé de ne faire aucun accord, parce qu'il le regarderait

(1) Chez les montagnards des autres provinces, c'est à ce même signe que l'on reconnaît le musulman qui a fait le voyage de la Mecque et qu'on appelle *hadjî*.

comme une méfiance de ma part, ne m'eût pas très modestement payer son excursion nocturne.

Wladi-Caucase, qui signifie en russe entrée du Caucase, est le seul endroit par où l'on puisse pénétrer dans la grande chaîne avec de l'artillerie. C'est un bourg nouvellement construit sur un plan très régulier. On y voit une caserne et un hôpital militaire fort avantageusement situés. Wladi-Caucase est entouré de champs fertiles et de forêts de chênes abondantes en gibiers. Le Térék, qui en baigne les murs, n'est point comme dans son cours de Mozdok à Kizliar, environné d'épais brouillards. On y respire un air toujours pur; et la vue, de quelque côté qu'elle se porte, est réjouie par les plus charmans paysages.

Mon entrée dans le Caucase fut marquée par un phénomène bien propre à relever dans mon esprit le poétique des contrées que je parcourais. Dans la soirée du 21 septembre

(1819), je fus témoin d'une éclipse de lune presque totale, et cet événement auquel partout ailleurs je n'aurais peut-être pas pris garde, produisit alors sur mon imagination, déjà exaltée par le merveilleux des objets qui m'entouraient, une impression difficile à décrire.

De Mozdok à Wladi-Caucase, la route, sans offrir de grandes difficultés, traverse successivement de grandes plaines et des chaînes de montagnes secondaires qui, couvertes d'épaisses forêts, courent dans une direction parallèle à la chaîne principale; mais un peu au-delà de Wladi-Caucase, à partir de Balta, village au pied du Caucase, on ne trouve que rocs à gravir, défilés à passer, avalanches, ravins à franchir. Ces chemins étaient naguère moins accessibles encore, à cause des irrutions des Assétiens, gens d'autant plus à craindre, que les positions qu'ils occupent les rendent en quelque sorte maîtres de tous les

passages. Presque réduite aujourd'hui à l'impossibilité de nuire, cette peuplade se livre à la culture du riz, à la chasse, au soin des troupeaux ; mais elle n'en a pas moins conservé un penchant irrésistible au pillage, et chez aucune autre peut-être la passion de la vengeance ne se montre ni plus opiniâtre ni plus terrible en ses effets. Un Assétinien ayant été assassiné, le fils vengea dans le sang du meurtrier la mort de son père. Satisfait de l'accomplissement de ce devoir fatal, il recueille chez lui l'enfant de sa victime, et le confie aux soins de sa compagne. L'enfant nourrissant en son âme un ressentiment qui se fortifiait avec les années, immola, devenu grand, le meurtrier de son père.

Quand on a passé le Térék à Wladi-Caucase, on est escorté par des détachemens d'infanterie, auxquels se joignent des Cosaques du Don, qui, jusqu'aux limites de la Perse, occupent les stations de postes, et four-

nissent à haut prix des chevaux aux voyageurs. Hors de la portée des redoutes et des lieux habités, les stations des Cosaques, dans les pays ouverts, ont un observatoire de bois, où l'un d'eux fait constamment sentinelle. Dans la bonne saison, la journée ordinaire est du village de Balta à Kasbek, distance de 28 werstas. Deux redoutes, la première appelée Larskoï, la seconde Darial, défendent la route. Durant tout ce trajet, la nature se montre tantôt parée des plus beaux attraits, tantôt triste, sauvage, formidable, toujours riche en tableaux d'un effet aussi nouveau que pittoresque. En descendant de la hauteur de Balta, vous suivez une route étroite et penchante, taillée dans le roc le long du Térék qui, profondément encaissé entre des rochers escarpés, n'est alors qu'un torrent impétueux, dont les eaux jaillissantes arrosent le voyageur d'une poussière humide. Bientôt vous apercevez, à une grande élévation, la redoute

Larskoï; puis viennent jusqu'à Darial des défilés tellement étroits et profonds, qu'une poignée d'hommes placés à leurs sommets, suffirait pour arrêter l'armée la plus intrépide. Ici vous passez sous une voûte ouverte formée naturellement par des morceaux de rochers amoncelés; plus loin, c'est une voûte creusée dans le roc par la main des hommes. En sortant du défilé vous avez en vue un mamelon haut de 700 pieds, resserré entre deux rochers à pic : son pied est baigné par les eaux du Térék qui, en se divisant, fait une île de ce rocher isolé. Son sommet est couronné d'une antique forteresse qui depuis un temps immémorial domine le passage. A une portée de fusil de sa base, on traverse le Térék sur un pont de bois, et la route suit alors la rive droite du fleuve. En coupant le pont, et en garnissant de quelques canons le haut et le bas du mamelon, il n'y aurait pas de pouvoir humain capable de traverser le Caucase. Ce

n'est donc pas sans raison que les Tartares ont donné à ce passage le nom de Darial, qui dans leur langue, signifie *porte*. Quand on a passé le pont, on voit les ruines d'un aqueduc extérieur qui fournissait de l'eau à la forteresse, d'où l'on pouvait aussi descendre jusqu'à la rivière par un chemin pratiqué dans l'intérieur de la montagne. Un terrain cultivable, capable de nourrir une garnison de huit cents hommes, avoisine la forteresse.

Après Darial le défilé va s'élargissant, et le tableau devient plus grandiose : à droite, le Terek roule sur un lit rapide et rocailleux avec un bruit épouvantable ; sur la gauche s'amoncèlent des rochers sombres, escarpés, dépouillés de terre et de verdure. Bientôt la vue s'arrête devant le Kasbek, véritable géant des montagnes, qui porte à quatorze mille quatre cents pieds au-dessus du niveau des mers sa tête chargée d'une neige éternelle, et dont l'aspect formidable frappe l'âme d'étonnement

et commande le respect. D'années en années , d'énormes avalanches , se détachant de son sommet , entraînent avec elles des quartiers de rochers , viennent s'amonceler sur la route , encombrant le passage , obstruent le cours du Terek. Le fleuve , ne pouvant surmonter cette barrière , se creuse un lit nouveau , disparaît englouti sous l'amas de neige solide , et s'échappant enfin par cascades bruyantes de sa prison glacée , il reprend librement son cours impétueux.

Kasbek est un petite village assétinien , peuplé de trois cents habitants tous chrétiens. La plupart sont bergers et vassaux de la famille Kasbek , l'une des plus anciennes du Caucase , et qui prit son nom de la montagne. Cette maison m'offrit un excellent gîte. Le salon que j'occupais , destiné aux voyageurs , était meublé à l'européenne. Le vin qu'on tire des vignobles cultivés dans les environs du village , est semblable par le goût et la couleur

à celui de Madère. Soit à cause de sa proximité du mont Kasbek, ou de son élévation au-dessus de la mer, le village de Kasbek est presque toute l'année exposé à de terribles ouragans.

Une route de 16 à 17 werstas, sépare Kasbek de la redoute de Kobi, où des sources d'eau ferrugineuse, fort abondantes de ce côté, attirent quelquefois des malades de la Géorgie. C'est dans le trajet de Kobi à Kaïchaour, plus impraticable encore que celui de Darial à Kasbek, que l'on gravit le mont Khristogora ou montagne de la Croix, le plus élevé des points qu'atteigne le voyageur en traversant le Caucase. De là partent, en sens opposés, les uns vers l'Europe, les autres vers l'Asie, les nombreux courans d'eau qui descendent du Caucase. Au sommet du Khristogora, on voit une grande croix en bois, trophée des conquêtes du christianisme dans ces contrées inaccessibles. Au pied de la croix est la cabane d'une

famille assétinienne, qui vit là comme ensevelie dans la neige, et dont les secours ont été plus d'une fois profitables aux voyageurs. Le chef de cette famille, que j'avais régala d'eau-de-vie, boisson que les Assétiniens aiment par-dessus tout, m'accompagna jusqu'à la route de Kaïchaour, petit village où la nuit nous reposa des fatigues d'une route de 14 heures, pendant laquelle de violentes bourrasques mêlées de torrens de pluie n'avaient cessé de nous accompagner.

L'on descend du plateau où s'élève Kaïchaour, par un chemin étroit et rapide, bordé à gauche par un revers de montagne, à droite par de grands précipices, au fond desquels la vue aperçoit quelques hameaux et des prés dont la riante verdure forme un singulier contraste avec les frimats dont on est entouré. A mesure que l'on descend, le passage se découvre plus étendu et plus varié, et bientôt les regards charmés parcourent les campagnes riantes de

la Géorgie, ses champs fertiles entrecoupés de jolis villages, et ses collines revêtues de bois verdoyans, d'où s'échappent d'espace en espace une ferme isolée, les ruines d'un temple antique, la tour d'une vieille forteresse.

Arrivé au bas de la montagne de Kaïchaour, on traverse sur un pont l'Aragua, beau fleuve qui, descendant du mont Khristogora dans un sens opposé au Terek, fertilise la Géorgie jusqu'au moment où ses eaux viennent se mêler à celles du Kour. Un peu plus loin que le pont, une pyramide de pierre marque la limite du pays des Assétiniens, et le commencement du territoire de la Géorgie.

Pasanaour, Ananour, Douchet et Mshet sont les endroits principaux que l'on rencontre avant d'arriver à Tiflis.

Tandis que nous traversons Douchet pour aller chez le commandant de place, les habitants, assis devant leurs portes, chantaient en

famille des airs du pays. Le logement occupé par le commandant avait été la résidence de l'un des derniers czars de la Géorgie. Il est entouré d'un mur haut et épais, formant un carré parfait. Le bâtiment, d'un seul étage, se compose d'une galerie extérieure et d'un grand salon entouré de petites chambres, qui ont pour fenêtres des jalousies à jour peintes de différentes couleurs. Le toit, fait en forme de terrasse, sert pour la promenade du soir. C'était dans le salon que se réunissait anciennement le tribunal suprême de ce pays où l'on ne connaissait pas une seule loi.

Il suffit de jeter les yeux sur le grand nombre de ruines qui environnent Mshet, dans un rayon de plusieurs werstas, pour apprécier quelle a dû être autrefois son importance. La rivière Kour, appelée jadis Cyrus, baigne les débris de ses murs. Mshet a été pendant vingt siècles la capitale de la Géorgie, jusqu'à ce qu'un de ses czars, dans une partie de chasse,

découvrit, à 10 werstas de distance, une source d'eaux thermales, et vint fixer sa résidence en cet endroit appelé Twilis. En langue géorgienne, *Twilis*, dont on a fait Tiflis, signifie bains chauds.

Au quatrième siècle, on construisit à Mshet un monastère dont l'église devint la métropole de toute la Géorgie.

Dans un coin des murs de la forteresse délabrée, on voit une petite chapelle, où l'on prétend que priait Nonon, propagateur du christianisme dans ces contrées. La croix de branches liées avec ses cheveux, à l'aide de laquelle il convertit le czar Mirian et tant de Géorgiens, fut transférée de Mshet aux montagnes dans les différentes invasions des Musulmans; elle fut ensuite confiée aux Russes, et conservée à Moscou, jusqu'à ce que l'empereur Alexandre la fit rendre aux Géorgiens.

Sur les bords du Kour, on remarque un monastère dont le dôme, anciennement doré,

est criblé de boulets de canon, qui attestent les efforts du Persan pour le détruire, n'ayant pu s'en emparer. C'était dans ce monastère que l'on couronnait les czars de Géorgie.

Vers le nord de Mshet, sur les bords escarpés de l'Aragua, on voit les restes d'un château dont on fait remonter l'origine à deux mille ans. La tradition rapporte que ce château fut le lieu de plaisance d'une princesse géorgienne, fameuse par ses débauches, qui, après avoir satisfait ses desirs effrénés avec de jeunes voyageurs, les faisait précipiter dans la rivière, espérant ainsi cacher à ses sujets la honte de ses faiblesses.

Toute la population de cette ville, autrefois si puissante, se réduit aujourd'hui à cinq cents hommes répandus sur un territoire qui nourrissait jadis quatre-vingt mille combattans.

Une chaîne de montagnes partant de Mshet, et se prolongeant du côté du Kour, va par la province d'Imérétie jusqu'aux côtes de la mer

Noire. Les hauteurs qui environnent Mshet, de l'autre côté de la rivière, servaient de retraite aux malheureux habitants de cette ville contre les irruptions des barbares.

En sortant de Mshet on traverse le Kour sur un pont ancien dont la fondation est attribuée à Pompée. Deux grosses tours rondes en défendent l'entrée. En cet endroit le fleuve est tellement tortueux, qu'après l'avoir côtoyé pendant une demi-heure, on est ramené à-peu-près au point d'où l'on est parti.

A cinq werstas de Tiflis, on découvre la ville qui s'élève en amphithéâtre, et continuant à suivre les bords du Cyrus à travers des plaines fertiles, on rencontre la quarantaine établie à l'entrée de la capitale de la Géorgie.

CHAPITRE X.

*Kourtchistan ou Géorgie. — Ambassade
d'Yermolow. — Peuples de la Géorgie.*

LA Géorgie proprement dite (1), autrefois nommée Kourtchistan, du nom de la rivière Kour ou Koura qui la traverse, comprend les provinces de Çahétie ou Cahet (l'ancienne Albanie), l'Imérétie (jadis l'Ibérie), la Kartalinie et la Mingrélie (ancienne Colchide).

Malgré les prétentions de ses habitants à une

(1) Les Russes lui donnent le nom de Groussia.

origine aussi ancienne que le monde, ce n'est guère qu'au temps d'Alexandre que la Géorgie, soumise alors aux Perses, et divisée en Albanie et en Colchide, vient prendre rang dans l'histoire, alors que le conquérant Macédonien ajouta cette province à son vaste empire, et lui donna pour la gouverner un nommé Ason. Théâtre principal de la lutte entre Mithridate et les Romains (1), la Géorgie tantôt partagée en différens états, tantôt réunie en un seul, devient ensuite la proie des Turcs et des Persans qui ne cessent de s'en disputer la possession.

Au milieu d'une suite continuelle de guerres et d'invasions, mêlées de quelques intervalles de paix, la Géorgie, toujours placée sous le joug de l'un de ces deux peuples, commence

(1) On trouve encore dans le pays des monumens et des médailles qui rappellent ces guerres. Au reste, les Romains, quoique maîtres de la Colchide et de ce qu'on appelle aujourd'hui la petite Arménie, n'ont jamais pu pénétrer dans le Caucase.

enfin à respirer, en 1170, sous le règne de la princesse Tamar. Cette femme belliqueuse, non moins célèbre dans la Géorgie que Catherine II en Russie, soulevant les peuplades de ces montagnes, vainquit tour-à-tour les Persans et les Turcs, et, à force de courage, de constance et d'audace, affranchit sa patrie de l'oppression sous laquelle elle gémissait.

La mort de cette héroïne fut pour la Géorgie le signal de nouveaux fléaux. Le redoutable Dchennguis-Khan vint la ravager à la tête de ses bandes indisciplinées, massacra la plus grande partie des habitans, mais ne put forcer ceux qui avaient échappé au carnage à embrasser la loi de Mahomet. Depuis lors, la Géorgie affaiblie, dépeuplée, partagée en différens états, exposée aux ravages des Persans des Turcs et des peuplades du Caucase, ne présente qu'un tableau tristement monotone des mêmes calamités.

Vers l'an 1586, Alexandre, czar de Cahé-

tie, se trouvant trop faible pour résister à ses nombreux ennemis, envoie une ambassade à Fédor I^{er}, czar de Moscovie, pour réclamer sa protection, et lui demander de faire construire quelques forteresses sur le Térék. Les relations d'alliance et d'amitié qui s'établirent alors entre les deux pays, continuèrent jusqu'au règne de Pierre-le-Grand, qui, de protecteur qu'il était, songea à devenir maître de ces provinces dont il sentait toute l'importance. Mais la mort le surprit avant qu'il eût accompli ses desseins.

Le czar Héraclius, après avoir conclu un traité d'alliance avec Catherine II, voit ses états envahis et ravagés par le barbare Méhemet Aga, qui livra Tiflis au pillage le 18 octobre 1795.

La fin tragique de ce tyran assassiné par un de ses officiers au moment où il se préparait à dévaster de nouveau la Géorgie, laissa respirer ce malheureux pays. Après un règne de

52 ans, Héraclius ayant placé ses états sous la protection de la Russie, abdique en faveur de son fils George, qui continuant l'ouvrage de son père, lègue en mourant (1800) son royaume à l'empereur Paul I^{er}. Alors les troupes impériales, s'avancant des rives du Térék à travers le Caucase, occupèrent la Géorgie, et Tiflis passa sous la domination russe. La politique des nouveaux possesseurs les engagea à confier le gouvernement de ces provinces au général Tchitchianow, prince géorgien, et parent du dernier czar. Tchitchianow, recommandable par ses qualités supérieures, administra avec habileté et sagesse, sut à-la-fois se concilier l'affection et l'estime des Russes et des Géorgiens, et châtia plusieurs fois les Persans de leurs précédentes incursions et de leurs récentes atrocités.

Cependant Alexandre, frère du czar George, mécontent de la révolution politique opérée dans son pays, chercha tous les moyens

de reconquérir un trône légué par son frère à la Russie (1). Réfugié d'abord dans le Caucase, il ne cessa d'exciter les montagnards à la révolte. Voyant ses efforts infructueux, il passa en Perse, et depuis lors, il n'a pas eu honte de servir souvent de guide aux peuples de ces pays pour ravager son ancienne patrie.

Après la mort déplorable du général Tchitchianow (2), la Russie, trop occupée des af-

(1) Ce fut alors que le gouvernement crut nécessaire d'appeler à Moscou la czarine, qui jusqu'alors était restée en Géorgie. Cette princesse, d'un caractère altier, en recevant cet ordre, s'emporta violemment contre le général Lazareff qui le lui signifiait et qui passait pour être son amant. Sur quelques observations de ce général, elle entra dans un tel accès de fureur, que saisissant à la ceinture d'un de ses domestiques le kinnjal qu'il portait, elle le plongea dans le cœur du malheureux Lazareff, qui tomba mort à ses pieds. Après cet acte de vengeance, elle se laissa conduire à Moscou où elle résidait encore en 1819.

(2) Il périt en 1806, au moment où il allait s'emparer de la forteresse de Bakon dans le Daghestan. Se fiant à la parole du khan qui avait demandé à capituler, il s'avança imprudemment

fares de l'Europe, négligea pendant plusieurs années l'administration de la Géorgie. Le mauvais choix et le changement fréquent des gouverneurs qu'on y envoyait, augmentaient encore les désordres de cette province. Ce ne fut qu'après les campagnes de 1813 et 1814, qu'Alexandre prêtant une attention sérieuse à la prospérité de cette partie de son empire, songea aux moyens de la pacifier. Les qualités bien connues d'Yermolow, et, en dernier lieu, le succès de sa mission à la cour de Téhéran,

accompagné du prince géorgien Eristow, et de quelques Cosaques, vers la forteresse pour en recevoir les clefs. Mais victime d'une trahison atroce, il fut tué d'un coup de pistolet, par ordre du khan qui envoya sa tête et celle du prince Eristow au shah de Perse.

Bakon fut prise quelques jours après; les vainqueurs firent déterrer et déposer dans une église arménienne les cadavres des deux malheureux princes. Le gouvernement, quelque temps après, ordonna de les transporter à Tiflis dans l'église métropolitaine dite *la Sion*.

firent alors jeter les yeux sur ce chef recommandable.

C'est ici le lieu de donner quelques détails sur cette célèbre ambassade dont le motif apparent ou réel était d'affermir les rapports de paix et d'amitié établis entre les deux cours, et de mettre à exécution les derniers traités de paix. Je tiens ces renseignemens d'un officier supérieur qui faisait partie de la légation et avec lequel j'ai long-temps habité sous la même tente.

Housseïn Kouli-Khan jouit d'une très haute renommée en Perse : chef de l'armée régulière, il a toute la confiance de son souverain, qui lui est, dit-on, redevable de son trône, et il exerce une grande influence sur Abbas-Mirza l'héritier présomptif de la couronne. Les Persans le regardent comme un héros, et nous lui accorderions volontiers ce titre, si pour le mériter il suffisait de pousser la vaillance jusqu'à la témérité, de savoir dompter

un cheval fougueux, de commettre froidement les actes de la plus révoltante cruauté. Ce héros n'a d'ailleurs aucune connaissance militaire; et malgré ses fréquens rapports avec des officiers anglais et français, il n'entend rien à la disposition et à la discipline des troupes. Joignez à cela un esprit perfide, des habitudes d'intempérance et de débauche, un orgueil brutal, une haine aveugle contre la Russie, et vous aurez une partie des titres qui recommandaient Kouli-Khan à la considération et au respect de l'ambassadeur.

Yermolow, en approchant de la résidence de Téhéran exigea que le héros vînt à sa rencontre, démarche qui passa pour une véritable humiliation aux yeux des Perses. Mais plus cette exigence d'Yermolow était propre à abattre l'orgueil du favori, plus elle devait donner aux esprits une haute idée de la puissance des Russes, et rendre par là plus facile la mission d'Yermolow. Parmi tous ces cour-

tisans bas et perfides avec lesquels il allait se mettre en relation , qui aurait songé à montrer de la résistance, alors que le superbe Kouli-Khan venait d'être ainsi contraint à fléchir devant la volonté d'un Européen?

Lorsqu'il fut question de l'audience solennelle que le Shah devait lui accorder, Yermolow déclara que ni lui, ni aucun officier de sa suite, ne revêtirait le manteau persan, qu'ils conserveraient leurs chaussures, et qu'enfin, comme Européen, il ne s'asseyait jamais par terre, bien que d'autres ambassadeurs avant lui aient eu la condescendance de le faire. Cette déclaration inattendue put blesser l'orgueil persan ; on s'y soumit pourtant, et le jour de l'audience, le Shah reçut l'ambassadeur comme celui-ci l'avait désiré, et avec toute la pompe que ce souverain déployait dans les cérémonies les plus solennelles.

Le général Yermolow et ceux qui l'accompagnaient, portant, selon l'étiquette russe,

des bottes et des éperons, et foulant sous leurs pieds les plus riches tapis du monde, furent introduits devant le Shah. Un fauteuil brillamment orné avait été préparé pour Yermolow. C'était le premier meuble de cette espèce qu'on eût jamais vu sur les tapis du Shah. Il était placé à vingt pas du trône où le Shah était assis à la manière orientale, étincelant de diamans et des pierreries les plus précieuses. Sa longue barbe noire, si célèbre dans tous les récits modernes sur la Perse, lui descendait jusque sur la poitrine. Yermolow se plaça sur le fauteuil qui lui avait été préparé; derrière lui se rangea toute sa suite restée debout. En face du Shah se tenaient plusieurs de ses ministres. A gauche et un peu en avant du trône, les Russes ne furent pas peu surpris de voir quatre licteurs armés de leur hache, debout devant un grand bassin de marbre blanc, où souvent viennent tomber les têtes des victimes que le caprice du despote livre d'un

coup d'œil aux coups de ces bourreaux. Leur présence avait été jugée indispensable dans le cérémonial d'un pareil jour.

Dans cette audience, le Shah prodigua à l'ambassadeur les marques de la plus flatteuse distinction; il ne manqua pas de le comparer au soleil et à toutes les étoiles; il décora de l'ordre du Soleil de Perse tous les officiers attachés à la légation russe; et en revêtant Yermolow du cordon de cet ordre, il lui donna une plaque en turquoises et en diamans, la plus riche qui soit jamais sortie de son trésor.

En même temps qu'il recevait ces marques de faveur du roi de Perse, Yermolow en obtenait d'autres d'Alexandre qui, en témoignage de sa satisfaction, le nommait au commandement de la Géorgie.

Les peuples qui habitent les différentes provinces dont se compose le gouvernement de la Géorgie, c'est-à-dire, les Arméniens, les Tartares et les Géorgiens proprement dits,

diffèrent beaucoup moins entre eux par le costume que par le caractère. Ils portent tous des pantalons bien larges, deux tuniques courtes, l'une intérieure, de couleur claire, l'autre extérieure, de couleur foncée et quelquefois aussi claire, avec des manches larges et ouvertes jusqu'au dessus du coude; un bonnet noir de bourre d'Astrakhan avec un morceau de drap rouge au sommet, et des bottes très pointues. Ils portent de plus le bourka, espèce de manteau qu'ils s'attachent autour du cou avec un mouchoir, et qui les garantit du froid, de la pluie et des coups de sabre. On reconnaît les Tartares à leur longue barbe qu'ils conservent avec une sorte de fanatisme, et à la partie supérieure de leur bonnet qu'ils prennent soin de replier en dedans. Ils font usage de chemises de taffetas, rouge pour l'ordinaire. Ils n'en changent qu'une seule fois par an, ce qui peut donner une idée de leur malpropreté. Tous ces peuples regardent comme un

signal de combat de rejeter leurs larges manches derrière leurs épaules, et de les croiser sur le dos.

Les Géorgiens sont en général d'une haute taille; ils ont le teint brun, les yeux noirs et expressifs, le port altier, la démarche fanfaronne. Avec la tournure romanesque de leurs idées, ils sont susceptibles de grandes passions, et c'est en cela surtout qu'ils diffèrent des Arméniens exclusivement occupés de spéculations de commerce. L'avidité du gain est extrême chez ces derniers, et il n'est point d'outrages qu'un peu d'or ne leur fasse patiemment supporter.

Les Géorgiens, pleins du souvenir des combats de leurs aïeux, et obligés pendant longtemps de repousser les incursions continuelles des hordes voisines, se sont façonnés au métier des armes qu'ils aiment avec passion. Toute action intrépide excite leur enthousiasme. Leurs romans ne sont remplis que des

merveilleuses prouesses de leurs guerriers, et la lecture de ces livres qu'ils préfèrent à tout autre, plaît à leur imagination ardente et sert à entretenir leur humeur belliqueuse.

Les Tartares sont en général d'une forte corpulence. Ils ont les yeux noirs, le teint cuivré, l'air sérieux et mélancolique; ils sont laborieux, hospitaliers et braves sans jactance. Ils vont au combat comme s'ils partaient pour une partie de chasse. Excellens soldats pour un coup de main, ils ne conviendraient nullement pour une guerre de tactique ou de temporisation. Notre discipline européenne leur serait insupportable. Une longue expédition, celle de l'Inde, par exemple, impossible à entreprendre sans troupes asiatiques, serait impraticable avec une armée de Tartares.

Yermolow connaissant le parti qu'il pourrait tirer de ces peuples, d'après leurs différents caractères, excita une noble ambition parmi les jeunes Géorgiens en les employant

auprès de lui, ou les plaçant comme officiers, dans les rangs de l'armée. Il donna à l'ardeur belliqueuse des Tartares tout le développement dont elle est susceptible, en ayant soin pourtant d'introduire dans leurs contingens autant d'ordre et de discipline que le permettait le naturel inquiet de cette nation guerrière. Enfin il procura aux Arméniens tous les moyens possibles d'accroître leur commerce, et il traita toujours avec les plus grands égards ceux de leurs prêtres (leur patriarche entre autres) qui venaient chercher auprès d'une puissance chrétienne un refuge contre l'oppression du Shah (1). C'est ainsi que la politique d'Yermolow préparait doucement la conquête de l'Arménie, dont l'incorporation à l'empire sera toujours l'une des conditions indispensables de la paix en Géorgie et même au Caucase.

(1) En 1820, les Arméniens formaient le quart de la population géorgienne, et la moitié de celle de Tiflis.

CHAPITRE IX.

Départ de Tiflis pour le régiment. — Camp des dragons. Lesghins. — Lettre de Mina.

TIFLIS ne devait être pour moi qu'une ville de passage ; mais une imprudence que je commis en me baignant dans le Cyrus, me causa une fièvre intermittente qui me retint cinq semaines au lit, et dont je ressentis souvent des accès pendant les dix-huit mois que je passai au Caucase. Je trouvai dans le père Philippe, missionnaire catholique dont je parlerai plus tard, un garde-malade aussi désintéressé qu'assidu. Quant à mon jeune nègre, j'aurais vai-

nement compté sur ses services , car dès les premiers jours de ma maladie , il escamota ma bourse , fit un choix parmi mes effets et suivit un Arménien en Perse où sa qualité d'homme noir lui valut , m'a-t-on assuré , une place dans le harem du Shah.

Mon régiment était campé à Kargatch , à 140 werstas de Tiflis. Le moment de le joindre arriva enfin , et le 16 décembre je partis , ainsi que plusieurs autres officiers , avec le colonel Nicolas Yermolow , cousin germain du général en chef , qui commandait le régiment des grenadiers de Grusia , cantonné dans les environs de la route que nous suivions.

L'hiver qui dure à peine deux mois dans cette partie de la Géorgie , avait commencé , et la verdure presque perpétuelle de cette belle contrée était alors à demi cachée sous la neige.

A 5 werstas de Tiflis , dans une belle plaine à gauche de la route , sont établies deux colonies wurtembergeoises éloignées l'une de

l'autre d'une portée de canon. L'établissement de ces colonies en Géorgie est dû à l'influence de l'impératrice-mère, qui voulut par ce moyen soulager la misère de la classe indigente du pays où elle était née. Le gouvernement a fait construire pour les colonies des maisons solides et commodes, entourées de jardins et de champs qui pourvoient le grand marché de Tiflis.

A sept heures du soir, nous descendîmes à la tour d'un jeune prince géorgien, appelé Chalakaïoff, que le colonel Yermolow avait fait prévenir de notre arrivée. Le prince, dans son costume géorgien, vint au-devant de nous précédé de flambeaux, et nous introduisit avec un certain appareil dans l'intérieur de la tour. A notre approche, les dames coururent se cacher, suivant l'usage du pays, et le prince resta seul chargé des honneurs de la maison. L'appartement de forme ovale où nous entrâmes, était tout illuminé et garni d'un canapé

circulaire, que recouvraient de beaux tapis et des coussins en tissus de soie. Chacun de nous reçut d'abord une longue pipe; après quoi, une table fut dressée, où l'on servit plusieurs plats de viande et de volailles bouillies avec du riz et des fruits secs, et assaisonnées de miel et de safran. Le pain, les assiettes, les couverts et d'autres accessoires de la table étaient conformes aux usages européens. La coupe seule était géorgienne, et la modération avec laquelle le prince y versait le vin renommé de Cahétie, faisait voir qu'il n'avait pas entièrement renoncé à toutes les habitudes de son pays. La coupe géorgienne est faite de la corne de tur ou touri (1), montée en argent ou en or : tant qu'il y reste une seule goutte

(1) Quadrupède à-peu-près semblable au cerf, qu'on trouve sur les chaînes inférieures du Caucase, vers la Circassie et le fleuve Kuban. Ses bois comparés à sa taille, sont de moitié trop grands : au dire des chasseurs, ils égalent en force les cornes des plus vigoureux taureaux.

de vin, la politesse défend de la déposer sur la table. Comme dans la Castille, le vin est enfermé dans des outres de différentes capacités; il en contracte un léger goût de cuir peu agréable au palais. Après le repas plus long que somptueux, pendant lequel le prince n'avait cessé d'être en mouvement pour veiller à ce que rien ne nous manquât, notre hôte nous laissa seuls; les portes de notre appartement se fermèrent, et les canapés sur lesquels nous étions assis nous servirent de lits.

Le lendemain au point du jour nous quittâmes le prince que les apprêts de notre départ avaient mis sur pied avant nous, et après avoir parcouru pendant une heure le lit rocailleux d'un torrent à sec, nous arrivâmes à Zahoredsky, où se trouvait établi le camp des grenadiers de Géorgie. Ce régiment avait pour lieutenant-colonel un prince géorgien appelé Abhazoff, officier d'un mérite distingué, qui dès l'âge de quinze ans avait obtenu la croix

de St.-George, décoration qui dans les plus braves régimens n'est le partage que de quatre à six vétérans au plus. (1)

Du camp des grenadiers à celui des dragons, on compte 80 werstas divisées en trois stations de poste. L'une est à Manaba, l'autre à Dompal et la troisième à Signask, capitale de la Cahétie. Les habitans de Signask, dont on évalue le nombre à trois mille, ont figuré d'une manière atroce dans les insurrections du pays en 1812. Le voisinage des Lesghins dont le territoire a pour limite de ce côté la rive opposée du fleuve, donne à cette ville une grande importance. L'élévation sur la-

(1) La croix de Saint-George n'est jamais donnée qu'aux militaires au service de la Russie. D'après les statuts de son institution, elle ne peut être accordée qu'après qu'il a été constaté, par enquête, si le fait d'armes qui paraît devoir la mériter, remplit les conditions exigées par les statuts. Dans ce cas, la croix est obtenue comme de plein droit, et il est fort rare que l'empereur refuse son approbation.

quelle Signask est située, fait partie de la chaîne de montagnes qui s'étend d'un côté vers Tielaw, seconde ville de Cahétie, de l'autre vers Tzarskoy, où les dragons ont leur camp d'été. Cette chaîne suit une direction parallèle à la ligne du Caucase, dont elle est séparée par des plaines de 15 à 25 werstas, couvertes de forêts et traversées par l'Alazan qui va se perdre au midi dans le Kour à 105 werstas de Signask. Nulle part peut-être en Géorgie le Caucase ne s'offre sous des formes plus imposantes, plus variées, plus pittoresques.

Tielaw, plus riche que la capitale, et commandée par un capitaine livonien retiré du service actif, forme un second boulevard contre les incursions des Lesghins. Les vignobles les plus riches appartiennent à Tchitchivaze, prince géorgien, élevé en Europe, qui agrégé à notre régiment en qualité de colonel, surveillait lui-même la culture de ses terres et en tirait de grands bénéfices.

Les raisins de Tielaw sont plus gros et plus succulens que ceux que l'on recueille sur les côtes de Malaga. Beaucoup de vignobles dans la province croissent et produisent sans culture. Cette abondance, jointe au manque de débouchés, explique le bas prix des vins en Géorgie et la grande consommation que l'on en fait. La ration habituelle d'un habitant de Tiflis n'est pas moins de deux à quatre bouteilles par jour, et le prix de chaque bouteille ne s'élève pas au-delà de deux à trois kopeïka.

L'on va de Signask à Kargatch par une pente tellement rapide que dans un espace de 5 werstas il faut la descendre à pied. On rencontre çà et là des moulins à eau, grossièrement construits, qui fournissent la farine nécessaire à la garnison et aux Européens de Signask. Quant aux Géorgiens, leur grain n'est pas moulu, mais écrasé; leur pain se fait sans levain.

Parvenu au bas de la descente, on entre dans les magnifiques vallées qui s'étendent le long de l'Alazan jusqu'au camp de Kargatch établi près des ruines d'une ancienne ville dont il a pris le nom. La route de Signask à Kargatch ne se fait pas toujours sans péril, à cause du voisinage des Lesghins qui, postés en embuscade pour surprendre les voyageurs, tombent sur eux à l'improviste, s'emparent de leurs personnes et ne les rendent qu'au prix de fortes rançons.

Tout en reconnaissant, sous quelques rapports, le gouvernement russe, les Lesghins n'ont pas renoncé à leurs habitudes de pillage, et ce goût est fortifié en eux par la croyance religieuse, soigneusement entretenue par leurs prêtres, que Dieu autorisa, après la création, les habitans du Caucase à vivre aux dépens de leurs voisins des plaines.

Les casernes des six escadrons de campagne dont se composent tous les régimens de cava-

lerie en Russie, divisées en trois corps de bâtiment, formaient le front du camp de Kargatch. A cent pas de distance en arrière, étaient construites les écuries sur une ligne parallèle : les maisons des officiers et le parc d'un bataillon d'artillerie se trouvaient au milieu. A gauche étaient les magasins, les ateliers, la chapelle, l'habitation de l'aumônier, l'hôpital et les cuisines, le tout construit très solidement en bois par les dragons.

Les occupations du soldat russe en temps de paix ne sont pas toutes militaires. Durant certains mois de l'année, où l'instruction des conscrits et les manœuvres journalières des escadrons sont suspendues, le colonel a le droit d'employer, dans son intérêt, le tiers de ses forces à des travaux publics, et de louer leur industrie à des particuliers. A cet effet il fournit aux soldats un habillement grossier qui remplace leur uniforme, et transformés en maçons, charpentiers, maréchaux-ferrans,

ils ne conservent de leur véritable état d'autre signe que la moustache.

En outre, il y a dans chaque corps un certain nombre de soldats employés à différens métiers, tels que ceux de tailleurs, bottiers, armuriers, carrossiers, forgerons, cordiers, etc. ; ce n'est qu'avec leur secours que le colonel peut subvenir aux grands frais qu'il est obligé de faire pour entretenir son régiment. On calcule que l'équipement complet d'un fantassin russe, à l'exception des armes, revient à 25 francs. La couronne passe à chaque corps la solde des officiers et des soldats, l'assignation de la remonte, les armes, le fer, le cuir et le drap pour l'équipement des troupes : tout le reste doit être fourni par le colonel. Il est aussi obligé d'entretenir l'hôpital que chaque corps a dans son cantonnement, de payer la musique militaire, de fournir les outils nécessaires à la confection de l'équipement, de donner la table matin et soir à tous ses officiers. Cette

dernière obligation, dure même pendant son absence ; c'est alors l'officier le plus décoré qui préside la table. Le plus souvent la musique militaire vient se faire entendre pendant le repas. Tout étranger introduit par un officier, est accueilli avec cordialité, et placé en tête de la table.

Quant à la solde des officiers, elle suffit tout juste à leur entretien. En campagne, ainsi qu'en Géorgie, la paie est portée au double, mais alors même elle n'égale pas celle accordée aux rangs, analogues dans les autres armées du continent. Il faut observer néanmoins que les officiers ont à leur disposition tous les artisans attachés au corps, que, dans les travaux qu'ils font exécuter, la main-d'œuvre ne leur coûte rien, et qu'ils jouissent de rations pour leurs chevaux et pour leurs *dennschtchiks*, domestiques qui leur sont fournis sans rétribution par le régiment et dont le nombre varie suivant les grades.

Il est très rare de voir, dans les rangs des officiers mariés. Ceux qui contractent des alliances désavantageuses sont envoyés d'ordinaire dans les villes de garnison; et comme les officiers supérieurs ont généralement l'habitude, après un certain temps de service, d'abandonner la vie des camps pour la vie domestique, les places qu'ils laissent vacantes, offrent un avancement rapide et assuré aux autres officiers.

Chaque régiment de cavalerie se compose de sept escadrons, six en activité de service, et le septième en dépôt. Ces six escadrons forment trois divisions qui présentent, réunies, un total de mille chevaux.

La remonte de mon régiment se faisait dans la Kabarda, pays qui produit en abondance les meilleurs chevaux peut-être que l'on connaisse dans toute l'étendue de l'empire. Doué de formes élégantes, leur corps est inaccessible à la fatigue. Leur affluence est telle sur

le marché de Tiflis, que souvent les marchands en présentent de trois à quatre mille pour n'en vendre que trois ou quatre cents. Cette surabondance de produits et la misère des Kabardans font qu'on peut se procurer le plus beau cheval pour 160 roubles; c'est le tiers de ce qu'il coûterait dans l'intérieur de l'empire. La couronne cependant ne passait à chaque régiment que 120 roubles par cheval.

A Karabach, l'une des provinces russes limitrophes de la Perse, on élève des chevaux plus fins que ceux des Kabardans et qui se vendent plus cher. Mais ils sont moins durs à la fatigue.

Les chevaux de ces deux races joignent à leurs bonnes qualités celle de se montrer très dociles à l'instruction.

Dans les régimens russes, le cheval ne mange jamais sa ration avant qu'un coup de pistolet n'ait résonné à ses oreilles. Cette précaution, dont on s'explique facilement le but, n'était pas

encore jugée suffisante pour la cavalerie cantonnée en Géorgie, qui, dans les guerres avec les Persans, charge souvent contre les batteries. Yermolow ayant envoyé de l'artillerie au camp des dragons, nous profitâmes de cette circonstance pour habituer les chevaux au bruit du canon comme à celui du pistolet. En conséquence, deux pièces furent placées en avant de l'abreuvoir, qui chaque jour accueillait par des décharges successives l'approche des escadrons au moment qu'on les menait boire.

Une fois par mois, les chevaux entraient en manœuvre sans avoir bu : quand la fatigue les avait bien altérés, on leur lâchait bride, et ils s'élançaient contre les canons derrière lesquels ils devaient trouver de l'eau, avec une vélocité bien supérieure à celle qu'aurait pu leur donner l'éperon.

A presque toutes les divisions de l'armée se trouve attaché un collège défrayé par tous

les régimens, où des jeunes gens de distinction reçoivent une éducation militaire, et qui est comme la pépinière des officiers.

Dans les corps russes, il n'y a point de cadets : avant d'arriver au rang d'officier, il faut avoir servi comme soldat et passé par tous les grades subalternes. Une exception est faite en faveur des pages de l'empereur, qui, comme en d'autres pays, sortent du palais avec le grade d'officier.

Il existe aussi dans l'empire un collège où l'on reçoit des enfans orphelins ou nés de parens inconnus. Ils sont élevés et instruits aux frais du gouvernement qui les place ensuite dans les états-majors, soit pour tracer les desins topographiques, soit pour la musique ou pour tout autre emploi qui exige une instruction préalable.

Chaque régiment a son école d'enseignement mutuel dirigée et surveillée par des officiers du choix du colonel.

Ce n'est pas le lieu de tracer ici un tableau complet de l'organisation militaire de l'empire (1). Qu'il suffise de savoir que la Russie a adopté tout ce qu'il y a de bon dans l'école française, tout ce qu'il y a de parfait en Angleterre dans la police intérieure des corps et le service des hôpitaux.

C'est à son système d'administration mili-

(1) A son retour de Russie, sur la demande qui lui en fut faite par le ministre de la guerre, Sanchez Salvador, l'auteur adressa au gouvernement un mémoire succinct sur l'état et l'organisation des forces militaires de la Russie: ce travail traitait des objets suivans : — 1° Classement et forces de l'armée russe. — 2° Emploi et divisions de la force active et passive. — 3° Conduite militaire de l'empereur Alexandre, et travaux de l'état-major de la garde et de l'armée. — 4° Garde impériale. — 5° Instruction générale de l'armée russe — 6° Administration militaire. — 7° Écoles militaires. — 8° Encouragemens qu'offre le système militaire russe à la jeunesse laborieuse; formalités à observer pour l'admission d'officiers étrangers. — 9° Congés temporaires ou de retraite. — 10° Invalides. — 11° Police militaire.

taire que la Russie doit de pouvoir entretenir l'immense armée répandue sur son territoire. A l'époque dont je parle, d'après les tableaux qui circulaient dans les différens corps, l'armée comptait six cent mille fantassins, cent mille cavaliers, vingt-six régimens d'artillerie.

A ce nombre il faut ajouter les troupes de garnisons, les cosaques, les bataillons d'ouvriers attachés au corps des ponts-et-chaussées, les colonies militaires et les nombreux contingens fournis par les provinces méridionales.

Alexandre fut le premier qui fit l'essai d'un corps de sapeurs à cheval. Il commença par les introduire dans la garde, et reconnaissant ensuite leur grande utilité, il se décida à les établir dans chaque corps d'armée.

Notre régiment de dragons, seule cavalerie de toute l'armée de Géorgie, avait rendu de grands services et essuyé de grandes pertes dans la dernière guerre contre la Perse. A l'é-

poque de la paix avec cette puissance, en 1812, le régiment avait perdu plus de quarante hommes par escadron, deux de ses chefs et la plupart de ses officiers. Rentré dans son cantonnement, il formait un poste avancé contre les Lesghins, dont le voisinage dangereux et les attaques inopinées tenaient le camp dans une alerte continuelle. La nuit, les postes étaient doublés, et les *qui vive* des factionnaires répétées de moment en moment, se confondaient avec les cris aigus des tchacals, quadrupèdes carnivores qui se répandant par bandes dans les campagnes, sont la terreur des basses-cours.

Avant que la force du gouvernement fût parvenue à les resserrer dans leurs montagnes, la Géorgie avait eu long-temps à souffrir des incursions des Lesghins. Etablis sur l'un et l'autre côté du Caucase, ils forment une espèce de république fédérative. Chaque village dans une assemblée annuelle, élit son chef

entre les plus riches, les plus âgés et surtout les plus braves. Comme les anciennes démocraties, ces peuples libres ont aussi leurs esclaves. Depuis un siècle, ils retiennent dans la plus dure servitude des Tartares qui, fuyant la domination russe, sont venus chercher un asile dans leurs montagnes, et d'anciens Géorgiens dont ils envahirent le territoire, et qu'ils ont forcés à changer de religion.

Ces derniers, connus sous le nom d'*Eingalos*, sont industriels et commerçans, mais presque tout ce qu'ils acquièrent passe aux mains de leurs maîtres qui pour leur ravir le fruit de leurs sueurs, les soumettent à des vexations continuelles.

Bélohakan, gros bourg construit sur une pente du Caucase, en face du camp des dragons, est presque tout entier peuplé d'Eingalos. Ils viennent vendre à Tiflis les fameux *Bourkas*, dont la meilleure fabrique est à Bélohakan. Sur d'autres points encore l'industrie

commence à se faire jour; mais les premiers germes de civilisation jetés par elle dans ces contrées sauvages, ne s'y développent qu'avec lenteur et sont encore loin du terme de leur maturité. Les mœurs de ces peuples sont trop vigoureuses, les passions féroces et guerrières trop profondément empreintes en eux, pour espérer que notre civilisation puisse de sitôt y pénétrer. Un trait prouvera jusqu'où les Lesghins peuvent pousser la férocité, le courage et le mépris de la mort.

Peu de temps avant mon arrivée, pendant une nuit obscure, une vingtaine de Lesghins descendant des montagnes, traversent l'Alazan, franchissent à pied le cordon des factionnaires qui entouraient le camp, s'élancent, le kinnjal à la main, vers l'une des trois casernes, poignent la sentinelle qui gardait l'entrée, et pénètrent en silence dans les salles intérieures où dormaient les dragons. Là, ils plongent leur arme terrible dans le sein des

premiers qui s'offrent à leurs coups. Les gémissemens des blessés éveillent plusieurs soldats qui courent éperdus vers leurs armes. Le désordre de la scène augmente. Les Lesghins, qui avaient éteint les lumières, et qui pour se reconnaître n'avaient besoin d'autre signe que l'attouchement de leurs barbes, continuent, dans l'obscurité, leur horrible massacre. Les lumières et les patrouilles parurent enfin. Les Lesghins voulurent se faire jour, mais il était trop tard, et ils furent enveloppés. Les uns, au lieu de se rendre, se poignardèrent; les autres, en se livrant, témoignaient leur joie de se voir entourés de cadavres chrétiens; et l'intrépidité fanatique avec laquelle ils subirent la mort, fit assez voir que leurs poignards avaient été dirigés par leurs prêtres.

Cet évènement, qui coûta au régiment plus de soixante hommes tués ou blessés dangereusement, força les postes à redoubler de vigilance, et causa bientôt après la mort d'un

nouvel ennemi. Un factionnaire entendant marcher doucement dans l'ombre, pousse le cri du *qui vive* : au lieu de répondre, on s'avance droit sur lui ; alors il fait feu et renverse celui qui approche. La patrouille accourt : c'était un grand tigre que le vétéran avait tué.

A cause de ses rapports fréquens avec les Lesghins de Bélohakan qui passant par Kargatch pour se rendre à Tiflis, devaient y prendre leur passeport, le colonel de notre régiment avait auprès de lui un Eingalos qui lui servait d'interprète. Afin de lui rendre la langue russe plus familière, il lui avait accordé une place parmi nous à sa table.

Un jour que nous étions à la fin du repas, il se présenta d'un air fort satisfait avec un paquet sous le bras, disant qu'il nous apportait un melon d'eau pour notre dessert. Au mois de décembre un melon d'eau est chose assez rare. Chacun s'empressa de demander qu'il nous fit part de son cadeau. Au même

instant, l'Eingalos déroulant le morceau de drap qui l'entourait, jeta sur la table la tête d'un Lesghin qu'il venait de tuer dans une partie de chasse au-delà de l'Alazan. Tout le monde se leva de table, repoussé par l'horreur du spectacle. Le colonel intima à son interprète l'ordre de ne plus souiller sa table de sa présence, et celui-ci, sans se déconcerter, alla dîner dans la cuisine, plaçant auprès de lui, sur la table, la tête du Lesghin, la caressant de temps en temps, et faisant à chaque bouchée des plaisanteries sur le melon d'eau.

A entendre certaines personnes, il n'est pas rare en Russie qu'un chef maltraite impunément ses officiers. Voyons, en passant, ce qu'il faut penser d'une pareille assertion.

Un jour de manœuvres, Klimonskoï (1), notre colonel, irrité de la maladresse d'un of-

(1) Aide-de-camp de Constantin dans les campagnes de 1812 et 1813.

ficier, porta la main sur lui en présence de tout le régiment. Le lendemain à l'heure du déjeuner, aussitôt que le colonel vit entrer dans son appartement l'officier outragé, il l'appela à l'écart, lui témoignant le desir de lui donner satisfaction de l'offense de la veille. L'officier, dont le caractère n'était pas des plus fermes, répondit qu'il était satisfait. Les camarades ne virent qu'une lâcheté dans ce refus, et cessèrent tout rapport avec lui, à tel point qu'il n'osa plus se montrer à la table du colonel. Alors il feignit d'être malade, et garda la chambre jusqu'à ce que le général en chef, sur la pétition du colonel, eut obtenu pour lui un congé de retraite.

Quelque temps après cet événement, un officier de rang inférieur ayant reçu de son chef un semblable outrage, lui demanda satisfaction. Le sang fut versé, l'insulte vengée, et tous deux devinrent bons amis. On voit donc qu'en Russie, comme ailleurs, on n'ignore pas

ces règles de convenance qui garantissent de tout affront les officiers d'un rang subalterne dans leurs rapports avec leurs supérieurs. Je ne sais même s'il existe beaucoup de pays où la susceptibilité du point d'honneur soit généralement poussée aussi loin, où le duel soit envisagé sous des couleurs plus chevaleresques.

Nous avons parmi nos camarades un jeune lieutenant appelé Yakouwovitch (1), qui avait passé de la garde impériale dans notre régiment. A l'époque où il se trouvait à Saint-Pétersbourg, il avait été appelé à servir de témoin, dans un duel, à l'un de ses amis qui fut tué par son adversaire, d'une manière peu conforme aux règles du combat. Yakouwovitch défia à son tour le meurtrier de son ami;

(1) Compris, d'après le rapport des journaux, dans les jugemens portés en Russie à la suite de l'insurrection du 26 décembre.

mais celui-ci ne se souciant pas de risquer une seconde fois sa vie, et toujours poursuivi par les menaces d'Yakouwovitch, ne trouva pas d'autre moyen de s'y soustraire que de tramer contre lui une intrigue de cour, et le jeune officier aux gardes passa sans avancement dans le régiment des dragons de Géorgie. Yakouwovitch disgracié, mais non apaisé, écrivit de Moscou à son adversaire et même au témoin de celui-ci. Le premier ne répondit pas; mais le témoin piqué du défi, l'accepta et ne songea plus qu'aux moyens de joindre son provocateur. Il était attaché en qualité de conseiller de cour à la chancellerie des affaires étrangères. Il se rend chez le ministre et lui demande la faveur singulière d'être employé auprès de la légation en Perse. Le ministre un peu surpris de cette demande, le nomme néanmoins secrétaire de l'ambassade. Alors il se met en route, et écrit à Yakouwovitch le jour où il sera à Tiflis. Ya-

kouwovitch reçoit la lettre à Kargatch, demande une permission pour Tiflis, trouve son adversaire, se bat avec lui et le blesse d'un coup de pistolet.

Yakouwovitch retourna à son poste; Gri-vaïedoff, c'est le nom du conseiller de cour, continua son voyage en Perse, et celui pour lequel tous deux s'étaient battus, continua de vivre paisiblement à Pétersbourg.

La chasse était, le dimanche, la dissipation favorite des officiers. Le soir, la pipe turque, les cartes ou les échecs, le thé, le punch, la musique militaire servaient tour-à-tour de distraction. A l'époque du carnaval, mes camarades voulurent imiter en petit ce qui se faisait à Pétersbourg, et nous eûmes des montagnes russes, des patins et des courses en traîneaux.

C'est ainsi que nous passions gaîment le temps non consacré à nos devoirs, isolés du reste du monde, et ne connaissant des affaires

d'Europe que les mutations et avancements d'officiers consignés dans le *prikas* qui nous arrivait avec plus ou moins de régularité, suivant le plus ou le moins de difficultés que présentait la traversée du Caucase. Ce fut au milieu de cette espèce d'exil que, pour la première fois depuis mon arrivée en Géorgie, il m'arriva des nouvelles de mes compatriotes. La circonstance que c'était probablement la première lettre espagnole reçue au Caucase, et le nom de celui qui l'écrivit, me font croire qu'elle ne sera pas lue ici sans intérêt.

« Paris, 28 juillet (1819).

« Mon bien estimable ami, j'ai lu et relu avec grand plaisir votre lettre du 25 mai dernier, parce qu'elle m'apprend à-la-fois le bon état de votre santé et l'heureux genre de destination qu'on a daigné vous accorder.

« En vérité, dans les circonstances où nous nous trouvons, c'est un bonheur que d'obtenir

une pareille grâce; je vous en félicite de tout mon cœur, et vous devez être persuadé de cette vérité, vu l'intérêt que je porte au bien-être de tous mes amis. Ici on a beaucoup parlé de votre brillante position.

« J'ai formé une bonne opinion des moyens du seigneur de S**, et je suis convaincu que je ne m'y suis pas trompé. Je ne doute pas qu'il vous aura écrit très en détail touchant nos entretiens.

« Je vous fais un million de remerciemens pour le présent des drôles de bottes (1). En vérité, chaque fois que je les mets, il me semble que je suis déjà demi-musulman.

« Tous les amis ont apprécié vos souvenirs, et m'ont recommandé puissamment de vous réitérer qu'ils comptent sur votre amitié.

(1) L'auteur avait reçu en présent, de l'ambassadeur de Perse à Pétersbourg, une paire de bottes asiatiques qu'il avait envoyée au général Mina, avec la nouvelle de son entrée au service de la Russie.

« Ordonnez à celui qui vous aime de tout son cœur.

« FRAN^{co} ESPOZ Y MINA. »

Le printemps qui était déjà avancé dans les champs de Tiflis venait seulement de se montrer à Kargatch où l'hiver est presque d'un mois plus long à cause de la proximité des forêts et des montagnes. La chaleur extrême qui succède subitement au froid, l'excessive humidité des nuits, le grand nombre de fièvres qui en résulte et qui font de grands ravages surtout parmi les conscrits, enfin la multitude de serpents, de scorpions et d'insectes venimeux qui fourmillent dans la plaine de Kargatch, avaient déterminé le général en chef à faire établir sur l'agréable plateau de Tzarskoy un camp où les dragons passaient l'été. Le régiment devait s'y rendre le 1^{er} de mai. Yermolow était de retour à Tiflis. Le peu d'occupations que nous allions trouver à Tzars-

koy, et le desir de me rendre utile pendant l'été m'engagèrent à demander une permission pour Tiflis. Je n'eus pas de peine à l'obtenir. Plusieurs autres officiers partirent en même temps que moi pour la capitale où nous arrivâmes le 5 avril. M'étant immédiatement présenté au général Yermolow, j'obtins de lui la faveur de rester à Tiflis auprès de sa personne, jusqu'à ce que l'occasion me fût offerte d'être employé dans quelque expédition.

CHAPITRE XII.

Tiflis. — Commerce et industrie. — Bains. — Géorgiennes. — Mariage. — Funérailles. — Club. — Fêtes. — Troubles dans deux provinces. — Double expédition ordonnée par Yermolow.

LE commerce de la Géorgie se trouve concentré à Tiflis. L'étendue de son bazar, le nombre de ses caravanserais s'y accroissent d'une manière surprenante. L'ancien bazar où l'on trouvait toutes les boutiques des marchands en détail, distribuées dans plusieurs rues étroites et sinueuses, ne suffisant plus

pour les affaires qui s'y traitaient, Yermolow en a fait élever un second dans la nouvelle ville, sur l'emplacement d'un ancien cimetière. Dans les caravanserais sont les vastes magasins où viennent se fournir les marchands de Tiflis, et même ceux d'Imérétie et de Cahétie. Chacun de ces caravanserais forme un immense bâtiment à double étage, dont l'intérieur est partagé en une infinité de petites chambres : on y circule par de longues galeries donnant sur une vaste cour où se trouvent pêle-mêle des chameaux, des buffles, des chevaux appartenant aux différentes caravanes qu'on voit à toute heure traverser les rues de Tiflis. C'est là que vivent en bonne harmonie le Turc et le Persan, le Lesghin et l'Arménien, le Tartare et le Grec. L'attitude de ces orientaux, assis les jambes croisées, fumant tantôt la pipe et tantôt le kaliou (1), la promptitude avec

(1) On appelle *kaliou* un grand vase de porcelaine ou de

laquelle ils passent de cet état d'indolence silencieuse à une profusion de gestes et de paroles, lorsque quelque acheteur se présente, offrent un spectacle assez curieux pour un étranger.

Les châles de Cachemire, les tissus d'or et les tapis si recherchés des Géorgiens, sont à-la-fois l'ornement de ces caravanserais, et les objets dont la vente est la plus considérable. La monnaie que l'on préfère dans le commerce est le ducat de Hollande. Tout achat s'opère avantageusement à Tiflis, lorsqu'on propose d'en faire le paiement avec ces espèces.

cristal enrichi d'or ou de pierres précieuses, couronné d'un petit bassin d'or ou d'argent, percé de plusieurs trous, où l'on dépose le tabac et le feu, et à demi rempli d'une eau limpide qui sert à rafraîchir la fumée. Les Tartares et les Persans, pour pouvoir fumer ainsi à cheval, se font suivre d'un domestique qui place le *kaliou* dans une poche du devant de la selle, et le maître, au moyen d'un long tuyau de cuir élastique, attire commodément à lui la fumée.

Tiflis possède un grand nombre de manufactures dont les produits sont très estimés. La qualité des eaux donne à ses teintures un éclat aussi vif que durable; les sabres et les poignards qu'on y fabrique avec l'acier du Khorazan, le plus beau qu'on connaisse en Asie, sont d'une trempe et d'un prix inestimable (1); les ornemens d'émail et d'argent dont on garnit les armes seraient admirés parmi nous pour leur perfection; et ce qui étonne surtout, quand on voit le fini de tous ces objets, c'est la grossièreté des instrumens dont les ouvriers se servent pour les confectionner. Les bonnets persans et géorgiens forment un objet très important pour les fabriques de Tiflis. Cette ville, aujourd'hui florissante et industrielle, n'avait guère d'autre commerce, il y a vingt-sept ans, que la vente de jeunes garçons ou de femmes qui, en grande partie, étaient ache-

(1) La moindre valeur d'une lame de Tiflis est de 200 francs.

tés pour le harem de Perse ou le sérail de Constantinople. Souvent la plus belle Géorgienne devenait le prix d'un sabre damasquiné ou d'un cheval arabe. L'occupation du pays par les Russes a fait cesser cet infâme trafic, et l'éducation des femmes y attire aujourd'hui l'attention particulière du gouvernement.

Les montagnards du Caucase, et particulièrement la portion commerçante des Lesghins viennent avec leurs denrées et les produits grossiers de leur industrie au marché de Tiflis. Ils y apportent de la soie, du miel, de la cire, des bourkas, des peaux (1), et prennent en retour de la toile, des draps, du fer et des cuirs de Russie.

(1) La plus estimée et la plus rare de ces peaux est celle du renard noir. Dans le temps de son intimité avec Napoléon, Alexandre ayant fait faire deux superbes pelisses avec les peaux de renard noir qu'on lui réserve annuellement, l'une fut pour lui, et l'autre pour le *grand homme dont l'amitié lui semblait un bienfait des cieux*.

Un sol aussi fertile, un ciel aussi beau que celui de Tiflis et de presque toute la Géorgie, ne peuvent être que favorables aux productions de la nature. Aussi toutes les espèces de fruits y viennent-elles en abondance. Dès les premiers jours du mois de mars, les oliviers, les amandiers, les poiriers, les abricotiers, les grenadiers, les mûriers s'y couvrent de fleurs, et la récolte trompe rarement l'attente du cultivateur. Ce qui manque à cette province pour en doubler la richesse et la fécondité, ce sont des bras; les oppressions de ses anciens agresseurs, jointes à la guerre et à la peste, ont enlevé une bonne partie de la population : le gouvernement russe attache ses soins à la réparer; et c'est dans ce but qu'il ne soumet pas les Géorgiens à la conscription annuelle qui a lieu dans toute la Russie européenne.

La rivière de Kour ou Koura, coulant entre des rochers escarpés, traverse Tiflis et sépare la ville tant ancienne que nouvelle de ses fau-

bourgs où sont les casernes. La nouvelle ville construite sur un plan donné par le gouvernement et dans un goût tout-à-fait moderne, s'étend sur les hauteurs de la rive droite du Kourâ : l'ancienne est bâtie en forme d'amphithéâtre sur la pente rapide d'une colline, au sommet de laquelle s'élèvent les restes de l'ancien château : les rues en sont très irrégulières et les bâtimens de mauvais goût. Des deux côtés de la ville sur la rive droite du Kour se prolonge une suite de jardins qui durant le long printemps dont jouit Tiflis, offrent un coup-d'œil enchanteur.

A l'extrémité orientale de la ville, et au pied de la colline, sont situés des bains d'eaux thermales qui s'en échappent en bouillonnant. Ces eaux, dont la température varie depuis 12 jusqu'à 50 degrés de Réaumur, sont, dit-on, d'un merveilleux effet contre les douleurs rhumatismales et pour la guérison de certaines blessures. Elles sont d'une belle limpidité;

mais celles de 30 à 40 degrés exhalent une odeur de soufre très désagréable. La température des bains ordinaires est d'environ 12 degrés.

Ces bains sont ouverts nuit et jour au public. On y descend par des marches taillées dans le rocher même. Ils sont divisés en plusieurs grottes obscures, éclairées, celles de l'intérieur par des lampes suspendues, et celles d'entrée par une petite lucarne ronde, pratiquée dans le haut de la voûte. La première fois qu'un étranger s'y présente, il pourrait se croire admis aux initiations de quelques-uns des anciens mystères. A son entrée, l'un des Tartares chargés du service des bains des hommes, le conduit dans l'appartement où il doit quitter ses habits; un autre Tartare entièrement nu, et la tête rasée comme l'ont tous les musulmans, l'attend dans la seconde grotte, où il commence par prendre un bain de vapeur. Arrivé à la troisième, plusieurs bassins d'eau de température

différente s'offrent à son choix. Quelques instans après que l'on est entré dans le bain, le Tartare vous fait signe d'en sortir, vous prend par la main, et vous conduisant à une espèce de banc de bois, il vous y étend de tout votre long sur le dos. Alors il vous saisit, vous tourne et retourne, vous pétrit en quelque sorte, vous comprime le corps dans tous les sens, et quand, grâce aux efforts de ce vigoureux frictionneur, le patient est arrivé à un état de transpiration complète, on le fait rentrer dans le bain. Au bout d'environ 12 à 15 minutes, on l'en retire encore pour le replacer sur le banc dans la même position que la première fois. Alors le Tartare mettant des gants de laine, lui frotte tout le corps avec un savon odoriférant très bien préparé. Cette opération terminée, le baigneur s'assied sur le banc pour recevoir sur la tête plusieurs seaux d'eau tiède. Il rentre alors pour la troisième fois dans le bain, et quand il en sort, on l'enveloppe de

linges bien chauds, et on le reconduit lentement dans la première grotte où il a déposé ses habits. Deux heures après cette opération, on ressent par tout le corps je ne sais quel bien-être et quelle vigueur nouvelle qui font facilement oublier les épreuves un peu brusques auxquelles il a fallu d'abord se soumettre.

Le samedi, les bains sont réservés aux Géorgiennes, surtout à celles de la classe élevée. Autrefois les femmes y restaient un jour entier; aujourd'hui, elles n'y passent plus que quelques heures. C'est pour elles une véritable partie de plaisir.

Les baigneuses, couchées sur les tapis qu'elles font porter et placer dans les premières grottes, parfument et noircissent leurs cheveux avec une pommade de leur composition : jeunes et vieilles se peignent le visage de blanc et de rouge, et les ongles d'une couleur jaune; et tandis que pour les femmes européennes, des sourcils bien séparés sont une des conditions

de la beauté, les Géorgiennes au contraire cherchent tous les moyens de les réunir. C'est à de tels détails de toilette qu'elles occupent la plus grande partie du jour.

Lorsqu'elles sont sorties du bain, après avoir subi comme les hommes les épreuves décrites plus haut, et qu'elles se sont colorées d'une manière si ridicule, elles se livrent au sommeil. Au moment de leur réveil, elles se font servir divers rafraîchissemens faits avec les meilleurs fruits. C'est par là que se termine l'importante affaire du bain. Le moment de leur sortie est toujours épié par les curieux, qui se placent dans les maisons voisines pour les observer sans être vus. Autrefois elles se couvraient la figure d'un voile blanc, comme toutes les femmes de l'Orient. Aujourd'hui cet usage est abandonné, et le voile n'est plus employé par les Géorgiennes que lorsqu'elles sont en voyage. Alors elles sont entièrement vêtues de blanc; voile, pantalon, manteau et robe,

tout est de cette couleur. Elles voyagent toujours à cheval, et elles sont d'ordinaire précédées d'un valet à pied ou d'un coureur armé d'un bâton.

Le lendemain du bain, les familles se réunissent et se livrent le soir à toute espèce de divertissemens. Souvent pour mieux goûter le frais, c'est sur les terrasses qui couvrent les maisons que l'on se rassemble. On entend au loin le son de la harpe, le bruit des timbales et des castagnettes. Les femmes passent toute la soirée à danser; rarement les hommes se mêlent à ces jeux. La danse géorgienne ressemble beaucoup à la danse nationale des peuples andalous. C'est le même abandon dans les mouvemens, la même grâce, la même volupté dans les pauses.

Les Géorgiennes, à une imagination vive et exaltée joignent des passions ardentes. Elles ont une réputation de beauté qu'elles méritent en général. Mais c'est surtout parmi celles qui

habitent dans le voisinage du Caucase, qu'on trouve les femmes les plus remarquables. Les Mingréliennes, par exemple, ne le cèdent en rien aux Circassiennes et aux Tchetchenskaskas.

Il y a peu de femmes publiques en Géorgie. Ceci résulte moins de la pureté des mœurs que d'un usage bien bizarre assez généralement établi. On trouve dans la basse classe des pères qui, pour une somme modique, livrent leurs filles à ceux qui veulent vivre avec elles. Afin de prévenir l'abandon des enfans qui proviennent de ces liaisons conclues à prix d'argent, la police de Tiflis est obligée d'intervenir dans les marchés. Lorsque l'acheteur est las de sa compagne, il la restitue à ses parens; et si en s'associant à elle, il a déclaré à la police que les enfans qui naîtraient de leur commerce seraient élevés à ses frais dans la maison des orphelins, ces enfans deviennent alors ceux de l'état; ils sont ainsi qualifiés dans leur acte de naissance : le gouvernement prend soin de

leur éducation et leur fournit un état analogue à leurs dispositions.

Les Géorgiens de la basse classe ne se font aucun scrupule de prendre pour épouses légitimes les femmes ainsi répudiées; et ce qui est assez curieux, c'est qu'après avoir montré si peu de délicatesse, ils surveillent leurs compagnes avec la jalousie la plus tyrannique. La conduite de leurs nouvelles épouses ne justifie point cependant leur défiance et leurs inquiétudes; toute l'affection qu'elles avaient pour leurs amans, elles la reportent sur leurs maris, et, maîtresses ou femmes, l'infidélité est regardée par elles comme un crime abominable.

Les mariages, chez les Géorgiens, assez semblables quant à la forme religieuse à ceux que célèbre l'église grecque, ont sous d'autres rapports leurs cérémonies particulières; c'est surtout du mariage entre nobles que je parle. Presque tous sont de convenance; rarement

l'estime ou la passion y sont pour quelque chose. La nécessité de soustraire leurs filles au tribut honteux que les czars de Géorgie étaient contraints de payer à la Turquie ou à la Perse, forçait jadis les parens à leur donner un époux, quand à peine elles avaient atteint l'âge de douze à treize ans. Il était de rigueur dans ces sortes d'unions que les deux fiancés ne se fussent jamais vus. Cet usage qui s'est maintenu depuis même que la Géorgie a passé sous la domination russe, tombe néanmoins chaque jour davantage en désuétude ; mais les anciennes cérémonies subsistent encore. La fiancée se présente au temple, couverte d'un voile assez épais pour que celui à qui elle est unie ne puisse distinguer un seul de ses traits. Après la cérémonie, et toujours voilée, la jeune épouse est conduite chez ses parens au milieu des fusées et des coups de fusils, accompagnement habituel de toute solennité dans ce pays. Là, toute la réunion

s'assied; la jeune mariée, couverte de châles et de pierreries, est placée au milieu du cercle à côté de son impatient époux, et ils restent plusieurs heures dans cette position, sans s'adresser un seul mot. Après cette pénible pénitence, les parrains s'approchent de la jeune femme et lèvent enfin le voile qui cachait ses traits. Les nouveaux mariés s'embrassent, et alors commencent la passion, l'indifférence ou l'antipathie.

Mais quelle qu'ait été la somme de bonheur ou de malheur réservée aux femmes géorgiennes dans des unions contractées de cette sorte, toutes, à la mort de leurs époux, n'en donnent pas moins les signes de la plus vive douleur, et la veuve qui ne craindrait pas de faire un nouveau choix deviendrait un objet de réprobation générale.

Tandis que j'étais à Tiflis, le général Ahuerdoff, natif du pays, et qui avait épousé une femme russe, vint à mourir. Les cérémonies

militaires furent à-peu-près les mêmes que celles usitées en Europe. Les officiers qui lui avaient été le plus attachés, tenaient les coins du poêle, d'autres portaient ses armes dans une attitude respectueuse: on voyait aussi, comme en Angleterre, le cheval du défunt, richement caparaçonné; mais immédiatement après le corbillard venait la veuve avec ses enfans en grand deuil. En arrivant à l'église, elle se plaça au pied des degrés du catafalque, livrée à la plus profonde affliction; et quand le long *requiem* des Grecs fut terminé, elle monta lentement, conduite par les prêtres et suivie de ses enfans, les degrés du catafalque. Arrivé près du mort, elle se pencha vers le cercueil où il était placé à découvert, baisa les membres glacés du défunt, et les enfans suivirent l'exemple de leur mère. Alors on ferma le cercueil, et la veuve, fondant en larmes, fut reconduite à la maison mortuaire par tous les assistans.

Les Géorgiens non-seulement observent dans leurs funérailles ces formes sévèrement prescrites par le rit grec, mais ils y ajoutent, comme pour le mariage, un surcroît de cérémonies dans le goût asiatique. Après que les assistans ont ramené la veuve jusqu'en son logis, les hommes se retirent, mais les femmes s'asseyant à terre, forment un cercle lugubre autour de la veuve. Toutes gardent un profond silence; seulement d'intervalle en intervalle, s'élève une voix qui raconte quelques-unes des belles actions ou qui rappelle les qualités de celui qu'elles pleurent, et toujours chacune de ces harangues funèbres est accueillie par des gémissemens et des ruisseaux de larmes. Mais ce n'est pas assez. La veuve doit, bon gré malgré, s'arracher les cheveux et les vêtemens, et s'égratigner le visage; car c'est par la quantité et la profondeur des traces sanglantes de ses ongles qu'on juge surtout de l'étendue de son désespoir. Et ce n'est point pendant un jour

seul que se passent de pareilles scènes, cette douleur fastueuse ne dure pas moins de six semaines et éclate à des heures réglées. Ces mêmes usages sont suivis, à peu de chose près, dans quelques-unes des provinces non chrétiennes du Caucase.

Beaucoup de nobles en Géorgie se disent descendants de David en ligne directe; c'est pour cela qu'on voit figurer une harpe dans presque toutes leurs armoiries. Du reste tous les nobles ont sur les paysans de leurs terres des droits de vasselage dignes des temps féodaux. C'est ainsi que quand ils vont à la guerre, ils se font suivre par un certain nombre de leurs vassaux.

Le persan, comme en Russie le français, est la langue en usage dans la haute classe. La langue géorgienne se divise communément en deux dialectes, l'un sacré, l'autre profane. Le premier, employé par les prêtres, dérive du grec et de l'arménien; le second, du per-

san et du turc. D'ailleurs, comme il arrive toujours quand une nation passe sous la domination d'une autre, beaucoup de mots russes s'introduisent déjà dans ce dernier dialecte.

A la différence des peuples asiatiques, les Géorgiens écrivent comme nous de gauche à droite.

La littérature, si l'on peut donner ce nom à quelques ballades, eut son aurore au temps de Tamar. Sous le règne d'Héraclius, on a composé une grammaire qui est encore en usage. Plusieurs ouvrages classiques furent traduits alors, et quelques écoles ouvertes. Mais la barbarie persane avait étouffé tous ces essais. La première carte géographique de quelques parties de ce pays que l'on ait vue en Russie, avait été tracée, sous le règne de Pierre I^{er}, par Alexandre de Bekowich, prince circassien.

Le gouvernement russe a fondé et richement

doté à Tiflis plusieurs établissemens de bien-faisance et d'éducation; un vaste hôpital, situé à l'extrémité de la ville, dans le voisinage du Koura; un collège et quelques écoles inférieures, où l'on s'efforce d'attirer les enfans des deux sexes. En général, on ne néglige aucun moyen de faire pénétrer l'instruction dans toutes les classes, et de les tirer de l'ignorance profonde, où jusque-là elles avaient été plongées.

Parmi le grand nombre d'édifices publics, dont s'est successivement embellie la nouvelle Tiflis, on distingue l'hôtel du général en chef, celui du gouvernement, les bureaux de l'état-major, l'hôpital, l'hôtel du prince Madatoff, la maison du général d'artillerie Ahuerdoff, et les riches demeures de plusieurs Arméniens. Toutes ces constructions, qui datent de l'époque d'Yermolow, ont été entreprises et achevées dans l'espace de quelques mois. D'un autre côté, les Géorgiens, obligés de

loger tous les officiers de l'armée qui se trouvent à Tiflis, et ne voulant pas les réunir sous le même toit que leurs femmes, ont bâti à leurs frais, d'après le nouveau plan de la ville, plusieurs maisons destinées seulement à recevoir les militaires. Le jardin botanique, de nouvelle fondation, et vulgairement appelé de la *Couronne*, est le point de réunion et la promenade favorite de la classe élevée.

Ce qui surtout frappe les regards d'un étranger à son arrivée à Tiflis, c'est la quantité de temples et d'églises, les uns jadis consacrés au culte des idoles, et aujourd'hui entièrement abandonnés ; les autres réservés au culte grec, et d'une richesse remarquable. L'église métropolitaine nommée la Sion, est la plus vaste et la mieux desservie de toutes ; c'est là que l'on célèbre toutes les grandes solennités religieuses.

Vers la fin de 1820, on commença à démolir l'ancienne forteresse de Tiflis, et l'on

n'y laissa que les cachots destinés aux prisonniers d'état, dont la majeure partie était alors composée de prêtres de différens cultes.

Pendant l'hiver de 1819, il s'était formé à Tiflis, par les soins des autorités civiles et militaires, un club ou casino, pour y donner des bals et des fêtes. On avait l'espérance que l'attrait du plaisir y amènerait les Géorgiennes, et qu'ainsi, peu-à-peu, des relations amicales s'établiraient entre elles et les dames européennes. Yermolow était absent lors de la fondation de ce club : à son retour, il encouragea, par tous les moyens possibles, le naissant établissement. Tous les officiers, employés et Géorgiens de distinction qui résidaient à Tiflis, prirent part aux souscriptions. Bientôt des idées d'utilité se joignirent aux idées de plaisir. On forma une bibliothèque, composée des meilleurs ouvrages des diverses littératures; on fit venir les journaux d'Allemagne et de France, le *Constitutionnel* entre autres : des cabinets

de lecture furent ouverts à côté des salons réservés pour la musique ou pour la danse. Un Dalmatien qui, après avoir été fait prisonnier dans la retraite de 1812, avait suivi un général russe en Géorgie, et établi un hôtel à Tiflis, se chargea de fournir les rafraîchissemens et les soupers par où se termineraient d'ordinaire toutes les grandes réunions.

Le retour du général en chef fut le signal de fêtes brillantes. Des étrangers de toutes les nations semblaient s'être réunis à Tiflis pour donner à ces fêtes une physionomie aussi animée qu'extraordinaire. En voyant se mêler dans les salles du club des voyageurs de l'Inde et de la Grèce, des émissaires du Khorazan, des envoyés de la Perse, des officiers anglais et russes, des princes tartares, des femmes de l'Europe et de l'Asie, au milieu de cette bigarrure de physionomies, de costumes et de langages, on se serait cru dans l'un de nos grands bals masqués.

Le prince Madatoff, d'une famille arménienne, mais qui affectait d'adopter tous les usages européens, s'était fait construire à Tiflis une magnifique habitation. Il l'avait garnie, à grands frais et dans un fort bon goût, de meubles venus d'Europe. A l'occasion du retour du général, il donna dans ses vastes salons un bal auquel furent invités tous les étrangers de distinction qui se trouvaient alors dans la capitale. De ce nombre étaient les envoyés turcomans, récemment arrivés avec le colonel d'état-major Mouravieff, pour entamer entre le gouvernement de Géorgie et leur pays des relations de bonne amitié. Je n'oublierai jamais tout ce que la figure et les gestes de ces illustres étrangers exprimèrent d'étonnement au moment où les valse commencent. Assis à leur manière sur les beaux sofas du salon, suivant d'un œil fixe et inquiet les mouvemens des valseurs, et s'imaginant que tous ces tours devaient conduire à quelque étrange

dénoûment, ils ne cessaient d'interroger à ce sujet le colonel Mouravieff qui les accompagnait, lui disant bas à l'oreille qu'il les avait conduits dans un paradis inconnu et plein de dangers.

Tous ces plaisirs publics, qui sont à coup sûr l'un des meilleurs moyens d'unir entre eux les naturels du pays et les Européens, furent bientôt abandonnés par quelques-uns de nous pour d'autres occupations plus conformes au métier des armes. Sur quelques points de l'Imérétie la révolte venait d'éclater. Les hostilités commencèrent par l'assassinat du colonel Poussilewsky qui, trop confiant dans de perfides démonstrations d'amitié, s'était rendu sans escorte à la tour d'un des principaux chefs de soulèvement, où l'attendait le poignard des meurtriers.

D'un autre côté, le khan de Kazikumik, province du Caucase, située entre le pays des Tchetchenskis et le Daghestan, ayant ras-

semblé une grande armée, menaçait d'envahir cette dernière contrée. Ce khan, uni par les liens du sang à celui du Chirvan et à d'autres princes tributaires du Shah, avait été secrètement excité à la guerre par la Perse, qui préparait ainsi une explosion aux deux extrémités de la Géorgie. Yermolow résolut de l'étouffer, dès sa naissance, par une double expédition. Le général Wiliaminoff, chef d'état-major, reçut ordre de partir pour l'Imérétie, et le prince Madatoff fut mis à la tête du corps d'armée qui devait opérer contre Kazi-kumik.

Je fus du nombre des officiers désignés pour faire partie de l'état-major de Madatoff, et ce ne fut pas sans un grand plaisir que je me vis employé dans une campagne qui, outre l'avantage de me faire connaître plusieurs provinces de cet intéressant pays, me procurerait peut-être aussi quelque occasion de me distinguer.

J'avais l'habitude à Tiflis, ainsi que plusieurs autres officiers, de visiter tous les matins le général en chef avant la parade. Quelque temps avant mon départ, le père Philippe, que je voyais presque tous les jours, me pria instamment de le conduire chez le général, auquel il désirait vivement parler. J'obtins d'Yermolow la permission de lui présenter le bon religieux, et le lendemain matin nous arrivâmes à l'audience bras dessus bras dessous, chacun dans notre uniforme.

Le général qui, au moment où nous entrions, était encore très peu avancé dans sa toilette, accueillit le père Philippe avec sa bonne humeur habituelle, et tout en s'habillant, il lui parlait tantôt en italien, tantôt en latin, sur des objets indifférens.

Avant de mettre son uniforme, Yermolow s'approchant du bon religieux, lui passe son bras nu autour de l'épaule; et appliquant sa large main sur la longue barbe du révérend

père (1) : « Messieurs , dit-il , en le présentant au cercle d'officiers , voici le père Philippe : il faut avouer que c'est un bon diable ! »

A ce singulier propos , mon compagnon demeura stupéfait , n'ouvrit plus la bouche , et faisant une révérence à la société avec toute l'humilité de son ministère , il se retira. Les motifs de la conduite du général en chef avec le père Philippe me furent bientôt expliqués. Il paraît que la police de Géorgie avait découvert une correspondance secrète entre ce missionnaire et quelques ennemis de la Russie

(1) La barbe est regardée en Géorgie , même par les catholiques , comme l'ornement indispensable de la figure d'un ministre des autels. Il est bien probable que les capucins n'ont dû la préférence qu'ils ont obtenue dans ce pays sur les autres missionnaires catholiques , qu'à la longueur de leurs barbes. J'ai vu un frère dominicain qui , étant venu de Pologne rejoindre la mission à Tiflis , fut obligé , tout Géorgien qu'il était , de laisser croître sa barbe , pour ne pas se perdre dans l'opinion de ses ouailles.

qui résidaient en Perse. Le père Philippe reçut une forte réprimande, et il eût infailliblement rejoint les autres ecclésiastiques enfermés dans la forteresse, sans l'intercession de plusieurs officiers qui avaient pour lui beaucoup de considération.

Que les accusations contre le père Philippe aient été bien ou mal fondées, c'est ce qu'il m'est impossible de décider; mais il me jura qu'elles n'étaient qu'une invention du commissaire de police qui lui en voulait personnellement. J'ai toujours, quant à moi, professé pour le père Philippe beaucoup d'estime, et je l'ai défendu en toute occasion, autant qu'il était en moi.

L'influence exercée par ces missionnaires dans les affaires domestiques de leurs ouailles, la grande autorité dont jouissent leurs décisions dans les dissensions de famille, les rapports que, depuis près de deux siècles qu'ils se sont établis en Géorgie, ils ont toujours

conservé avec les premières familles du pays, leurs connaissances dans l'art de guérir, l'assistance qu'ils donnent aux malades, enfin la correspondance qu'ils peuvent avoir continué d'entretenir avec quelques personnages réfugiés en Perse, toutes ces circonstances étaient plus que suffisantes pour exciter à-la-fois la jalousie et les soupçons de la police.

Tous les dimanches, Yermolow, au sortir de l'église, recevait les autorités civiles, le corps d'officiers et la noblesse de Tiflis, et il avait l'habitude de donner audience au milieu de ce cercle nombreux à tout émissaire étranger. Des envoyés récemment arrivés de Perse, parmi lesquels on remarquait l'un des favoris d'Abbas-Mirza, ayant été introduits devant le général, lui adressèrent d'humbles réclamations relativement à la fixation de certaines limites avec leur pays, protestant en même temps, au nom du Shah leur maître, de leurs intentions amicales, de leur estime invariable,

de leur profonde admiration pour l'empereur Alexandre et pour ses lieutenans ; et tandis qu'ils tenaient ce langage, le sang coulait, à leur instigation, dans deux provinces.

Le général qui n'ignorait pas les menées secrètes de ces individus, leur témoigna par un coup-d'œil significatif tout le mépris que lui inspirait tant d'impudence et de perfidie : il leur fit donner, en géorgien, par son interprète, une courte et dédaigneuse réponse ; et vingt-quatre heures après, les agens de Perse soupçonnant que leurs intrigues étaient découvertes, avaient repris la route de leur pays.

A peu de jours de là, le prince Madatoff reçut l'ordre du départ, et nous nous préparâmes à quitter les amusemens variés de la capitale.

CHAPITRE XIII.

*Départ de l'expédition contre Kazikumik —
Provinces de Karabach , de Nougha , du
Chirvan. — Moustapha-Khan.*

LE général Madatoff, désigné pour commander l'expédition contre Kazikumik , est d'origine arménienne. Né à Choucha, dans le Karabach, il entra jeune au service de la Russie, fit les campagnes de 1812, 1813 et 1814, en qualité d'officier supérieur, et fut ensuite employé en Géorgie sous les ordres du général Yermolow.

Son caractère belliqueux, son activité, la

connaissance qu'il avait des langues et des usages de ce pays, un certain mélange de mœurs asiatiques et européennes qu'on remarquait en lui, en faisaient un personnage très précieux dans ces provinces. Aussi le gouvernement ne se montrait-il pas avare de faveurs et de récompenses à l'égard de Madatoff. De son côté, soit politique, soit attachement, le khan de Karabach l'avait toujours traité lui et sa famille avec une grande générosité. Par son influence, ses richesses et sa position, Madatoff pouvait rendre beaucoup de services à la Russie.

L'état-major qui accompagnait le général avait pour chef le lieutenant-colonel Kotzebue, fils du fameux écrivain de ce nom; le capitaine Bévoutoff, prince géorgien, aide-de-camp du général en chef; le sous-lieutenant Ysakoff, neveu du général Wiliaminoff; le lieutenant Yakouwovitch, dont j'ai parlé plus haut; le jeune Kasbek, propriétaire de la tour

où j'avais séjourné en traversant le Caucase , enfin le prince Orbellanoff, appartenant à l'une des premières familles de la contrée ; ce dernier était accompagné d'un docteur , de quelques nobles et de quelques vassaux ; de sorte qu'avec nos domestiques, notre cortège s'élevait à quarante hommes environ.

Nous quittâmes la capitale le 7 mai 1820, tous à cheval, à l'exception des princes Madatoff et Bévoutoff, qui nous suivirent le lendemain dans une voiture de poste. Les instructions du général en chef prescrivaient au prince Madatoff de passer en revue ou de mettre en mouvement les divers contingens tartares destinés à l'expédition. En conséquence, nous devons diriger notre marche sur Choucha, capitale de la province de Karabach, traverser ensuite les provinces de Nougha et du Chirvan, et nous rendre par le Daghestan sur le théâtre des opérations où le corps d'armée nous attendait.

Notre première journée vint se terminer à la station de Démourtchezalié, 40 werstas de Tiflis; et la seconde à Astafinnskoy, 45 werstas de Démourtchezalié. Dans ce dernier trajet, l'on passe la rivière de Kram, qui se décharge dans le Kour, sur un pont de briques de cinq arches, remarquable par son ancienneté. L'existence de ce pont, et, à quelque distance, les ruines d'un autre non moins ancien, celles de plusieurs tours et les débris d'un long rempart semblent attester que là fut jadis une ville opulente.

Le mauvais état de la station d'Astafinnskoy où la pluie entrainait par torrens, nous fit aller chercher un abri sous des arbres touffus qui, avec nos bourkas, nous servirent de tentes. Comme les nuits, dans cette partie malsaine de la Géorgie, sont aussi froides que les jours sont brûlans, nous allumâmes un grand feu en cet endroit où les princes Madatoff et Bévoutoff vinrent nous rejoindre.

Au point du jour le temps s'était éclairci , et nous continuâmes notre route, précédés par le général et son compagnon qui partirent deux heures avant nous. A 12 werstas de là , des Géorgiens envoyés à notre rencontre par leur maître , ami du prince Madatoff, nous abordèrent avec grande politesse et nous conduisirent à une tour située à quelques werstas sur le côté de la route.

Dès que nous eûmes mis pied à terre , le maître de la tour fit dresser dans une belle prairie plusieurs tentes où nous passâmes vingt-quatre heures à nous divertir.

On égorgea des moutons pour la fête , le vin coula avec profusion , chacun chanta sa chanson après le repas , la danse suivit ; toute la maison , depuis le maître jusqu'au dernier de ses valets, prit une part active à tous les amusemens. Enfin le noble campagnard , l'un des plus riches de la contrée , nous témoigna sa civilité de mille manières, et ne nous laissa

point partir sans approvisionner nos gens de vin , d'eau-de-vie et de fruits secs.

Le lendemain nous poursuivîmes notre marche à travers une plaine immense , bordée à l'ouest par une longue chaîne de collines qui s'étendent de Tiflis à Karabach. Cette plaine sans arbres, sans culture, où l'on rencontre beaucoup plus de chèvres sauvages et de gérames que d'habitans, n'est peuplée que par quelques Tartares nomâdes qui, durant la mauvaise saison, se réfugient dans les cavernes des montagnes , non loin de Tiflis.

La station de Tchamkhor s'annonce de loin par une colonne de briques d'une hauteur extraordinaire et d'une grande antiquité. Elle a résisté presque intacte aux bouleversemens qui ont agité ce pays. On voit à ses pieds un pont de pierre de trois arcades , à moitié détruit, contre lequel viennent se briser les eaux écumantes du Tchamkhor qui traverse avec fracas la masse de ruines où s'élève ce monu-

ment. Comme celui de la place Vendôme, il a dans son intérieur un escalier tournant qui conduit jusqu'au sommet. J'y montai accompagné d'un Cosaque, et je vis gravées sur quelques pierres du chapiteau plusieurs inscriptions arabes qui paraissent de date plus moderne que la colonne (1). Le grand nombre de ruines éparses dans les alentours font conjecturer que cette colonne fut jadis l'ornement d'une cité considérable, aujourd'hui habitée par quelques Cosaques.

Vingt-cinq werstas de plaines arides sépa-

(1) La fondation de ce monument est attribuée à Alexandre. Un marchand arménien que nous rencontrâmes à Tchamkhor me vendit, pour cinq roubles, une médaille d'argent, avec le profil du héros macédonien, très bien conservée, et qu'il m'assura avoir été trouvée, ainsi que beaucoup d'autres, parmi les ruines de Tchamkhor. Desirant, à mon retour en Espagne, présenter cette médaille à l'athénée de Madrid, je la confiai avec d'autres curiosités aux soins d'un lapidaire italien de cette ville, dont je tiens le reçu, et dans les mains duquel elle est restée.

rent la ville d'Elizabeth-Pol de Tchamkhor ; mais la monotonie du trajet fut interrompue par une quantité innombrable de serpents qui nous barraient en quelque sorte la route à chaque pas, que nos chevaux écrasaient sous leurs pieds, et qui périrent par centaines sous nos sabres. Ces compagnons de voyage, plus incommodes encore que dangereux, ne nous débarrassèrent de leur présence qu'à 2 werstas d'Elizabeth-Pol, dont ils respectent et les jardins fleuris et les fertiles vergers.

Elizabeth-Pol, autrefois Gangéa, est située dans une plaine arrosée par la petite rivière Gangéa qui se décharge dans le Kour, à 25 werstas de la ville dont elle baigne les murs. A droite de la route, un peu avant d'entrer dans la ville, est la citadelle qui renferme dans son enceinte le palais habité par les anciens khans. Le prince Tchitchianow, quand il s'en rendit maître, lui donna le nom de l'impératrice régnante.

Cette forteresse , d'une solidité extraordinaire , et garnie de canons turcs d'un gros calibre , fut prise par les troupes russes , après plusieurs jours de siège et deux assauts. Le khan qui avait caché là ses immenses trésors , s'y soutint par des prodiges de valeur jusqu'à la dernière extrémité. Enfin , se voyant serré de près sur les parapets , il se précipita au milieu d'une batterie , se mit à cheval , le sabre à la main , sur une pièce de 48 qu'on voit encore dans les remparts , et s'y défendit courageusement jusqu'à la mort.

Ce khan a laissé dans le pays des souvenirs de la plus dégoûtante luxure jointe aux plus horribles raffinemens de cruauté. Entre autres traits qui souillèrent sa vie , un de ses anciens serviteurs , interprète du commandant actuel de la place , nous raconta qu'un jour le tyran , curieux de comparer les diverses expressions que prenait une belle figuré dans le plaisir et dans la peine , jeta les yeux sur une de ses

femmes dans le but de satisfaire cet infâme caprice , et lui fit subir, après en avoir joui , une torture si douloureuse que la malheureuse expira. Non content de cette première épreuve, le monstre la recommença avec une autre femme qui eut le même sort.

Par un contraste bien propre à consolider l'autorité des Russes dans ces contrées , depuis qu'ils en avaient pris possession , on n'y avait vu qu'un seul condamné à la peine capitale, c'est-à-dire que dans l'espace de dix-huit mois, nous disait un vieux serviteur qui portait aussi des marques de la barbarie de ce khan , je n'ai vu qu'une fois ce que du temps de mon ancien maître je voyais tous les jours.

Les Russes ne purent découvrir dans la forteresse les immenses trésors qu'ils espéraient y trouver , parce que les ouvriers qui les avaient cachés avaient été immédiatement mis à mort, afin que le khan restât seul en possession de son secret.

Les salons du palais du khan sont aujourd'hui transformés en un hôpital pour la garnison. Non loin de ce palais il avait fait construire une tour élevée dans le but de surveiller les fréquentes insurrections de ses sujets opprimés, et sans doute aussi de s'y réfugier en cas de danger.

Elizabeth-Pol ne présentait en 1820 qu'une confusion de ruines et de constructions nouvelles. Sa situation est plus favorable au commerce qu'à la guerre. Comme place militaire, elle n'a d'importance que par l'impéritie des Persans, et l'on parlait de démolir ses fortifications, dès que les frontières de la Géorgie se seraient étendues jusqu'à l'Araxe, limite naturelle entre ce pays et la Perse.

Il y a dans le voisinage d'Elizabeth-Pol deux colonies wurtembergeoises; mais les vexations continuelles que la jalousie des Tartares leur fait éprouver, les empêchent de prospérer aussi rapidement que celles de Tiflis.

D'Elisabeth-Pol à la capitale du Karabach , il part deux routes, l'une de poste a 125 werstas de longueur, l'autre de traverse abrège le chemin d'un tiers. Mes compagnons choisirent la dernière; mais le mauvais état de ma santé ne m'ayant pas permis de les suivre, je pris la route de poste, accompagné de mon dennschtchik et de deux Cosaques, et je passai la nuit à Kourakhaïskoï, à 19 werstas de distance. Un peu au-delà de cet endroit, on entre dans le Karabach en traversant la rivière de Kourchaï qui fait limite entre les deux provinces.

L'entrée du Karabach n'offre que des plaines stériles et malsaines, mais passé la station Chakhboulak, à 70 werstas de Kourakhaïskoï, le pays est fertile, l'air pur, et malgré le voisinage des montagnes encore couvertes de neige, la température était fort douce. Au grand nombre de prairies verdoyantes, à la quantité des ruisseaux qui les arrosent, on voit que le ter-

ritoire doit être favorable à la culture des troupeaux, qui en font en effet la principale richesse.

Entre Chakhboulak et Choucha, on passe un défilé couronné de tours et bordé d'une ancienne muraille dont les débris roulans embarrassent la route qui se prolonge en montant jusqu'à la capitale.

Huit werstas avant Choucha, on voit une cataracte dont les eaux tombent d'une hauteur de 100 pieds dans un rocher creux qui leur sert comme de bassin. Grossie par les fortes pluies d'hiver, cette cataracte se divise en une multitude de jets d'eau qui semblent être plutôt l'ouvrage de l'art que celui de la nature. Nous fûmes joints en cet endroit par un singulier personnage qui se présenta pour nous servir de guide, et qui malgré notre refus, s'opiniâtra à nous suivre jusqu'à Choucha, où quelques pièces de monnaie nous délivrèrent de ses importunités. C'était un Tartare vigou-

reux , presque nu , portant sur l'épaule droite une massue dont le gros bout était garni de cailloux pointus. On trouve aux environs de Choucha beaucoup de ces Hercules vagabonds , appelés *debritches* , qui vivent ainsi du métier d'escorter les voyageurs. En vous abordant , ils ont l'habitude de vous présenter des fruits ; après quoi ils se mettent à vous suivre , prétendant que leur compagnie est la meilleure escorte que l'on puisse trouver , et que quiconque est protégé par eux n'a nul péril à redouter. On a vu quelquefois ces guides infatigables accompagner des caravanes jusqu'à l'Inde.

Choucha est une ville mesquinement bâtie : en traversant les rues , nos chevaux s'enfonçaient dans la boue jusqu'aux genoux. Le général Madatoff avait employé des sommes considérables à construire dans sa ville natale une maison magnifique dans le style européen ; mais comme elle n'était pas achevée , il

avait pris son logement dans le palais du khan, où je le retrouvai ainsi que le reste du cortège qui venait d'arriver.

Le prince Madatoff, arrivé à Choucha le 11, avait à l'instant donné ses instructions au khan relativement aux contingens que celui-ci devait fournir, et cinq cents cavaliers tartares étaient immédiatement partis pour le Daghestan.

La province de Karabach est bornée au N.-E. par celle d'Elisabeth-Pol, au N.-O. par les provinces de Nougha et du Chirvan : la chaîne de montagnes qu'on voit d'Elisabeth-Pol la sépare de l'Arménie, et l'Araxe de la Perse. Sa grande étendue et sa fertilité la rendent, aux yeux de ceux qui connaissent bien toutes les ressources, l'une des provinces les plus productives et les plus utiles de cette partie de l'empire russe.

Un beau ciel, un air pur et l'élévation considérable sur laquelle est située Choucha,

font de cette ville un des endroits les plus salubres du gouvernement de Géorgie. C'est encore ici qu'on peut observer combien dans ce pays le climat varie à des distances rapprochées. Au mois de mai on se chauffe à Choucha, tandis qu'à la frontière, sur les bords de l'Araxe, l'on fait la récolte et l'on prépare la terre pour une seconde moisson.

La veille de notre départ de Choucha nous fûmes présentés par le prince Madatoff au khan, qui nous invita à dîner. Pendant la bonne saison il habite, aux environs de la capitale, une maison de campagne fort agréablement située. C'est un homme dans la force de l'âge ; il a le teint, la barbe et les yeux noirs, comme tous les Tartares. Il a perdu dans sa jeunesse la moitié du nez dans un combat contre les Persans, circonstance qui ne l'empêche pas d'avoir, en bon disciple de Mahomet, un harem très bien fourni.

A notre arrivée à la tour, nous fûmes reçus

par le khan accompagné de son secrétaire ou ministre. Il prit le général par la main et nous conduisit dans un appartement meublé à l'européenne, où il fut le premier à s'asseoir dans un fauteuil. Derrière lui se tenaient debout son secrétaire et plusieurs autres officiers de la cour, entre autres le *mimandor* qui, suivant la coutume du pays, doit accompagner jusqu'aux frontières tous ceux qu'a fêtés son maître. Curieux de voir quelque chose du harem, et imaginant que l'attachement que montrait le khan aux coutumes européennes pourrait bien l'avoir engagé aussi à se relâcher un peu de la surveillance sévère dont les femmes sont l'objet en ce pays, nous nous aventurâmes dans un très joli jardin, entrécoupé de cascades, que nous pensions conduire directement au harem. Mais les goûts européens du noble Tartare n'allaient pas jusque-là. Un mur impénétrable cachait ses houris à tout regard mortel. Un Arménien, employé au pa-

lais, nous indiqua, non sans trembler, un certain endroit du harem qui, selon lui, renfermait vingt-deux belles femmes appartenant à des familles du Caucase.

Au temps où les khans avaient droit de vie et de mort sur leurs sujets, droit qu'ils ont perdu depuis qu'ils sont tributaires de la Russie (1), les renseignemens que nous donnait l'Arménien, si le khan en eût été informé, lui eussent infailliblement coûté la tête.

En rentrant au salon, nous trouvâmes la table mise à l'européenne, avec nappes, couteaux, fourchettes, verres et carafes de cristal. Le khan prit place au bout de la table, faisant asseoir à côté de lui le prince Madatoff qui lui servait d'interprète pour les diverses questions qu'il nous adressait. Quand

(1) Toute condamnation capitale doit être aujourd'hui prononcée par les tribunaux de Tiflis et confirmée par le général en chef.

le général lui dit que je ne comprenais pas les langues orientales et très peu de russe, parce que j'étais né dans une contrée à l'extrémité de l'Europe, le khan me demanda quel était le nom du Shah de mon pays, à quoi je lui répondis aussi distinctement que je le pus que c'était un Bourbon.

Pendant tout le repas, la porte et les fenêtres de la tour furent assaillies par de malheureux solliciteurs qui profitaient de la présence de Madatoff pour demander des grâces. A peine levé de table, le khan s'assit sur des coussins à l'une des fenêtres du salon, dont on ouvrit les jalousies, et alors une espèce d'audience commença.

Un vieillard, père de trois enfans, dont deux avaient été compris dans le dernier contingent, venait demander la liberté du troisième, emprisonné pour un léger délit. Non-seulement le khan céda à sa prière, mais il ordonna qu'un certain nombre de moutons

lui fussent donnés pour compenser les pertes que lui avait fait éprouver l'emprisonnement de son fils. D'autres pétitions ne furent pas moins gracieusement accueillies ; mais il paraît que la présence des Russes pouvait bien être pour quelque chose dans les déterminations généreuses du prince, et que la meilleure part des remerciemens de ses sujets nous revenait à bon droit.

Nous quittâmes la tour, accompagnés du mimandor, du secrétaire du prince et de plusieurs domestiques qui ne se séparèrent de nous que le lendemain. Nous avions repris la route d'Elisabeth-Pol jusqu'à Chakhboulak. Arrivés à ce poste, nous la laissâmes à gauche, nous dirigeant vers la province de Nougha, séparée au S.-O. par le Kour de celle de Karabach.

Nous étions attendus sur les bords de ce fleuve par l'un des chefs de la province de Nougha, dont le costume surpassait tout ce

que nous avions vu de plus riche et de plus brillant chez les Tartares. Son poignard et son sabre étaient du plus grand prix et d'un travail parfait. Les bords de sa tunique extérieure étaient garnis de galons d'or et d'argent, ouvrage des femmes du Caucase. Ce personnage, suivi de quelques officiers inférieurs, avait fait préparer pour nous, dès la veille, plusieurs canots, troncs d'arbres grossièrement creusés, dans lesquels nous traversâmes la rivière, tandis que nos chevaux débarrassés de leurs harnais nous suivaient à la nage.

Sur l'autre rive du Kour, des Tartares de distinction s'étaient réunis pour nous recevoir. On avait étendu de beaux tapis sous l'ombrage des arbres, et bientôt après on nous servit un repas où les fruits de la saison, cueillis dans le voisinage, étaient en abondance.

De cette retraite agréable, la vue parcourait le plus pittoresque des paysages qu'offrent peut-être les bords du Cyrus. Sur le devant du

tableau, une grande et antique mosquée s'élevait entourée d'arbres d'un magnifique feuillage, dont quelques-uns se courbaient sous leurs fruits. A droite et à gauche des montagnes d'inégale hauteur et de forme différente, les unes arides et sauvages, les autres tapissées de verdure, versaient mille ruisseaux dans la plaine. La chaîne prolongée et imposante du Caucase fermait le tableau à l'horizon.

Ayant laissé à trois heures cette riante prairie, nous arrivâmes bientôt après à Aretche, petit hameau d'environ trois cents habitants, situé comme la plupart des villages tartares de ces contrées, au milieu d'une épaisse forêt.

Afin d'éviter à-la-fois la chaleur excessive, et les serpens et les insectes qui pullulent en ces endroits, on nous prépara, avec des planches, un logement temporaire à double étage, garni à l'intérieur de tapis et de coussins. Notre cortège se distribua dans les deux parties de cette espèce d'observatoire, et le soir

nous eûmes une grande illumination suivie d'un grand souper, puis les chants, puis la danse jusqu'au point du jour.

Même réception et mêmes plaisirs nous attendaient à Chourkha, 40 werstas d'Aretche, où se termina notre journée du lendemain. La route de l'un à l'autre de ces deux endroits est aride, rocailleuse, et entrecoupée par une rivière qui, prenant la couleur de la terre sur laquelle elle passe, roule une eau d'un rouge bleuâtre; mais après Chourkha le pays est bien cultivé et parsemé de villages bâtis avec goût, entretenus avec propreté. Le grand nombre de jardins qui s'étendent à plusieurs werstas autour de Nougha, et la situation de cette ville, construite en amphithéâtre et presque adossée au Caucase, offrent une perspective très agréable.

Nous entrâmes à Nougha, accompagnés du major Badarsky, commandant de la province, et de quelques fonctionnaires tartares qui

étaient venus avec lui à notre rencontre. Le palais du dernier khan avait été préparé pour nous recevoir. En 1819, ce prince étant mort sans laisser d'enfans, la province tomba sous la domination immédiate de la Russie, et le général en chef en confia l'administration au major Badarsky, officier d'un grand mérite, qui sans autre force militaire qu'une dizaine de Cosaques employés à la correspondance avec Tiflis, savait maintenir le plus grand ordre dans la province.

La population de la province de Nougha monte à plus de quarante mille habitans. Le grand nombre d'Arméniens qui s'y sont établis dans les derniers temps, ont beaucoup contribué à sa prospérité et aux progrès de son commerce, et leur exemple n'a pas été perdu pour les Tartares qui de leur nature ne sont rien moins qu'industriels. Le principal objet de l'industrie de Nougha, ce sont les soieries, dont la production surpasse de beau-

coup la consommation de la province, malgré l'usage qu'on en fait pour les chemises et autres vêtemens intérieurs.

Vingt-quatre heures après notre arrivée à Nougha, il y eut, par ordre de Madatoff, une convocation des notables au Divan. Il s'agissait d'éclaircir quelques doutes relatifs à l'administration de la justice qui ressort de celle de Tiflis. Au-dessus du siège de Madatoff qui présidait l'assemblée, on avait placé un portrait de l'empereur Alexandre. Après la séance, nous nous rendîmes à la belle galerie que le major Badarsky occupait dans l'ancien palais du khan. Les murs et jusqu'aux plafonds étaient ornés de glaces dont l'encadrement avait été peint et vernissé dix années auparavant par un Italien, employé au service du dernier khan.

Une autre galerie parallèle était tapissée de tableaux aussi curieux par le grotesque des figures que par les scènes historiques qui en

- faisaient le sujet. Ces peintures , ouvrages d'artistes asiatiques, représentaient les merveilleux exploits attribués au fameux *Roustand*, le Roland de la Perse, et chantés dans beaucoup de ballades du pays.

Le contingent de Nougha se composait de trois cents cavaliers commandés par un jeune Tartare de 23 ans, d'une des premières familles de la capitale. Il s'était distingué l'année précédente dans une semblable expédition, et tenait le rang d'officier dans l'armée russe. Suivant l'usage établi chez les Tartares, ce chef ne se distinguait des simples soldats que par un cordon et des graines d'épinard en argent entrelacées à la garde de son sabre.

Avant le départ du contingent pour le Daghestan, le prince Madatoff le passa en revue. Il serait difficile de trouver même en Europe un corps régulier dont les armes fussent mieux entretenues, et cavaliers et chevaux d'aussi belliqueuse apparence.

Il y a dans les provinces tartares des hommes qui n'ont pas d'autres moyens d'existence que de remplacer dans les contingens ceux que leurs occupations retiennent au logis. Ces remplaçans se présentent armés et montés et prêts à partir pour une légère gratification. Il se trouva dans le nombre un vieillard d'environ soixante ans, armé d'un mousquet, d'un sabre et d'un poignard, et portant une guitare en croupe, trophée qu'il avait rapporté de quelque échauffourée où il s'était trouvé. Cet instrument, qui ne le quittait jamais, était marqué de plusieurs taches de sang, et les nombreuses cicatrices qu'on y distinguait, attestaient que le sabre ennemi ne l'avait pas toujours épargné. Ce troubadour de nouvelle espèce était célèbre parmi les Tartares par son agilité, sa force, son courage et surtout par sa gaité. Le prince Madatoff qui le connaissait, lui ordonna de se joindre à ses domestiques, et de marcher à notre suite, moins pour notre di-

vertissement que pour éviter le trouble que la présence de ce vieillard excitait d'ordinaire dans les rangs.

Nous partîmes de Nougha le lundi 24 mai, dirigeant notre marche sur le Chirvan, par un chemin qui suit parallèlement la chaîne du Caucase. Malgré l'élévation de la route et le voisinage des neiges qui couronnaient encore le sommet des montagnes, la chaleur du jour était étouffante. Au coucher du soleil nous fîmes halte dans un petit endroit appelé Zarab, à 54 werstas de Nougha. Le major Badarsky, qui nous avait accompagnés jusque-là, retourna le lendemain sur Nougha, et nous poussâmes vers le Chirvan. A quelques werstas au-delà de Zarab, nous vîmes au loin sortir des montagnes plusieurs Tartares à cheval qui venaient à nous au galop. L'un d'eux se détachant de la troupe, s'avança vers Madatoff, et après mille démonstrations de respect, il l'informa qu'il était le mimandor du khan du

Chirvan, que lui et sa suite avaient été envoyés par leur maître pour lui rendre les honneurs dûs à son rang, et qu'un camp nous avait été préparé dans un endroit convenable.

Nous trouvâmes en effet des tentes dressées au milieu d'une prairie arrosée de mille ruisseaux qui vont se perdre dans le Kour. Le camp formait un cercle dont le centre était occupé par une tente destinée au discordant orchestre qui devait embellir la fête. En face de la tente, un rideau supporté par deux poteaux, avait d'abord excité notre curiosité, sans que nous pussions en deviner la destination; quand tout-à-coup deux Tartares se plaçant derrière, se mirent à faire jouer des marionnettes, habillées à la mode du pays, et représentant des scènes appropriées au goût des Tartares. Cet amusement, très ancien chez ces peuples, est considéré par eux comme le plus ingénieux des spectacles.

Le vétéran qui nous avait joints à Nougha,

prit à son tour sa guitare et entona d'une voix formidable la romance du fameux Roustand. Rien n'égale les transports de ravissement qui s'emparèrent du mimandor et de nos Géorgiens en écoutant l'infatigable Orphée, qui chanta les prodiges de valeur de son héros jusqu'au-delà de minuit.

La vallée dans laquelle nous avons notre camp était entre le petit hameau de Tzakhama et le Chirvan, borné de ce côté par des torrens rapides qui, descendant du Caucase, forment l'archipel que présente le Kour depuis cette province jusqu'à la mer Caspienne. La principale richesse du pays consiste en troupeaux et en chevaux. Les chevaux du Chirvan sont plus petits que ceux de Karabach. La qualité du terrain généralement pierreux, endurecit de bonne heure leurs sabots, ce qui fait qu'ils peuvent se passer de fer; mais l'habitude de les monter avant qu'ils soient formés nuit à leur croissance et au développement de leurs forces.

Depuis la destruction de Chamekhia, ancienne capitale, Fittakh est la résidence du khan. A 10 werstas de cette ville, le terrain est parsemé de ruines et de tombes portant des inscriptions arabes. La route qui jusque là a été d'ouest en est, tourne au nord, et après un circuit considérable, nous commençâmes à gravir une hauteur qui se prolonge jusqu'à Fittakh. Bientôt nous vîmes venir à nous une troupe d'environ deux cents cavaliers, dans le désordre habituel aux Asiatiques. Quand ils furent près de nous, un enfant de dix à douze ans, fils aîné et héritier présomptif du khan Moustapha, se présenta au général pour l'accueillir au nom de son père.

Moustapha était alors établi à son camp d'été près de Fittakh : son harem, construit en planches hautes et bien fermées, formait un carré dont chaque côté avait 200 pieds de longueur. Près de là une petite maison de

briques nouvellement bâtie, était destinée à recevoir son monde : plus loin on avait préparé pour nous plusieurs kibitki.

Moustapha-Khan était âgé d'environ cinquante ans : sa taille est haute et sa constitution robuste ne paraît pas se ressentir des nombreuses blessures qu'il a reçues. Comme ces blessures sont très sensibles à l'impression de l'air, Moustapha est en tout temps couvert de fourrures. Selon l'opinion générale, fondée sur les grands revenus de la province et sur l'avarice du khan, il devait avoir en coffrefort plus de 600,000 ducats, somme immense pour cette contrée. Par suite du dernier traité de paix entre la Russie et la Perse, le Chirvan fut incorporé à l'empire, et son khan devint tributaire de la Russie. Dès ce moment, Moustapha devint le plus grand ennemi des Russes, et ne cessa d'entretenir des intrigues secrètes avec la Perse, dans le but de faire rentrer sa province sous le protectorat du Shah. Son

caractère perfide et cruel l'avait fait surnommer dans notre armée la *Serpent barbu* du Chirvan. Des relations de parenté et d'amitié le liaient au khan de Kasikumik; aussi ne se vit-il pas sans beaucoup de dépit obligé de fournir le contingent de quatre cents chevaux assigné à sa province. Cependant Moustapha, dans l'entrevue qu'il eut avec le prince Madatoff, fit ses efforts pour le convaincre que l'empereur Alexandre n'avait pas de sujet plus dévoué que lui à la défense de ses intérêts, ni le général Yermolow, un ami plus disposé à l'aider dans la pacification de tout le pays. En disant ces mots, il posait alternativement sa main droite sur la garde de son poignard en signe de force, et sur son cœur en signe d'amitié.

Comme on avait tout à craindre de l'audace et de la perfidie de Moustapha, et que nous étions sans escorte, nous réglâmes pour la nuit un ordre de service, au moyen duquel chacun

de nous fit à son tour sentinelle autour des kibitki. La première nuit cependant notre consigne ne fut pas très exactement observée, grâce à la guitare d'un jeune capitaine russe, le seul officier de notre armée qui résidât dans le Chirvan. Il tenait la correspondance de Moustapha avec Tiflis, et son talent sur la guitare l'avait placé très haut dans l'estime du khan qui, comme tous les Tartares, aimait passionnément la musique.

Le lendemain Moustapha nous reçut à dîner dans sa kibitka. Comme c'était le premier repas entièrement tartare auquel j'assistais, j'en donnerai la description. La réunion se composait du général, de la majeure partie de ses officiers et de trois personnages de la famille de Moustapha, qui se tinrent debout jusqu'à ce que le khan leur eût permis de s'asseoir. Avant que le dîner fût servi, trois domestiques entrèrent dans la kibitka, l'un portant un pot et un bassin d'argent, l'autre un flacon d'eau

de rose, et le troisième une serviette de coton de différentes couleurs. On présenta successivement le bassin à chacun de nous, en commençant par le khan et par le prince Madatoff; puis l'on versa sur nos mains, avant de les essuyer, l'eau odoriférante. Alors entrèrent d'autres domestiques portant plusieurs corbeilles. Dans l'une étaient le dîner du khan et celui de Madatoff; les autres contenant des portions pour trois, furent distribuées entre le reste des convives.

Chaque plat, d'environ trois pieds de diamètre, avait au centre le pilau ou la pièce solide du dîner, composé de riz cuit à petit feu avec des tranches de mouton, du beurre, des fruits et du safran. Le pilau est servi sous la forme d'une pyramide conique, d'un pied de hauteur. Chaque Tartare en détache une portion avec trois doigts de la main droite, la pétrit sous plusieurs formes, puis la porte à la bouche, déchirant la viande de ses doigts

et de ses dents. A table comme à cheval, il est de mauvais genre d'écarter la main gauche de la ceinture, ce qui donne aux gens de bon ton de l'Orient un air passablement fanfaron. Un pain long et plat, très léger et très flexible sert de serviette et quelquefois de cuillère. Autour du pilau on plaça de la volaille rôtie teinte de safran, des fruits, du petit-lait, un breuvage froid fait d'eau et de miel ou de sirop, et destiné à remplacer le vin; car le kan du Chirvan se montrait aussi fidèlement attaché aux coutumes de son pays que celui de Karabach semblait y tenir peu.

Le dîner fini, on renouvela la lotion odoriférante, cérémonie qui cette fois n'était pas inutile, vu le genre de fourchettes dont nous nous étions servis. Alors on apporta différens kalious qui passaient successivement de l'un à l'autre convive, comme c'est l'usage entre personnes qui se traitent amicalement. Moustapha nous conduisit ensuite sur les

bords d'un vaste étang qu'il faisait creuser. Pendant ce temps on lui présenta la multitude d'enfans dont les nombreuses houris de son harem l'avaient rendu père, et il fit beaucoup de caresses à un petit garçon de deux ans, qu'il porta dans ses bras aussi long-temps que dura la promenade.

Le contingent fourni par Moustapha ayant pris la route du Daghestan, et l'inspection des provinces étant terminée à Fittakh, Madatoff donna l'ordre du départ. Moustapha qui avait cherché tous les moyens d'en différer le moment, reçut notre visite d'adieu dans son palais de Fittakh, et le surlendemain nous atteignîmes les frontières de sa province, à 50 werstas de la capitale.

CHAPITRE XIV.

*Sortie du Chirvan. — Pont infernal. —
Daghestan, — Ashan-Khan et son frère. —
Passage des torrens. — Réunion des con-
tingens. — Revue des corps d'armée.*

QUAND on va de la province du Chirvan vers le Daghestan, à travers les rochers escarpés du Caucase, on laisse à droite le khanat de Bakou, qui, depuis la mort tragique du général Tchitchianow, appartient à l'empire russe. C'est la plus petite des provinces du gouvernement de la Géorgie; mais elle offre assez

de ressources, tant par le voisinage de la mer Caspienne, que par les mines abondantes de naphthe qu'on y trouve. Un Arménien paie tous les ans au gouvernement, pour l'exploitation de ces mines, plus de 200,000 roubles en assignation.

Il existe encore aux environs de Bakou plusieurs familles d'anciens Persans, et quelques Indous, qui croient en un Etre suprême, représenté par le feu sacré qu'ils adorent. Les prêtres chargés d'entretenir ce feu, sont, en tout temps, à l'exception d'une ceinture légère, dans un état complet de nudité. Les traditions du pays font remonter à plusieurs millions d'années l'origine du feu sacré : elles portent qu'un créateur suprême ayant plongé le génie du mal dans le sein de terre, il en sortit à l'instant des flammes, que l'on est obligé d'entretenir pour empêcher que le mauvais génie ne s'échappe. Les flammes s'élèvent, dit-on, à une hauteur de deux à trois toises. Ce feu

n'est autre chose que le gaz de la naphte qui sort de terre dès qu'on y pratique un trou. Il s'allume de la même manière que le gaz artificiel : on l'éteint en posant sur le trou un linge mouillé.

En été, lorsque l'atmosphère est échauffée par le vent du sud, qui règne presque continuellement au Daghestan pendant cette saison, la grande quantité de gaz y produit divers météores qui ne peuvent manquer de faire impression sur l'esprit des croyans.

La route qui nous conduisait à travers le Caucase, abrège les distances, mais les difficultés qu'on y rencontre la rendent très peu fréquentée. On gravit la montagne par un étroit sentier pratiqué entre d'épaisses forêts où la hache n'a jamais pénétré : à droite et à gauche, de grosses branches d'arbres interceptent le chemin à si peu de hauteur que pour ne pas être arrêté à chaque pas, il faut marcher à pied. Les torrens qui descendent du Cau-

case n'ont pas de ce côté autant d'eau qu'ailleurs ; mais leur cours interrompu par les grosses pierres qui dans les fortes pluies, ou à l'époque des dégels se détachent des montagnes, et leur lit rocailleux et glissant, offrent de grands obstacles pour le trajet. Arrivé sur le point le plus culminant de la route, on est tout-à-coup arrêté par un abîme de plus de trois cents toises, resserré, comme un puits, entre deux rochers à pic. Quelques troncs d'arbre recouverts de branchage en réunissent les deux cimes, et forment le pont sur lequel il faut franchir ce pas redoutable. Le prince Madatoff monté sur un très petit cheval passa le premier. Il ne fallait pas peu de sang-froid pour surmonter la vive impression que produit la vue de cet immense précipice où le moindre mouvement de frayeur du cheval suffirait pour le faire disparaître avec son cavalier. Quand nous fûmes à l'autre côté du pont, l'un de nous demanda comment il s'ap-

pelait, « *Tchertowshoi*, s'écria Madatoff, *nie doumaïou tchto onn dostoienn drougova iméni*, infernal, je ne crois pas qu'il mérite d'autre nom ». Suivant toute apparence, nous étions les premiers militaires russes qui eussent passé par là, et sans doute aussi les premiers voyageurs qui fissent le trajet à cheval. A partir du *Pont Infernal*, on descend vers le Daghestan par des défilés tellement étroits et profonds, qu'en beaucoup d'endroits, bien qu'au milieu de la journée, nous étions privés de la lumière du soleil. L'obscurité était encore augmentée par l'ombre des forêts sauvages qui couvrent toute cette partie du Caucase. Quelque jour sans doute, les beaux bois de construction qui croissent en abondance dans ces forêts alimenteront les chantiers du port de Bakou, et deviendront la richesse principale de ces contrées.

Le petit hameau de Khilbar est le premier endroit que l'on rencontre en entrant dans le

Daghestan. Nous remarquâmes en passant quelques habitans très occupés à jouer aux échecs, jeu très ancien dans le pays et pour lequel tous les Tartares ont une grande passion. La nef d'une ancienne mosquée nous servit de gîte pour la nuit. Par suite des marches forcées que nous avons faites, un de mes chevaux, de la race de Karabach, avait pris une inflammation aux jambes. On me recommanda un Tartare de l'endroit comme faisant des prodiges dans l'art de guérir. Je fus curieux de le voir opérer. Il commença par préparer une infusion de différentes herbes très succulentes, bouillies dans de l'eau salée, puis il en lava la partie enflammée des pieds, qu'il enveloppa dans une peau de mouton. Cette cérémonie renouvelée à plusieurs reprises, opéra si vite et si bien, qu'en moins de six heures toute l'inflammation avait disparu.

Kouba, ancienne capitale du khanat de ce nom, est, depuis la domination russe, le siège

du gouverneur du Daghestan. C'est une ville d'un aspect fort triste, que sa situation avantageuse pourrait rendre plus commerçante.

La culture des champs aux environs de Kouba ne répond pas à la fertilité du sol; mais le feuillage touffu des arbres du Daghestan garantit les voyageurs des rayons du soleil. Le jour de notre arrivée à Kouba, la chaleur était de trente degrés. A la Havanne, dans la même saison, le thermomètre s'élève à peine à cette hauteur. Tzarskoy et Signask se trouvant sous la même latitude que Kouba, connaissent à peine les chaleurs de l'été.

Les Tartares de Kouba sont peut-être, de tous les Caucasiens, les plus jaloux de leurs femmes et leurs geôliers les plus sévères. Ni à table, ni à la promenade, ni sur la route, jamais deux visages de sexe différent ne se sont rencontrés, et l'aimable épouse du commissaire de guerre Grégorieff fut, grâce à son origine européenne, la seule femme de Kouba

dont il nous fut permis de contempler les traits.

Le lendemain de notre arrivée à Kouba, une troupe tumultueuse de cavaliers nous annonça la présence de deux personnages destinés à jouer un grand rôle dans notre expédition. L'un d'eux était Ashan-Khan, chef d'une petite province tartare enclavée entre les districts de Kouba et de Derbent et la province lesghine de Kasikumik contre laquelle nous marchions. C'était lui qui devait recueillir les fruits de notre expédition, en succédant au khan ennemi. L'autre, frère d'Ashan-Khan, était un jeune guerrier de l'extérieur le plus noble et le plus martial. Il commandait le beau contingent que son frère mettait en campagne, et portait contre le khan qu'il allait combattre le ressentiment d'anciennes injures ineffaçables dans le cœur d'un Casien.

Les deux frères avaient en diverses occasions

rendu des services importants à l'empire ; tous deux étaient décorés de la croix de St.-Wladimir que , tout musulmans qu'ils étaient, ils se glorifiaient de porter à la poitrine. Du reste, le prophète n'avait point en eux, comme nous pûmes le voir, des croyans bien fidèles ; car le général de Wrède, qui commandait le Daghestan, les ayant invités à sa table, ni leur carême qui arrivait à cette époque, ni les préceptes du Koran ne les empêchèrent de goûter de tous les plats et de faire avec nous fête à tous les vins.

Les efforts des missionnaires de Circassie et d'Astrakan envoyés dans ces contrées par la société biblique de Londres, ont sensiblement contribué à y refroidir la foi musulmane. Ces ecclésiastiques qui se distinguaient eux et leurs familles par une conduite patriarchale, jouissaient de la protection du gouvernement russe, et le général de Wrède les aidait de tout son zèle à répandre parmi les peuplades du

pays des exemplaires de la Bible traduite dans leurs différentes langues.

Ashan-Khan portait toujours sur lui avec une grande vénération, une bible qu'il avait reçue du général de Wrède, et ce commencement de conversion, soit affecté, soit sincère, l'avait recommandé à l'attention du gouvernement.

Les troupes russes de l'expédition, avec leur chef d'état-major Kotzbue, étaient campées à une journée et demie de Kouba, dans la direction de la province de Kasikumik.

L'artillerie, arrêtée par les obstacles de la route, attendait à Tchiachow, village dans la direction de Derbent, les ordres du prince Madatoff.

Les contingens de Nougha, de Karabach, et du Chirvan, arrivés presque en même temps dans les environs de Kouba, reçurent l'ordre d'aller en avant, et de se réunir au corps d'armée.

Le prince Madatoff, escorté par un escadron

de Cosaques, sortit de Kouba avec son état-major le 1^{er} de juin à six heures du soir. Huit cents chevaux, commandés par le frère d'As-han-Khan et qui faisaient la plus belle partie du contingent fourni par ce prince, étaient partis dans la matinée.

La nuit qui suivit notre départ, nous campâmes dans un verger de cerisiers chargés de fruits, et le lendemain, à dix heures du matin, nous arrivâmes, à travers des prés, couverts de rosiers sauvages qui embaumaient l'air d'un parfum délicieux, à Tchiakour, où était le parc d'artillerie.

Tchiakour, petit endroit très salubre, renommé par les beaux tapis qu'on y fabrique, est situé sur la hauteur d'où se précipitent les torrens appelés par les uns Khoura, par d'autres Zamaour. Leur cours, en tout temps impétueux, et dangereux en beaucoup d'endroits, était alors prodigieusement grossi par la fonte des neiges.

Tout l'après-midi fut employé à sonder la profondeur de l'eau. La nuit vint, et comme on n'avait pas encore trouvé d'endroit guéable, il fallut remettre les travaux au lendemain. Le Zamaour avait pendant la nuit baissé de plus d'un demi-pied : le prince Madatoff ordonna immédiatement le passage. L'artillerie et les munitions se mirent en mouvement, dirigées par le sondeur le plus habile, et toute la cavalerie, suivant un gué parallèle, mais plus difficile, s'avança à la suite d'un autre guide. Entrés dans le torrent, souvent nous avions l'eau jusqu'à la ceinture. La profondeur et la violence du courant n'étaient pas le moindre obstacle à vaincre ; les inégalités de son lit, les troncs d'arbres, les amas de plantes et de branches entrelacées qui flottaient à sa surface, les pierres entraînées par la force des eaux, redoublaient les embarras et les périls du trajet. Il ne fallut pas moins de cinq heures d'une lutte opiniâtre pour franchir les différentes

branches du torrent, et toutes les précautions ne purent éviter qu'il n'y restât deux hommes et six chevaux.

Les troupes s'étant réunies à onze heures, dans les forêts qui couvrent le pays au-delà des torrens, elles reprirent, suivies de l'artillerie, leur ordre régulier de marche, et entrèrent bientôt après dans la province de Kouragh.

Ashan-Khan, pour qui notre présence sur son territoire récemment envahi par l'ennemi, n'était pas un léger sujet de satisfaction, avait fait préparer, au prochain village où nous fîmes halte, des rafraîchissemens pour les troupes, qui dans l'après-dînée atteignirent le camp du corps d'armée.

La position qu'il occupait, favorisée par le voisinage des forêts, la bonté des eaux et l'abondance du pâturage, dominait toute la partie orientale du Daghestan, à l'extrémité de laquelle nous découvrions distinctement Derbent et les côtes de la mer Caspienne. Le prince

Madatoff reçut au pied d'un énorme châtaignier les chefs des corps russes, ainsi que ceux des divers contingens qui la veille s'étaient réunis à eux, et les ordres furent donnés pour la revue générale qui devait avoir lieu le lendemain.

Ashan - Khan qui recevait à chaque instant des avis sur les mouvemens de l'ennemi, avait appris que Sourghaï-Khan, à l'approche des troupes russes, s'était replié avec toutes ses forces sur ses frontières, et cherchait inutilement à s'emparer du fort de Tchirakh, situé à 80 werstas de notre camp, sur les limites des deux provinces. Décidé à nous opposer la résistance la plus opiniâtre, il avait ordonné, dans tout son khanat, une levée en masse, au moyen de laquelle son armée s'élevait, disait-on, de trente-cinq à quarante mille combattans, dont six à sept mille cavaliers. Enfin il s'occupait sans relâche à fortifier Josérek, point le plus inexpugnable de ses états, et

plusieurs pièces d'artillerie, abandonnées jadis sur les frontières de son territoire par l'armée persane, en garnissaient les retranchemens.

Ashan-Khan, en sa qualité de colonel russe, fut mis à la tête de toute la cavalerie. Comme le costume des divers contingens dont elle se composait, était exactement le même que celui des troupes ennemies, il leur ordonna de placer à leur bonnet à poil une branche d'arbre en forme de plumet qui pût les faire reconnaître entre eux et particulièrement par l'infanterie russe.

Le 4 au matin tous les corps de l'armée expéditionnaire étaient sous les armes pour la revue. Douze canons de six, de la huitième brigade, dont quatre étaient servis par une compagnie d'artilleurs cosaques du Terek, un bataillon de grenadiers (le 2° du régiment de *Géorgie*), deux bataillons de ligne (2° et 3° bataillons d'*Apchéron*), deux bataillons de chasseurs (1^{er} et 2° du *Kour*), un escadron de

Cosaques réguliers du Don et trois mille chevaux légers ou Tartares formaient le total de nos forces.

A voir la bonne tenue des contingens Tartares, vous les eussiez pris pour un beau corps de cavalerie européenne. C'était un spectacle curieux que d'observer comme ces guerriers et leurs coursiers ardents s'animaient au son de notre musique militaire. Le contingent fourni par Ashan-Khan l'emportait encore sur celui de Nougha par sa bonne mine et son attitude martiale. Jamais peut-être les provinces tartares n'avaient offert à la Russie un corps de troupes plus brillantes et mieux montées. Les nobles qui faisaient partie de ce contingent étaient armés comme les *Kourdes*, de longues lances, formées d'un jonc très léger. Ils portaient casque en tête, cottes de mailles et bouclier (1). On aurait dit de vrais chevaliers du

(1) Le bouclier est l'arme à laquelle ils attachent le plus de

moyen âge. Soit le sentiment d'inimitié qui les excitait contre leurs voisins, soit plutôt l'enthousiasme que leur inspirait la présence du frère d'Ashan-Khan réputé pour le plus vaillant des Tartares de ces contrées, la physionomie ouverte de tous ces guerriers, leur front serein, et leurs regards brillans d'une ardeur belliqueuse, laissaient lire, avec le vif desir d'en venir aux mains, le gage assuré de la victoire.

Ashan-Khan disait à cette occasion à l'un de nous qui lui demandait si, comme Moustapha-Khan, il avait une garde autour de sa personne, que sa garde à lui, c'était son peuple; que quand il marchait contre ses ennemis, il

prix. Il se transmet de père en fils, et se conserve dans les familles avec autant de soin que chez nous les parchemins de noblesse. Il n'est pas rare de voir, entre les mains des nobles, des armes dont les inscriptions remontent au temps des croisades.

trouvait dans ses sujets autant d'amis disposés à combattre pour sa défense.

Cette union si rare du peuple avec son prince, Ashan-Khan ne la retrouvait pas dans ses relations de famille. Rien n'égale l'aversion que lui portait son frère. Le commandement en chef de la cavalerie donné à Ashan-Khan avait redoublé les fureurs jalouses de ce cœur ambitieux. Irrité de voir un autre revêtu d'un commandement dont lui seul se croyait digne, lui le plus vaillant d'entre les guerriers de son pays, il courut plein de rage à la tente d'Ashhan-Khan, lui demander à grands cris raison d'une préférence qui l'outrageait. Dans le moment où cette scène se passait, nous venions précisément avec le général Madatoff visiter le prince Tartare. Mais tel était l'excès de fureur dont son frère était animé, que la présence du général, loin de la calmer, parut en redoubler les emportemens. Comme Ashan-Khan avait refusé le combat, les yeux enflam-

més et l'écume à la bouche, il avait entrouvert sa tunique de ses mains tremblantes, et lui présentant son sein palpitant : « Lâche, lâche, lui criait-il, auras-tu au moins le courage de me poignarder ? »

Un instant avant cette scène, Madatoff avait résolu de confier le commandement de l'avant-garde à ce chef redoutable. Cette nouvelle donnée au milieu des vains efforts que nous faisons pour le séparer de son frère, fut un baume jeté sur sa blessure : ses grands yeux noirs brillèrent d'une mâle fierté, la joie de son âme se peignit en traits expressifs sur son visage basané, et il sortit en jetant sur Ashan-Khan un regard plein de mépris.

Tel était le caractère de ce jeune guerrier, vrai modèle des champions asiatiques. Un jour qu'il faisait en notre présence le récit de ses exploits : « Si Dieu, s'écria-t-il avec emphase, me disait qu'il existe en présence du soleil un être plus brave que moi, je me tuerais de honte. »

L'humeur belliqueuse qui dominait toute la famille d'Ashan-Kan nous valut bientôt après une autre scène d'un genre moins tragique.

Nous étions à dîner au pied du grand châtaignier, quand nous vîmes arriver deux petits garçons à cheval qui demandaient avec beaucoup de sang-froid à parler au prince. C'étaient les deux fils d'Ashan-Khan. L'aîné, quoique boiteux, portait l'air martial d'un soldat blanchi sous les armes. Deux ans auparavant, en combattant à côté de son père, il avait reçu à la jambe une blessure qui le forçait à marcher sur deux béquilles. Le plus jeune, âgé de sept ans à peine, était comme son frère armé jusques aux dents, et se présentait sous une attitude non moins belliqueuse. En apprenant l'arrivée des Russes, ils s'étaient fait conduire au camp par leur précepteur, et ils venaient prier Madatoff d'engager leur père à leur permettre de prendre une part active dans nos opérations. Quand ils eurent exposé avec

fermeté l'objet de leur visite, le général voulut les détourner de leur résolution; mais les trouvant inébranlables, il les menaça de la colère de leur père, et ordonna à leur précepteur de les emmener. En entendant cet ordre, nos deux vétérans trépignaient des pieds, mordaient leurs lèvres avec une rage concentrée; les pleurs coulèrent enfin, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les remettre sur leurs chevaux.

Cet amour des combats qui se manifeste de si bonne heure parmi ces peuples, est d'autant plus extraordinaire chez les enfans des princes, que si quelque blessure les prive de l'un de leurs membres, ils se voient exclus, comme il arrivait au fils aîné d'Ashan-Khan, du droit que l'âge leur donne à l'héritage de leur père.

CHAPITRE XV.

*Mouvement des troupes. — Fort de Tchirakh.
Entrée sur le territoire ennemi. — Bataille
et prise de Joserek. — Tartare décoré de
la croix de la légion d'honneur.*

LE 5 au matin nous levâmes le camp, et nous vîmes bivouaquer à 10 werstas de là dans des prairies. Des quinze cents chevaux dont se composait l'avant-garde, on détacha plusieurs partis d'éclaireurs pour observer les alentours de la route. Deux bataillons furent employés à aider les attelages d'artillerie arrêtés par les aspérités du chemin, et nous arri-

vâmes avec le soir à Kouragh, résidence habituelle du khan, où nous devions trouver une garnison russe qui protégeait ce point contre les incursions des Lesghins.

La cavalerie d'Ashan-Khan fit halte à une wersta au-delà de Kouragh. Le reste des forces campa devant la ville, et le quartier général s'établit dans le palais du prince.

Ashan-Khan continuait à transmettre au général Madatoff des renseignemens sur la position des ennemis, laquelle commençait à devenir fort incertaine à cause de la difficulté de faire pénétrer des espions dans leur pays.

Cependant le grand convoi de vivres et de munitions parti de Kouba, approchait de la ville. Afin de le protéger jusqu'à la forteresse de Tchirakh destinée à être notre grand dépôt, le général ordonna aux troupes de s'arrêter dans leurs positions respectives. Le 7 au matin, le convoi étant arrivé à Kouragh, l'on se mit immédiatement en marche, et le 10 au

matin l'on arriva au fort de Tchirakh, avant-mur assez imparfait, mais d'une grande importance pour le genre d'ennemis contre lesquels il défend la frontière. La forteresse couronne le sommet d'une petite montagne, le long de laquelle Tchirakh s'élève en amphithéâtre. La tour de la Mosquée, à moitié démolie, rappelait un triste événement arrivé à quelque temps de là.

Trois grenadiers du détachement russe qui occupait le fort, étant descendus au village pour retirer d'un four le pain de leurs camarades, furent surpris, à la faveur d'un épais brouillard, par un parti de Lesghins. Ne pouvant regagner le fort, ils se réfugièrent dans la Mosquée, espérant recevoir à temps du secours de leurs camarades. Mais les Lesghins qui, par la position avantageuse qu'ils avaient prise, leur interdisaient toute communication avec le fort, ne tardèrent pas à les suivre dans la Mosquée. Alors il ne resta plus aux trois

malheureux d'autre ressource que de s'enfermer dans la tour, pour s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les Lesghins, acharnés à leur proie, se mirent en devoir de miner la tour dont la moitié s'écroula au bout de deux heures. Les soldats à découvert adressèrent alors leurs vœux au ciel comme des martyrs, dévoués à la mort. Leurs corps servirent successivement de but aux coups des barbares qui se plaisaient à les voir tomber l'un après l'autre criblés de balles. Non satisfaits de cette vengeance ils se partagèrent entre eux les dépouilles, les membres et les têtes des trois victimes, et poussèrent la férocité jusqu'à se laver avec leur sang, les mains et le visage, afin de se présenter, à leur retour, plus agréables à leur khan.

La garnison du fort ne tarda pas à venger cette atrocité. A notre arrivée, nous trouvâmes deux étendards de Lesghins, récemment enlevés dans une sortie.

Dans la nuit du 10, nos postes avancés se trouvaient sur le territoire ennemi, à 3 werstas de Tchirakh. La cavalerie d'Ashan-Khan, la disposition de notre bivouac et la moitié de notre parc d'artillerie nous garantissaient d'un coup de main. Nous restâmes dans cette position toute la journée et toute la nuit du 11, manquant de données certaines sur la véritable situation de l'ennemi, qui ne se laissa voir sur aucun des points d'où il pouvait être découvert par nos avant-postes. Cependant, suivant les rapports de deux Lesghins faits prisonniers pendant la nuit, nous devions avoir près de nous une partie de la cavalerie ennemie, commandée par un des fils de Sourghaï-Khan, tandis que celui-ci, et le gros de ses forces, dont on portait le total à quarante mille hommes, occupaient la ligne de redoutes qui s'étendait jusqu'au fort de Josérek, défendu par l'élite de son infanterie.

Josérek, à 26 werstas de Tchirakh, devait

être le théâtre de nos opérations du lendemain ; mais aucune carte du pays, ni aucun rapport ne pouvaient nous faire connaître la qualité de cette place, dont toute l'armée, et particulièrement nos légions tartares, parlaient par tradition, comme d'une position très redoutable. Ni Ashan-Khan, ni son père, ni aucun des leurs n'avaient pénétré jusqu'à cet endroit durant les hostilités antérieures, et quant à notre état-major, c'eût été en vain qu'on aurait recouru à ses lumières, puisque nous étions les premiers officiers européens qui eussent pénétré dans ces contrées.

Le 12, à cinq heures du matin, au milieu d'un épais brouillard, très fréquent dans ces contrées, notre corps d'armée se mit en mouvement, la cavalerie en tête, l'artillerie au centre.

La route de Tchirakh à Josérek est resserrée entre deux montagnes nues, blanchâtres, raboteuses ; l'une à gauche va s'abaissant à

mesure qu'on avance; l'autre, offrant peu d'accès, prolonge ses sommets aplatis jusqu'aux hauteurs de Josérek. A six heures, après que le brouillard fut dissipé, nous aperçûmes distinctement le premier groupe et les étendards de la cavalerie ennemie. Aussitôt le général Madatoff se mettant à la tête de la nôtre fait accélérer le pas à toute la colonne, et ordonne au frère d'Ashan - Khan de tenter par le premier sentier accessible, une reconnaissance sur notre droite. Yakouwovitch et moi, seuls officiers de cavalerie qui accompagnions le général, nous prîmes part à ce mouvement qui, grâce à l'agilité de la cavalerie tartare, fut, malgré les inégalités du terrain, exécuté avec une rapidité admirable.

Le feu bien nourri de l'ennemi, et les avantages du nombre, rendirent infructueuses nos deux premières charges. A la troisième l'ennemi fut enfoncé; mais en nous abandonnant le terrain, il ne se retirait que lentement, et

nous faisait encore beaucoup de mal par l'adresse avec laquelle tous ces cavaliers savent diriger leurs coups en fuyant.

Au moment où cette première action était sur le point de se terminer, que nous avions mis en mouvement et à découvert la masse des forces ennemies, que leur avant-garde reculait devant nous, le frère d'Ashan-Khan tomba percé d'une balle dirigée, dit-on, par le fils de Sourghaï-Khan. Cet accident changea tout-à-coup la face du combat. Les nobles Tartares en voyant tomber leur chef intrépide, se précipitèrent désespérés autour de lui pour lui prodiguer des secours. Cette circonstance donna à l'ennemi le temps de respirer. Alors tournant bride, il revient sur nous avec une nouvelle ardeur, sème à son tour le désordre dans nos rangs, et n'est plus arrêté que par la cavalerie de Karabach qui soutient seule la violence du choc. Ce fut dans ce moment que j'aperçus au milieu de nos cavaliers, à côté

d'Yakouwovitch , qui venait d'être blessé , un Tartare décoré de la croix de la légion d'honneur.

Le général Madatoff qui , de la route où il observait et suivait nos mouvemens, reconnut l'embarras de notre position, marchant de sa personne vers le point d'attaque, se fit suivre par le 3^e bataillon d'Apchéron, commandé par le major Martiniengo. Celui-ci précédé d'un triple rideau de tirailleurs, parvient, après les plus grands efforts, à gravir les hauteurs escarpées , et arrive sur le plateau où déployant un feu bien nourri de bataillon, il tourne la droite de la cavalerie ennemie. L'ordre s'étant alors rétabli dans nos escadrons, ils s'élancent soutenus par l'infanterie, et pressent, le sabre dans les reins, la cavalerie ennemie qui se débande sur notre droite dans les montagnes voisines. En ce moment, un caisson de munition ayant éclaté au milieu de l'infanterie lesghine , y jette la confu-

sion. Le major Martiniengo profitant de la circonstance, attaque le premier retranchement qui appuyait la gauche de leur ligne, l'emporte à la baïonnette et s'y établit de manière à tenir tête à l'ennemi qui, malgré ses efforts opiniâtres pour reprendre sa position, est forcé d'aller se réfugier dans la seconde redoute.

Il était dix heures du matin quand le major Martiniengo s'établit dans cette position avantageuse d'où l'on avait en vue les fortifications de Josérék et le camp de réserve établi sur le plateau qui domine la ville, au milieu duquel s'élevait la tente de Sourghaï-Khan, surmontée de plusieurs étendards.

Dix-huit cents chevaux furent tenus en réserve derrière le bataillon d'Apchéron. La gauche de l'ennemi se trouvant ainsi arrêtée, Josérék devenait alors le point d'attaque.

Ashan-Kan qui posté sur la route avec une partie de la cavalerie, avait culbuté à plusieurs

reprises les corps d'ennemis qu'il avait devant lui, pendant l'opération du major Martiniengo, reçut l'ordre de se porter avec quelques détachemens devant les retranchemens de Josérék, pour protéger une reconnaissance. Les pelotons d'infanterie, suivant la route, firent halte sur une hauteur qui domine les champs de Josérék. De ce point, le général observant les avant-postes ennemis qui sabrés par Ashan-Khan se repliaient sur la place, et informé de l'état des retranchemens, fit ses dispositions d'attaque.

Quatre colonnes furent désignées. La première, composée des grenadiers de Géorgie commandés par leur major Sizianóff, et soutenue par une batterie de quatre pièces, appuyait notre gauche, et devait à tout événement nous servir de réserve. La 2^e et 3^e colonne, soutenues par six pièces d'artillerie, étaient composées, l'une du 1^{er} bataillon du Kour commandé par le lieutenant-colonel

Kotzebue, et l'autre de la moitié du 2^e bataillon d'Apchéron, aux ordres de son lieutenant-colonel Saguinoff. Ces deux colonnes, marchant sur la route principale qui conduit à la ville, formaient notre centre. Ashan-Khan reçut l'ordre d'aller se poster au-delà du cimetière, du côté opposé à la forteresse.

La 4^e colonne, composée de l'autre moitié du 2^e bataillon d'Apchéron, et soutenue par deux pièces d'artillerie, se dirigea sur les redoutes qui unissaient la gauche de la forteresse avec les hauteurs. Le général m'en confia le commandement.

A une heure de l'après-midi, ayant déployé notre attaque sur la place, nous fûmes accueillis par le feu vif et bien soutenu des assiégés; et à peine eurent-ils, à une petite portée, atteint la quatrième colonne, qui bordait à peu de distance le pied de la hauteur, qu'ils firent voir sur notre flanc de nouveaux feux que jusqu'à ce moment ils avaient tenus cachés.

Placé entre deux feux de mousqueterie , et sur un terrain dont l'inégalité naturelle, jointe aux coupures pratiquées par l'ennemi, nous empêchait de faire usage de notre batterie contre les trains de laquelle se dirigeait principalement le feu des Lesghins, force me fut d'accélérer l'assaut. Aussitôt que le général s'aperçut de mes dispositions, il m'envoya le prince Bévoutoff, avec l'ordre de retenir la colonne, jusqu'à ce que la batterie du centre qui, suppléant à l'inaction de nos deux pièces, commençait à jouer contre le retranchement que nous avions devant nous, rendit l'assaut praticable.

Lorsque l'aide-de-camp vint me faire connaître l'ordre du général, la colonne, à soixante pas du premier rempart, était déjà trop engagée et trop à découvert pour être retenue. L'ordre ne put être obéi, et dès que je donnai le signal de l'assaut, dix minutes de bravoure et une échelle de sacs et de cadavres, suffi-

rent pour emporter les principaux retranchemens de Josérék , et mettre entre nos mains deux des premiers étendards lesghins. Alors, poussant de rempart en rempart l'ennemi qui voyait ses communications coupées avec les hauteurs, nous parvînmes à la Mosquée, où il se disposait à une résistance opiniâtre.

Ce fut là que la troisième colonne , qui , par un mouvement oblique avait appuyé notre attaque, parvint à faire sa jonction avec la mienne, tandis que la 1^{re} et 2^e occupaient les assiégés à l'extrémité opposée de la forteresse. En peu d'instans nous fûmes maîtres de la Mosquée, et le drapeau d'Apchéron, arboré sur la tour au son de la musique militaire, annonça la prise de Josérék.

Les deux autres colonnes entrèrent successivement dans la ville par les autres points, triomphant , sans beaucoup de pertes, des derniers efforts que l'ennemi en fuite tentait de leur opposer.

Les chemins couverts qui avaient facilité les communications de la forteresse avec le camp de Sourghaï, servirent d'abri à nos deux colonnes pour couronner rapidement les hauteurs et tomber sur une grande partie des réserves ennemies qui, harcelées à chaque pas, ne tardèrent pas à fuir avec précipitation, laissant en notre pouvoir tout ce qui les embarrassait. Le major Martiniengo sortant à propos de sa position, et faisant usage de dix-huit cents chevaux qu'on lui avait laissés dans ce but, tomba sur la gauche de l'ennemi, et la déroute devint générale. La tente de Sourghaï-Khan, où le major Martiniengo fit sa jonction avec nous, fut abandonnée à nos soldats avec ses ornemens et ses drapeaux.

Ashan-Khan, qui à cheval derrière le cimetière, devait recevoir les fuyards qui se jetteraient de ce côté, les voyant arriver par centaines, après la prise de la Mosquée, suivit la conduite qu'une bonne politique lui dictait :

loin de châtier sévèrement les prisonniers , il les renvoya sur-le-champ dans leurs foyers, et la nouvelle de la défaite fut bientôt répandue par eux jusqu'à la capitale.

Des champs et des rues parsemés de morts, de blessés , de chevaux et de dépouilles, une grande quantité d'armes, treize ou quatorze étendards, environ mille prisonniers, une dispersion générale de l'armée ennemie, tel fut le résultat de la bataille de Josérék.

Notre perte, moins considérable encore par le nombre que par la qualité des hommes morts ou grièvement blessés , se monta à neuf officiers, trois cents fantassins, six cents cavaliers.

Le corps du frère d'Ashan-Khan, que les nobles s'étaient empressés d'éloigner du champ de bataille, fut, immédiatement après la victoire , placé avec toute la pompe asiatique sur des lances croisées recouvertes de riches bourkas, et les nobles de sa suite prêtant l'appui

de leurs épaules à ce précieux fardeau, le transportèrent à pied jusqu'à Kouragh.

A la chute du jour, toutes les troupes se replièrent autour de Josérek, afin d'y établir leur camp. En descendant du plateau vers la plaine, les deux bataillons d'Apchéron laissant voir dans leurs rangs beaucoup de places vides, reçurent selon l'usage, les félicitations de leur général.

Cependant les familles de Josérek qui s'étaient réfugiées dans les souterrains de la ville, seul asile resté intact, en sortaient incessamment et se voyaient traitées par le vainqueur avec des égards auxquels elles étaient loin de s'attendre.

Les ennemis blessés furent confiés aux soins de leurs femmes et de leurs prêtres, sous la surveillance de l'un de nos chirurgiens. A minuit l'on donna la liberté aux prisonniers qui retourneront paisiblement dans leurs foyers, et les habitants de Kasikumik purent ainsi s'as-

surer que ce n'était pas contre eux que nos armes avaient été dirigées, mais seulement contre le tyran qui les opprimait.

Quelques détachemens de cavalerie furent postés dans les différentes avenues de Josérek, et toutes les autres mesures que commandait notre sûreté ayant été prises, une revue générale fut ordonnée pour le lendemain.

Ainsi se termina la journée du 12 juin. Les irrégularités que l'on a pu y remarquer se représentent inévitablement dans tout combat avec un genre d'ennemis à-la-fois si belliqueux et si peu disciplinés. Convaincus que le courage individuel fait tout le mérite d'un guerrier, ils puisent dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes leur répugnance pour la discipline, et ne regardent la tactique européenne que comme un effet de la lâcheté personnelle des chrétiens. Ni les exemples, ni les dures leçons qu'on leur donne, n'ont pu les faire changer d'opinion, parce que, quand ils succom-

bent, ils n'attribuent leur défaite qu'à un châ-timent du ciel.

Les Lesghins, ainsi que la plupart des peuples de ces contrées, quoique montagnards, sont les plus mauvais fantassins que l'on connaisse. Ils aiment passionnément le cheval, qu'ils croient donné à l'homme pour partager avec lui sa gloire et ses malheurs. Dès l'enfance exercés au maniement de toutes les armes, ils sont presque toujours sûrs d'atteindre de leurs fusils le but qu'ils visent. Ces fusils, de moindre calibre que ceux de notre infanterie, ont, par leur longueur, une demi-portée de plus. Leur feu, toujours à volonté, est à-la-fois si bien dirigé et si bien nourri qu'il cause autant de ravages que pourrait le faire tout autre projectile. C'est sans doute pour cela qu'ils dédaignent l'emploi et même les effets de l'artillerie. Soit qu'ils attaquent ou qu'ils se défendent, ils s'excitent toujours au combat par de grands cris. Quand, étant à pied,

ils se voient serrés de trop près, ils rejettent, avec une certaine élégance, leur long fusil en bandoulière, et, parant de leur bras gauche recouvert du bourka, les coups de sabre et de baïonnette, ils se précipitent avec le kinjal sur leurs adversaires, ou le lancent sur lui à distance avec une dextérité souvent fatale. Leurs chefs se distinguent dans le combat par leurs armes montées d'or et d'argent, leurs habillemens brodés, et, quand ils commandent à pied, par leur étendard revêtu d'inscriptions tirées du code de leur prophète.

Les contingens tartares, quoique jadis aussi ennemis de la tactique militaire que les Lesghins et les autres montagnards, ont fait, par leur contact avec les troupes russes, de grands progrès dans la discipline, sans rien perdre de leur bravoure. Ce n'est que dans la chaleur du combat qu'ils oublient la voix du chef et se laissent entraîner par leurs anciennes habitudes. Ils formaient naguère l'élite de l'ar-

mée persane. Leur secours a été depuis fort utile aux Russes, dans leurs guerres au-delà du Caucase, et leur cavalerie une fois bien organisée, pourrait devenir une des fractions les plus redoutables de l'armée.

Aussi sobre que l'Espagnol, le soldat russe marche à l'assaut sans avoir besoin d'aucun de ces stimulans spiritueux auxquels on a vu en beaucoup de circonstances des généraux recourir pour exciter le courage de leurs troupes. Il soutient le feu et le choc de l'ennemi avec une égale impassibilité, et le combat fini, sa ration de pain ou de biscuit avec de l'eau satisfait à ses besoins.

Plein de foi dans sa religion, il y puise une partie de son courage : avant de marcher à l'ennemi, au signal donné par les officiers, il fait le signe de la croix (1), porte alors les ré-

(1) J'ai entre les mains une petite croix de cuivre doré qu'un vétéran me remit avant d'expirer sur un retranchement de la ville, craignant qu'elle ne tombât au pouvoir des ennemis.

gards sur son chef, épia ses moindres mouvements, et le suit en silence avec une impétuosité et une constance infatigables.

Le Tartare décoré de la croix de la légion d'honneur que j'avais rencontré dans la mêlée du matin et que j'avais chargé de venir me trouver après l'affaire, se présenta fort avant dans la nuit. « Comprends-tu le français? lui demandai-je en russe? — Oui, mon major, me répondit-il en français. — Que veut dire cette décoration? — L'Empereur me la donna à Wagram, et aujourd'hui j'en aurais gagné une autre, s'il nous avait vus ». Il tira de sa poitrine une feuille de parchemin qui lui pendait au cou (c'était son diplôme), et continuant son récit original mêlé d'une jactance emphatique, il parla de l'Espagne, de Madrid, qu'il avait traversé dans la sanglante journée du 2 mai, de la place de la *Cebada*, de ses exploits, de ses amours, et à cette occasion d'une marchande d'oranges de Madrid, appelée *Colasa*, pour la-

quelle il avait conservé le plus tendre souvenir. « Comprends-tu l'espagnol, lui demandai-je alors? — Un peu, reprit-il en bon castillan », et il continua à répondre à toutes mes questions avec une vivacité et une gaité toutes françaises.

Ce singulier personnage était du nombre des Mamelouks sortis d'Egypte à la suite de l'armée française, et dont on forma un escadron de la garde impériale. Fait prisonnier lors de la retraite de Moscou, en 1812, il était revenu à Karabagh sa patrie, et servait comme soldat dans les contingens, tantôt en qualité de remplaçant, tantôt pour son propre compte.

CHAPITRE XVI.

Fuite de Sourghaï-Khan. — Soumission du pays. — Installation d'Ashan - Khan. — Evacuation du pays. — Nouvelles d'Espagne. — Retour à Tiflis.

SOURGHAÏ-KHAN, fuyant de toute la rapidité de son coursier, arriva vers minuit devant Kasikumik, sa capitale, accompagné d'une suite peu nombreuse. Mais malheureusement pour lui, le bruit de sa défaite l'avait précédé, et il trouva les portes de la ville fermées. En vain il déclara son nom et les motifs de son apparition soudaine, on lui refusa l'entrée, et dans des termes qui devaient clairement lui faire

présager la fin prochaine de son pouvoir. Alors il éclata en menaces ; mais ses menaces n'effrayaient plus. Quelques vieillards chargés de lui faire connaître la dernière volonté du peuple, parurent sur les remparts et lui conseillèrent de continuer sa fuite, s'il ne voulait être traité en ennemi.

N'ayant pas le courage de suivre l'exemple d'un de ses parens, qui se donna la mort pour ne pas survivre à un pareil affront, Sourghaï-Khan proposa de se soumettre, pour rentrer au pouvoir, à mille conditions humiliantes ; mais toutes furent dédaigneusement rejetées. Seulement on lui accorda, par grâce, ses femmes et une escorte pour le protéger jusqu'aux frontières. Ainsi déchu de son pouvoir, le tyran fugitif poursuivit sa route à travers les montagnes, suivi de ses concubines et d'une centaine d'enfans sortis de son harem, et ne laissant dans la province d'autre souvenir que les mutilations atroces exercées sur ceux

de ses sujets qui approchaient le plus de sa personne.

Les Lesghins de Kasikumik sont moins adonnés au pillage que ceux des autres provinces ; ils aiment la guerre, comme tous les habitants du Caucase, mais ils savent apprécier aussi les biens de la paix. L'ambition et les intrigues de Sourghaï-Khan qui les avait poussés à la guerre, étaient loin d'être approuvées par la majorité du peuple. Aussi, dès le lendemain de la bataille de Josérek, la voix publique, jusque-là comprimée par ses mesures tyranniques, se prononça fortement pour sa déchéance. On établit dans la ville un gouvernement provisoire, composé, selon l'ancien usage, des vieillards les plus respectables. N'espérant pas opposer aux vainqueurs une résistance efficace, les vieillards résolurent d'envoyer trois d'entre eux au devant d'Ashan-Khan, pour offrir par sa médiation, paix et soumission au gouvernement russe.

Les émissaires de Kasikumik arrivèrent à la tente d'Ashan-Khan à trois heures de l'après-midi. Ce prince les amena immédiatement en présence du général. Aussitôt que les préliminaires furent réglés, ils s'offrirent spontanément en otage, et Ashan-Khan, fidèle à la politique adroite qu'il avait jusque-là suivie à l'égard de ses futurs sujets, se plaça dès ce moment à la tête des députés lesghins, et fit cause commune avec eux.

Les trois vieillards, d'une physionomie sévère et martiale, s'étaient présentés dans le plus brillant costume et revêtus d'armes de la plus grande richesse. L'un de nous s'en étant approché pour en examiner le travail, s'aperçut que les fusils étaient chargés : cette circonstance qui, parmi nous, serait un indice d'intentions sinistres, fait partie nécessaire, chez ces peuples, du cérémonial qu'ils observent dans leurs négociations.

D'après un article du traité, le serment de

soumission à l'empereur Alexandre, l'installation d'Ashan-Khan et les autres actes ultérieurs devaient avoir lieu à Kasikumik. En conséquence, dans la soirée du 13, le général donna ordre aux troupes de se tenir prêtes à marcher, à l'exception d'une partie de la cavalerie qui devait couvrir Josérek, où rentraient de moment en moment les habitans fugitifs.

Le lendemain, notre corps d'armée se dirigea sur la capitale. Les aspérités naturelles de la route, jointes aux obstacles que Sourghaï-Khan avait établis comme moyen de défense, rendirent bientôt le transport du matériel tellement impraticable, que l'on fut obligé de dételer canons et caissons, et de les confier aux efforts de cent fantassins. Ceux-ci parvinrent, avec grande peine, à les traîner pendant un espace de 3 werstas; mais le général voyant les lenteurs et les inconvéniens d'une pareille marche, donna ordre au 3^e bataillon d'Apchéron de rester en arrière avec huit de nos douze

pièces de campagne. Nous avançâmes alors avec les quatre autres, et bivouaquâmes à 15 werstas de Josérek, sur les sentiers qui conduisent à la capitale.

Les émissaires Lesghins qui nous accompagnaient, desirant nous faire arriver plus promptement à Kasikumik, envoyèrent l'ordre aux habitants des villages voisins de travailler pendant la nuit à déblayer la route, et de donner le lendemain assistance aux fantassins pour le transport du matériel. L'étonnement des habitants à la vue de nos chariots nous fit croire que c'étaient probablement les premiers qui roulèrent dans le pays. Les canons persans qu'ils possédaient avaient été en effet transportés sur des traîneaux. A 15 werstas de la capitale nous trouvâmes un pont, sans garde-fou, à une arcade, qui était le seul moyen de communication entre l'intérieur et les frontières. Il était si étroit que les roues des canons purent à peine y passer. Enfin à chaque pas

que nous faisions sur ce territoire, il nous était facile d'apercevoir combien la conquête du pays nous aurait coûté de temps et de peines, si son chef eût été soutenu par l'amour de son peuple et qu'il eût voulu se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Une députation sortie de Kasikumik vint au-devant du général jusqu'à 10 werstas de distance. Aux portes de la capitale une seconde députation, entourée d'étendards et de trophées, offrit au général les clefs de la ville dans une riche corbeille où il y avait aussi du riz cuit, en forme pyramidale, afin que suivant l'usage établi chez ces peuples, le général en goutât. On lui présenta en même temps un beau cheval richement caparaçonné, ainsi qu'un fusil, un pistolet, un sabre, un poignard, tous objets d'un grand prix qu'on lui donnait comme gages de paix et d'alliance.

Madatoff haranguant les députés dans leur propre langue avec une pompe d'expressions

et une véhémence d'action toute asiatiques, leur fit connaître les intentions pacifiques d'Alexandre, dont les troupes, disait-il, ne s'étaient avancées jusqu'à la capitale que pour ajouter à la solennité de l'installation du nouveau prince que leur envoyait la Providence.

Les cris d'allégresse qui accueillirent la harangue orientale de Madatoff, démontrèrent de la manière la moins équivoque combien le changement proposé était populaire. Arrivés au palais, nous trouvâmes l'escalier, les galeries et les salons couverts de riches tapis et de tissus d'or. Ashan-Khan s'installa dans la salle d'audience, entouré de sa nouvelle cour et de la noblesse lesghine; et le général se retira, laissant le prince livré aux premiers soins de son administration.

Le soir, des illuminations et des fêtes eurent lieu en l'honneur du nouveau khan. Nous étant rendus le lieutenant-colonel Saguinoff et moi, à l'invitation que nous avait faite Ashan-

Khan, il nous témoigna en termes fort flatteurs combien il devait de reconnaissance à tous ceux qui avaient contribué à châtier l'opresseur d'un peuple dont le bonheur allait occuper tous ses soins. Nos troupes étaient la première force étrangère qui, depuis un temps très reculé, eût pénétré dans l'intérieur de ces provinces. Les Persans eux-mêmes, à l'époque de leur domination au Caucase, n'avaient pu dompter cette nation guerrière. La présence des Russes avait produit sur les vieillards une impression désagréable, et dès le premier moment de leur entrevue avec Ashan-Khan, ils lui en avaient fait l'aveu. Ils s'étaient cependant rassurés en écoutant les paroles de conciliation du prince Madatoff, qui, répétées de bouche en bouche, se répandirent avec une rapidité comme télégraphique jusqu'aux derniers villages de la province. Vingt-quatre heures après notre arrivée, tout ce qui restait de troupes ennemies s'était empressé de mettre

bas les armes, et des montagnes et des plaines on vit affluer dans la capitale une foule d'habitans empressés de contempler leur nouveau prince et de prendre part à la joie générale.

Abandonné de tous ses partisans, et n'éprouvant partout où il se présentait que d'humilians refus de la part de ceux qu'il avait si cruellement opprimés, Sourghai-Khan vint trouver un refuge dans une petite province (la seule du Caucase où les armes russes n'étaient pas entrées) située entre celle de Kasikumik et le pays des Tchetchenskis, où, suivant les rapports reçus par Ashan, il n'attendait qu'une occasion favorable pour passer en Perse ou en Turquie.

Le jour de l'installation, à onze heures du matin, on ouvrit les portes de la grande mosquée, qui communiquaient avec celles de la ville et donnaient sur notre camp. Ashan-Khan y entra environné d'un nombreux et brillant cortège. Au centre de la nef, on plaça l'alco-

ran sur un tambour, autour duquel étaient déployés les drapeaux du 2^e bataillon d'Apchéron. Les notables de la capitale et des villages de la province qui avaient été convoqués pour l'installation, posant chacun la main droite sur le livre, prêtèrent serment de soumission à l'empereur de Russie et d'obéissance à Ashan-Khan. Alors ils signèrent à leur manière, trempant le bout de l'index dans l'encre et l'appliquant sur le document. Une pareille tache faite au papier ou parchemin étendu sur l'alcoran, est considérée par eux comme le garant le plus sacré qu'ils puissent donner de leur parole.

Une compagnie d'Apchéron était la seule force armée qui, pour faire honneur aux drapeaux, assistait à cette cérémonie, pendant laquelle la musique du bataillon faisait entendre des airs tartares à la porte de la mosquée. Le reste des troupes se tenait sous les armes à quelque distance des murailles. Après la cé-

rémonie, Ashan-Khan se montra sur le rempart, revêtu du costume pourpre qui distingue les princes en de semblables circonstances, et vingt-quatre coups de canon résonnant dans les montagnes environnantes, saluèrent, au milieu des acclamations du peuple, l'installation du nouveau khan.

Le prince Madatoff, qui n'avait pas cru convenable d'assister à la cérémonie de l'installation, reçut bientôt à l'entrée de sa tente la visite d'Ashan-Khan et des nombreux courtisans qui se pressaient autour de lui. Après un exorde succinct, analogue à la dignité dans laquelle il venait d'entrer, Ashan exposa avec clarté la situation de son nouvel état, ses ressources militaires, agricoles et commerciales, et les mesures qu'il se proposait d'adopter pour assurer la prospérité d'un peuple auquel il voulait consacrer tous ses soins. Il exprima ensuite le desir de voir régler à l'instant même les conventions relatives au contingent et aux

tributs que devait payer la province à l'empire, et il ajouta que l'autorité militaire pouvait, se fiant à la loyauté de son peuple, évacuer immédiatement la province ; que c'était le seul moyen de faire cesser entièrement les appréhensions que la présence des troupes excitait encore dans l'esprit de ceux qui n'étaient pas bien informés des bonnes intentions de leur général.

Ce discours prononcé avec la chaleur naturelle à Ashan-Khan, en présence d'un auditoire composé de presque tous les notables du pays, fit une impression des plus agréables ; et la perspective du système modéré d'impôts qui allait succéder aux extorsions du khan déchu, parut achever la conquête des cœurs.

Le prince Madatoff, après avoir fait quelques observations sur la situation encore incertaine d'un pays où le feu allumé par le dernier khan était à peine éteint, déclara que le départ des troupes russes s'effectuera

sitôt qu'on lui aurait donné des garanties suffisantes contre le retour des hostilités.

Ashan-Khan saisissant d'une main celle de Madatoff, et plaçant l'autre main sur la croix de St.-Wladimir qu'il portait à la poitrine, s'écria qu'il offrait au général sa tête en garantie; que les Lesghins, dignes de la confiance qu'ils réclamaient, voulaient que le départ des forces russes effaçât le plus tôt possible le souvenir des hostilités que leur ancien maître leur avait fait commettre, et que la moindre défiance de la part de l'empereur serait regardée par eux comme un châtement plus dur que celui qu'ils venaient de recevoir à Josérék.

Le général déclara qu'il avait autant à cœur qu'Ashan-Khan lui-même le bonheur et la paix de Kasikumik, mais que ne voulant pas précipiter l'adoption d'une mesure qui pouvait entraîner les conséquences les plus sérieuses, il en remettait la décision définitive à une conférence particulière avec le prince.

Comme l'un de nous témoignait sa surprise au nouveau khan de le voir si empressé de rester à la merci d'un peuple qui, quelques jours auparavant, s'était opposé en masse à son entrée, et avec lequel lui et ses sujets avaient toujours été en guerre, Ashan-Khan fit cette réponse remarquable. « Quand un prince veut conserver sa tête, il doit offrir son cœur, et s'il se voit trahi, il a toujours entre ses mains, ajouta-t-il en saisissant son poignard, de quoi châtier le traître, »

L'entrevue eut lieu le soir même : sur les nouvelles assurances données par Ashan-Khan, Madatoff ne crut pas devoir résister plus longtemps à sa demande, et le lendemain matin il déclara, devant les autorités lesghines, que, satisfait des intentions loyales du nouveau khan, il ne voulait pas d'autre garantie de leur fidélité, et que l'ordre serait donné aux troupes d'évacuer la province aussitôt qu'il aurait reçu les sermens de soumission des habitans

des districts qui ne l'avaient pas encore prêté.

Ashan-Khan, dans la conférence de la veille, avait informé le général qu'il avait pris les mesures nécessaires pour la délivrance des soldats russes faits prisonniers par les Lesghins dans diverses rencontres, que leurs maîtres, pour ne pas les restituer, tenaient cachés dans les montagnes. Le lendemain, les captifs parurent dans un état qui n'indiquait que trop ce qu'ils avaient souffert. Presque nus, l'œil hagard, le visage blême, portant sur tout leur corps des traces visibles de la barbarie avec laquelle ils avaient été traités, ces pauvres soldats furent reçus à bras ouverts par leurs vieux compagnons, qui partagèrent avec eux le peu qu'ils possédaient.

Parmi ces malheureux, il y en avait un qui était esclave depuis dix-huit ans, et qui, toujours tenu éloigné de ses compagnons de captivité, avait presque entièrement oublié sa langue maternelle. Son corps était couvert de

blessures et de cicatrices, suite des mauvais traitemens qu'il avait reçus de son ancien maître, l'un des favoris du khan. Pendant qu'il était au service de cet homme, il avait eu l'occasion de remarquer les relations que Moustapha-Khan entretenait avec Sourghaï, et le peu de mystère dont ils entouraient leurs communications avait mis à même le prisonnier de donner, sur les dernières affaires, plusieurs renseignemens qui ne furent pas inutiles pour dévoiler la conduite de Moustapha. Ayant été mandé à Tiflis pour répondre à diverses accusations portées contre lui, Moustapha disparut soudainement de Fittakh, avec ses femmes et ses trésors, abandonnant sa province à la Russie qui depuis lors en prit le gouvernement, et l'administra sur le même pied que celle de Nougä.

Le prince Madatoff desirant faire parvenir rapidement au général en chef la nouvelle du succès de l'expédition, et voulant en même

temps essayer d'établir une communication directe entre Kasikumik et Tiflis, donna ordre au prince Orbellanoff de partir avec ses Géorgiens, par une route regardée jusque-là comme impraticable. Il s'agissait en effet de franchir le Caucase dans une direction toute nouvelle, et de traverser cette province leghine, voisine du camp des dragons, dont les habitans, comme nous l'avons dit, ne vivaient pas en fort bonne harmonie avec le gouvernement russe. Ashan-Khan croyant que le passage à travers ce pays pourrait bien ne pas s'effectuer sans danger, conseilla au prince Orbellanoff de prendre, lui et ses gens, le costume tartare, et de se faire accompagner d'une escorte de cavalerie de cette nation. Orbellanoff se mit en route suivi de quarante cavaliers de Nougha, et marchant avec une incroyable célérité, il arriva à Tiflis le troisième jour après son départ, et remit au général Yermolow, en lui annonçant le succès

rapide de notre expédition, quelques-uns des trophées enlevés à l'armée ennemie. (1)

Le prince Madatoff voyant que l'objet de sa mission était pleinement rempli, donna l'ordre définitif du départ; et dans la soirée

(1) Voici le prikas ou ordre du jour donné à cette occasion, par le général en chef, aux troupes se trouvant sous les ordres du général prince Madatoff.

« Braves soldats, en punissant la perfidie, vous avez arboré nos drapeaux sur le sommet du Caucase et pénétré victorieux dans le khanat de Kazikumik. — Sûr de votre vaillance, je vous ai donné cet ordre, et vous n'avez pas manqué de châtier par une défaite complète l'ennemi quoique supérieur en nombre, qui se défendait avec opiniâtreté dans des places fortes et des retranchemens. Maintenant, le perfide Sourghaï-Khan fuit loin de nous; ses possessions sont assujéties à notre grand monarque. — Il n'est plus de forces dans le Daghestan qui puissent nous résister!

« Vaillans guerriers! je rendrai compte de vos exploits à S. M. l'empereur; lui, qui a partagé avec ses soldats les dangers de la guerre, connaît bien leurs fatigues!

« YERMOLOW. »

du 19, nous levâmes le camp, accompagnés d'Ashan qui nous suivit avec sa cour jusqu'à 4 werstas de la ville, où nous établîmes notre bivouac pour la nuit. Dans le courant de la soirée, le général reçut le serment des députés des divers endroits qui se trouvaient sur notre ligne de marche. Le 20 nous passâmes à Josérek, où nous attendait le reste de nos forces; enfin, le 21, à dix heures du matin, toute la province était évacuée : les bataillons furent renvoyés dans leurs anciens cantonnemens, et les divers contingens dans leurs provinces respectives.

A peine de retour à Kaiskumik, Ashan envoya à Madatoff des nouvelles satisfaisantes sur la situation intérieure de la province, en lui répétant qu'il pouvait sans crainte éloigner ses troupes de son khanat : car, pour lui, il avait tellement gagné la confiance des chefs et des nobles qui l'entouraient, qu'il n'avait besoin d'aucune autre assistance pour achever

l'ouvrage qu'il avait si heureusement commencé. (1)

Le 23 nous passâmes à Kouragh(2), où nous fîmes une courte halte pour visiter nos blessés que l'on y avait transportés, et le 24 à dix heures du matin, nous vîmes descendre à Kouba, le prince Madatoff, Kotzebue et moi, dans la maison du général de Wrède. A peine

(1) Suivant les nouvelles des années postérieures, Ashan-Khan toujours fidèle à la cause des Russes, rendit d'importans services à l'empire, et particulièrement dans la dernière guerre avec les Perses. D'après un des bulletins de l'armée de Géorgie inséré dans les journaux de 1826, il paraît qu'il s'est distingué à la tête de sa cavalerie légère, et qu'il a même pris, avec ses Lesghins, et fait conduire à la présence d'Yermolow un des fils de Sourghaï envoyé par les Perses à Kazikumik pour soulever le peuple.

(2) Quand le plus jeune des deux fils d'Ashan-Kan que nous trouvâmes dans cette ville, apprit de Madatoff que Sourghaï avait succombé : « Pauvre homme, dit-il, avec un sourire ironique : c'est bien malheureux pour lui, mais c'est tant mieux pour moi. »

le général nous eut-il salués, qu'il nous remit un paquet de lettres nouvellement arrivées de Tiflis. Que le lecteur juge de la joie et de la surprise qui s'emparèrent de moi à la lecture de celles qui m'étaient adressées. La première était de mon père, la seconde d'un de mes amis réfugiés à Londres, les autres de mes amis de Pétersbourg.

• Madrid, 20 mars 1820.

« Mon cher fils, tu trouveras ci-joint deux décrets de notre roi bien aimé, et deux proclamations (1) qui te réjouiront, vu la voie franche et loyale qu'ils t'ouvrent pour venir auprès de ton père qui desire avec ardeur t'embrasser.

« Que le Saint Sacrement te bénisse et te mène heureusement, c'est la prière de ton affectionné.

« ANTONIO ».

(1) Voir *Pièces justificatives*, nos 3, 4 et 5.

• Londres, 32 mars 1820.

« Ordre, patrie, honneur et vie, nous avons tout recouvré!.... Accourez, mon cher ami, venez remercier ce gouvernement..... Nous nous embrasserons à Madrid. J'y serai pour assister à l'anniversaire du 2 mai. — N'y serez-vous pas à la saint Jean? Dites-le moi à temps. — Adieu, adieu, adieu.

« J. YANDIOLA. »

« Vous pouvez envoyer l'inquisition au diable, m'écrivait André Galitzin; votre position maintenant est tout-à-fait changée, car vous êtes libre au mois de septembre (1) d'aller si vous voulez retrouver la *caela patria* et la *olla podrida*, ou de continuer le service près d'un général aussi distingué que le vôtre. J'ai appris indirectement qu'il était très content de vous, etc. »

(1) Seule époque de l'année où il soit permis aux officiers en activité de service de demander leur congé.

Le lendemain de cette heureuse nouvelle de la Péninsule, nous prîmes congé du général de Wrède, et nous dirigeant vers le Caucase, par une route aussi peu fréquentée que celle du Pont infernal, nous arrivâmes dans la matinée du 26 au pied de la grande montagne de Tchast, le plus élevé des points accessibles de toute la chaîne du Caucase. Après avoir monté pendant plus de cinq heures, nous atteignîmes le sommet du Tchast, d'où l'on découvrait d'un côté le beau pays du Daghestan méridional et les côtes de la mer Caspienne, depuis Derbent jusqu'aux environs de Bakou; de l'autre, des groupes de montagnes, revêtues de forêts et de pâturages percés de mille ruisseaux, entrecoupés de riantes vallées, au fond desquelles l'on voyait çà et là de jolis villages tartares, et les traces de la grande route projetée par le général Yermolow pour ouvrir une communication directe entre la Géorgie et le Daghestan.

En descendant le Tchast, avant d'arriver aux frontières de Nougha, on traverse un espace de 60 werstas parsemé d'une multitude de tombeaux, de portiques, de colonnades, de tours et de forteresses en ruines, qui démontrent l'importance de cette contrée dans les anciens temps. Les villages qui s'élèvent au milieu de ces ruines, se distinguent par leur construction, leur propreté, leur bonne distribution, et par l'hospitalité de leurs habitants.

Après une journée de 100 werstas, nous passâmes la nuit sur la frontière de Nougha dans les kibitki de bergers tartares : une vieille femme qui était la sibylle de l'endroit, vint trouver Madatoff dans sa tente, offrant de lui dire sa bonne aventure. A ce que nous expliqua Madatoff, elle commentait, à sa manière, les inscriptions des tombeaux que nous avions rencontrés sur notre route, et elle lui prédit de hautes destinées. L'obscurité du lieu qu'éclairait à peine une torche humide, mal allumée, les gri-

maces et les gestes de la vieille, son costume bizarre, tout paraissait calculé pour compléter le merveilleux de la journée.

Le lendemain 26, poursuivant notre route à travers des défilés pittoresques et de magnifiques forêts, nous arrivâmes à Vendame, premier village de la province de Nougha. Cinquante heures après nous étions à Nougha, où l'ordre du jour du général, rapporté plus haut, était déjà parvenu. Là, les différens officiers qui composaient l'état-major de Madatoff, se séparèrent pour se rendre à leurs destinations respectives. Kotzebue, Ysakoff et moi, nous continuâmes notre route par Elizabeth-Polsur Tiflis, où nous arrivâmes dans la soirée du 6 juillet.

Le lendemain matin, le général Yermolow nous reçut dans son cabinet, où il avait placé les étendards pris à Josérék; il écouta avec beaucoup d'intérêt les détails de notre rapide expédition, et nous témoigna sa satisfaction avec sa franchise ordinaire.

CHAPITRE XVII.

Démarche de Van Halen pour retourner en Espagne. — Ordre d'expulsion. — Adieux d'Yermolow. — Général Gogel à Doubno. — Arrestation en Galicie. — Police autrichienne. — Arrivée en Espagne.

Les feuilles publiques avaient déjà informé le général Yermolow des changemens politiques survenus en Espagne : moi-même, dès mon arrivée à Tiflis, je pus lire dans le *Constitutionnel* la lettre célèbre de Quiroga à Ferdinand, datée de l'île de Léon. Il me tardait de faire connaître au général en chef mon

vif desir de rentrer dans mon pays : l'occasion ne se fit pas attendre. « En demandant du service à l'empereur, lui dis-je, j'ai exprimé le desir de pouvoir retourner en Espagne, aussitôt que les circonstances me le permettraient. Ce temps est arrivé. J'attends de vous, mon général, que vous daignerez exposer à l'empereur ma situation et ma juste réclamation ». Yermolow approuvant mon dessein, m'engagea à modérer mon impatience jusqu'au mois de septembre. Sur mes instances, il ajouta qu'il en écrirait à l'empereur ; mais qu'il regardait comme impossible d'obtenir le congé désiré, avant l'époque fixée par l'ordonnance.

A quelques jours de là, j'appris par une lettre du major Manitcharoff, aide-de-camp de Bétancourt, que ce général devait, après la foire de Makarieff, entreprendre un voyage en Crimée, en passant par Astrakhan, Kizliar, et qu'il lui serait agréable de me rencontrer sur sa route. De mon côté, desirant revoir une der-

nière fois un respectable compatriote auquel je devais tant d'obligation, et mettant à profit le temps qui devait s'écouler avant le résultat de mes premières démarches, j'obtins la permission de partir pour Kizliar, et le 2 septembre j'y arrivai, accompagné du colonel Jocius, officier du corps de Bétancourt, employé en Géorgie.

Le général Bétancourt, à son arrivée, fut surpris de me trouver à Kizliar. Aux premiers mots que je lui dis de ma résolution, il me désapprouva d'avoir précipité mes démarches, et me recommanda de mettre dans cette affaire la plus grande circonspection.

Le général Yermolow desirant attirer l'attention de Bétancourt sur l'état des communications du Caucase, me chargea pour lui d'une lettre dans laquelle il l'invitait de la manière la plus pressante à pousser son voyage jusqu'à Tiflis. Bétancourt, acceptant l'invitation, se décida à traverser le Caucase; et nous

quittâmes Kizliar le 7 à midi, nous dirigeant par Mozdok sur Tiflis. L'enthousiasme de Bétancourt à la vue des scènes admirables du Caucase augmentait à mesure que nous approchions des défilés. Quand nous eûmes dépassé Darial, il descendait à chaque instant de cheval, tantôt pour examiner le terrain, tantôt pour exercer son crayon. Parvenu au-delà des avalanches : « Il n'y a qu'un moyen, nous dit-il, de triompher d'un pareil obstacle : il serait difficile, long et coûteux, mais digne d'un grand monarque. Ce serait de creuser un chemin d'ici à Darial (6 à 8 werstas) à travers cette montagne que nous avons à notre gauche. »

En descendant le Kaïchaour, à l'aspect de la Géorgie et jusqu'aux environs de Tiflis, Bétancourt, ne pouvant contenir son ravissement, s'écriait souvent, en se tournant vers moi : « *Que hermosa Andalucia.* Quelle belle Andalousie ! c'est bien là notre pays, avec tous ses charmes, toute sa fécondité !..... »

Yermolow fit un accueil distingué à Bétancourt qui, pendant le peu de jours qu'il passa à Tiflis, fut à même d'apprécier tout ce que cette ville et le pays en général devaient d'amélioration à l'administration d'Yermolow.

Tout le quartier général était dans la joie quand nous arrivâmes à Tiflis. L'empereur, en récompense des services rendus récemment par l'armée de Géorgie, lui avait donné le titre d'*Armée du Caucase*. Le courrier extraordinaire qui venait d'arriver, était en même temps porteur des grâces de toute espèce, des promotions, des décorations, que, sur le rapport du général en chef, l'empereur accordait à tous ceux qui s'étaient distingués. Une faveur d'un genre particulier m'était réservée.

Alexandre, dont les idées politiques avaient cessé d'être ce qu'elles s'étaient montrées en 1812, alors qu'il accueillait si bien l'envoyé des Cortès, était loin d'approuver la révolution de l'île de Léon; et la demande que je faisais de

me joindre à l'armée libératrice avait encouru son déplaisir. En conséquence, il intimait au général en chef l'ordre de *m'expulser* de l'armée sur-le-champ, et de me faire conduire sous escorte jusqu'aux frontières de l'Autriche.

Yermolow obligé de frapper d'une main, tandis qu'il répandait des faveurs de l'autre, avait tenu secrète pendant quelques jours une partie des dépêches qu'il avait reçues. A la fin il s'ouvrit au général Bétancourt sur ce qui me concernait; il lui dit qu'il allait écrire à l'empereur pour éclairer sa religion que sans doute on avait surprise, et qu'il comptait sur la faveur dont Bétancourt jouissait auprès du monarque, afin de détruire les fâcheuses préventions qu'on lui avait probablement données contre moi.

Depuis lors j'avais remarqué dans les manières de Bétancourt et d'Yermolow un air de contrainte que je ne savais à quel motif attri-

buer. Je perçai en partie le mystère au moment où Bétancourt me fit ses adieux. Il me regardait d'un air de tristesse que je ne lui avais jamais vu ; il serrait mes mains dans les siennes ; il me parla plusieurs fois de la tendre affection qu'il me portait. Enfin , quand on vint lui annoncer que les chevaux étaient prêts, il me conduisit à l'écart et me dit avec émotion : « Un coup fâcheux qu'il est impossible d'éviter vous attend. Avez - vous besoin de quelque chose » ? Et comme surpris de ce langage, je ne lui faisais aucune réponse, il tira son portefeuille , y écrivit quelques lignes, déchira le feuillet et me le remit en ajoutant : « Dans quelque endroit que vous vous trouviez, sur votre signature, vous aurez ce qu'il vous faut par cette voie... Adieu , Van Halen ; soyez homme ; comptez toujours sur moi ». A ces mots , les larmes aux yeux , il me pressa dans ses bras , et tandis que dans l'étonnement où me jetait cette scène , je trouvais à peine

quelques mots à lui répondre, il sortit de l'appartement, et bientôt il s'éloigna de toute la vitesse des chevaux.

Je retournai chez moi tout préoccupé du genre de confiance qui venait de m'être faite et cherchant vainement à deviner quel pouvait être ce danger qui me menaçait. Le lendemain de grand matin, Yermolow me fit dire par Rennenkampf qu'il m'attendait dans son cabinet. Je l'y trouvai seul. Après quelques questions qui semblaient avoir pour but de me préparer à la singulière nouvelle qu'il devait m'annoncer : « Quoique jeune encore, me dit-il, vous avez déjà essuyé assez de traverses pour savoir faire tête à l'orage ; j'ai reçu de l'empereur un ordre rigoureux qui vous concerne : je connais le caractère d'Alexandre ; on l'a trompé. Cette persécution ne vient pas de lui. Expliquez donc votre conduite politique à l'empereur ; demandez-lui qu'il vous accorde de reporter chez vous un souvenir honorable

de vos services. Remettez-moi votre requête, je l'adresserai à l'empereur ; qu'elle soit laconique, afin qu'il la lise le premier, car c'est là l'essentiel. De mon côté j'y joindrai une lettre qui, je l'espère, suffira pour l'empêcher de commettre cet acte d'injustice. Vous partirez, mais sans escorte. Je ne vous demande que votre parole de suivre la route que je vous indiquerai, sans passer par Moscou ni Saint - Pétersbourg. Ne parlez à personne de cette affaire ; continuez à venir me voir ; que vos visites soient même plus fréquentes ; car, une fois séparés, il est probable que ce sera pour toujours. »

Vingt - quatre heures après cet entretien, ma requête était sur la route de Varsovie où se trouvait Alexandre. Le jour suivant, je pressai les préparatifs de mon départ. Les économies d'un officier russe, qui n'a pour toute ressource que ses appointemens, ne peuvent être bien considérables. Ma petite

collection de livres, et le seul de mes chevaux qui avait survécu à l'expédition, formaient toute ma richesse; leur produit ne pouvait donc me mener bien loin. Mais l'état de mes finances ne m'inquiétait guère, et la fête d'adieux que je donnai à mes camarades n'en fut pas moins très animée. (1)

(1) Un de mes compagnons qui se trouvait alors sur la frontière de Perse, informé de mon prochain départ et des événements qui l'occasionaient, m'adressa une lettre d'adieux, où entre autres choses, il me disait :

« Je présume qu'il n'y a pas de coin habité au monde où les affaires d'Espagne aient produit une impression aussi inopinée que dans notre petite coterie. Quand les feuilles politiques vous parviennent régulièrement à certains jours de la semaine, et qu'on vous y annonce une crise politique, vous faites vos conjectures; le développement arrive : il répond ou il se refuse à votre attente, mais l'issue n'a rien qui vous étonne; elle a été probable après tout ce qu'on s'est dit là-dessus pour et contre. Quant à nous, si long-temps étrangers à tout ce qui se passait dans le monde chrétien, voici tout d'un coup trois mois de journaux qu'on nous envoie. Nous y lisons l'insurrection des troupes destinées pour l'Amérique, la proclamation des braves

Deux jours avant mon départ, me trouvant chez le général, on lui présenta un bourka blanc, le seul que fabriquent chaque année les Lesghins, pour l'offrir au chef de la Géorgie. Yermolow ordonna aussitôt qu'on le portât à mon logement, chez Rennenkampf, en me disant qu'il désirait que je le gardasse comme un souvenir du pays où j'avais fait la guerre.

Le 1^{er} octobre, je m'étais rendu chez le gé-

de l'île de Léon, et avant que nous fussions parvenus au dernier numéro, Ferdinand devient populaire, la pierre constitutionnelle est élevée au beau milieu de Madrid, et une nation qu'on taxait d'apathie s'éveille en sursaut. On n'a pas eu le temps de respirer. La brochure sur l'Espagne, de Châteaubriand, m'est parvenue après; ce n'est pas la première fois qu'il lui arrive de pressentir faux.

« Qu'ils sont heureux et paisibles les changemens dans votre patrie! On n'a rien de pareil dans l'histoire des révolutions. Au reste, chacun a sa façon de penser, et moi, par exemple, je trouve que vos nobles Quiroga ont trop précipité les évènements; car sans doute vous revolerez vers eux avant que je puisse vous serrer cordialement la main à mon retour à Tiflis. »

néral où plusieurs autres officiers étaient réunis. Il me fit signe de le suivre dans son cabinet, et quand je fus seul avec lui : « Il faut partir, Van Halen, me dit-il ; tout est préparé. Voilà votre feuille de poste (1). Vous devez attendre à Doubno un nouvel ordre de l'empereur. Un de mes anciens compagnons d'armes a son quartier général dans cette ville. Présentez-vous chez lui en arrivant. J'espère que l'empereur vous écoutera ; mais dans tous les cas, je veux que vous emportiez avec vous ce témoignage de ma part ». Il me remit alors un certificat de service bien précieux pour moi (voir le *fac simile*, n° 3).

Le lendemain à minuit, après le souper, Rennenkampf obtint d'Yermolow la permission de m'accompagner jusqu'à Mozdok. Comme nous nous avançons vers le général pour lui faire nos adieux, il nous dit : » Ne montez à

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 6.

cheval que demain au soir ; dînons encore une fois ensemble ; vous arriverez de bonne heure à la première station ; cela suffit »... Le 3 dans l'après-midi , ayant quitté la table , Rennenkampf et moi suivîmes le général dans son cabinet. Au moment où , les yeux baignés de larmes et d'une voix qui trahissait ma vive émotion , je lui adressais mes derniers adieux , il s'avança vers moi , et avec un air d'intérêt et d'abandon que je n'oublierai de ma vie : « Vous allez , mon cher Van Halen , à l'autre bout du monde , me dit-il ; avec quel argent entreprenez-vous ce voyage ? — Mon général , j'ai les *pragóne* (argent de poste que le gouvernement accorde à tout officier pour se rendre d'un point de l'empire à l'autre) : avec cela j'arriverai à Doubno. — Et puis ? — Puis , j'écrirai à l'ambassadeur d'Espagne le plus voisin , et j'aurai le nécessaire. — Bah ! Bah ! Vous êtes bon avec vos ambassadeurs. Je veux que vous rentriez dans vos foyers sans

vous exposer à aucune humiliation... Prenez, allons, prenez..... Vous me le rembourserez quand vous pourrez »..... Il avait déjà ramassé tout l'argent qu'il avait dans son secrétaire; il me remit trois cents ducats de Hollande (3,300 fr.); puis, me serrant dans ses bras avec la tendresse d'un père, il prononça ces dernières paroles: « Adieu, mon ami, que le bon Dieu vous accompagne, qu'il vous comble de ses bénédictions, et vous protège contre les méchants! »

Nos chevaux nous attendaient à la porte du général. Nous sortîmes de Tiflis, et sept jours après notre départ nous arrivâmes à Mosdok, où je reçus les adieux de Rennenkampf. Le père Henri me traita avec son hospitalité ordinaire, malgré les ordres que lui avaient donnés ses supérieurs, ainsi qu'il m'en fit le naïf aveu, de ne plus avoir aucune communication avec moi.

Retenu pendant quinze jours dans la quarantaine d'Yergolik, toujours très sévère pour

les voyageurs qui viennent du Caucase Oriental, je ne parvins que le 20 de novembre à Doubno, ville frontière où je devais attendre les nouveaux ordres de l'empereur.

Quand je me présentai chez le général Gogel, commandant de la division cantonnée sur la frontière, la première chose qu'il me demanda ce fut de prendre dans sa maison une chambre à côté de la sienne, et dès ce moment il ne cessa de me prodiguer les marques du plus vif intérêt ; il me présenta à tous les officiers de sa division, m'introduisit dans les sociétés les plus brillantes de la ville, et chercha tous les moyens de me rendre agréable mon séjour à Doubno. Je devais cet accueil inattendu à une lettre d'Yermolow, qui lui recommandait, à ce que me dit le général, de me traiter comme un fils. Le 14 décembre, la dépêche de l'empereur arriva. Elle était datée de Varsovie, où s'était arrêté Alexandre avant de se rendre au congrès de Troppau. Ce nouvel

ordre n'exigeait plus qu'on me fit sortir des états russes comme un malfaiteur, mais il prescrivait au général Gogel de me livrer à la discrétion du cabinet autrichien, avec lequel je ne pouvais certainement avoir rien à démêler, soit qu'on me considérât comme officier russe ou comme officier espagnol.

L'ordre portait que je partirais pour Léopold, accompagné d'un officier de mon rang, qui devait me remettre au gouverneur général de la Galicie autrichienne. Le général Gogel, obligé de faire exécuter cette mesure arbitraire, voulut du moins en adoucir la rigueur. Il laissa à mon choix l'officier qui devait m'accompagner, et mit à notre disposition sa propre calèche. Le général autrichien, prince russe Placéen, auquel je fus présenté par le major Tarakanow, mon compagnon de route, m'informa que mon séjour se prolongerait à Léopold jusqu'à ce que le conseil aulique eût pris une détermination sur mon compte; que du

reste on aurait des égards pour moi et qu'il ne me manquerait rien.

Je trouvai en effet, en arrivant à mon hôtel, la porte de ma chambre gardée par un grenadier si scrupuleux à me rendre ses devoirs qu'il ne me fut plus permis de faire un pas sans avoir constamment sur mes talons cet attentif serviteur.

Plusieurs jours s'écoulèrent de cette manière sans apporter aucun changement à ma situation : livré à la surveillance la plus sévère , et ne communiquant qu'avec le général , je parvins à obtenir la permission d'écrire par son entremise au ministre espagnol à Vienne; mais ma lettre ne fut suivie d'aucun résultat. Enfin , le 15 janvier, après un mois d'attente où ma patience eut à subir de rudes épreuves, je fus informé que le conseil aulique avait daigné décider que je passerais des mains de l'autorité militaire dans celles de la police, et que suivant l'itinéraire

qu'il m'avait tracé, j'aurais à mes frais pendant le voyage un compagnon de route qui ne me quitterait pas. En conséquence, le fidèle grenadier fut remplacé par un agent de police qui entra dans ma chambre, suivi de quelques juifs de la basse classe (1) chargés du noble métier d'espion. Quand je vis cette canaille à ma porte, je m'opposai de tous mes efforts à son entrée; j'adressai une protestation contre cette inconcevable vexation à l'autorité militaire avec laquelle il me répugnait moins de m'entendre; mais sans plus de succès que dans mes précédentes démarches? (1)

Je remplirais un volume si je voulais énumérer les contrariétés de toute espèce que j'ai eu à subir de la part du gouvernement autrichien et de ses agens. Je passe donc rapi-

(1) En Galicie, ce sont exclusivement des juifs qui font l'espionnage.

(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 7, et le *fac-simile* qui l'accompagne.

dement sur les scènes violentes qui précédèrent mon départ de Léopold , et sur les détails de mon voyage à travers l'Autriche. Parti de Léopold le 19 de janvier, j'arrivai dans la nuit du 27 à Brimm en Moravie, où je fus salué , en mettant pied à terre, par deux personnages d'assez mauvaise mine , armés de lanternes , qui venaient renforcer mon escorte jusqu'au moment qui serait fixé pour mon départ. Le commissaire de police de Brimm me signifia le lendemain avec un flegme tout-à-fait germanique, que le gouvernement m'ayant interdit le passage par Vienne, il allait me diriger en ligne droite sur la frontière; qu'il m'avait fait préparer à cet effet une bonne voiture de louage , à mes frais, et qu'un de ces messieurs (désignant un agent) me tiendrait compagnie pendant le voyage.

N'ayant rien à répondre à une aussi sage détermination, j'adressai à M. le commissaire mille remerciemens, et je partis pour Lintz ,

où, grâce à la vigueur des chevaux qu'il m'avait procurés, je n'arrivai que le 31 au soir. Le directeur de police de la province me reçut avec cette hauteur et cette grossièreté habituelles aux hommes qui ont le privilège de vexer leur monde impunément. Me présentant une plume d'une main, et de l'autre un papier écrit dans une langue à laquelle je ne comprenais rien, il m'ordonna d'un ton impérieux de signer. Je répondis que je ne signerais rien que je ne comprisse, et qu'il me fallait au moins, si l'on voulait ma signature, une copie avec une traduction fidèle du document. A ces mots, le directeur de police entra dans un tel accès de colère, et il se répandit pendant si longtemps en invectives grossières contre moi, que fatigué de tant d'insolence, je me mis en devoir d'en arrêter le cours; et saisissant un gros encrier placé sur la table, je levai le bras pour le lui lancer à la tête. On se jeta sur moi, l'encre seule fut répandue, et je fus re-

conduit à mon logement par les agens de police , qui ne m'épargnèrent, chemin faisant, ni les menaces ni les injures.

Six heures après cette scène, je comparus de nouveau devant le directeur de police qui s'était un peu calmé : je reçus la copie du document que je devais signer : c'était une déclaration *de non amplius redeundo* (1). Je signai de très bon cœur; et le 2 février, après cinquante jours de vexations, je franchis les frontières d'Autriche, et traversant sans obstacle la Bavière, la Suisse et le Midi de la France, j'arrivai au pied des Pyrénées, après avoir embrassé à Montpellier un de mes bons camarades de Pétersbourg, que le hasard m'y fit rencontrer, et qui voyageait en France pour sa santé.

Enfin, le 27 de février 1821, j'eus le plaisir inexprimable de respirer encore l'air de mon

(1) Voyez la traduction, *pièces justificatives*, n° 8.

pays natal, et quelques jours après, de revoir ma famille, Ramona et mes amis.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Ici finit la deuxième partie des Mémoires que nous publions. De retour à Madrid, Van Halen s'unit à la jeune sœur de l'un des héros de l'île de Léon, et alla bientôt après rejoindre ses drapeaux en Catalogne, où il fut des premiers appelé à étouffer l'insurrection naissante de la faction apostolique. Depuis lors, tantôt à la tête d'un escadron, tantôt commandant une colonne civique composée des bataillons de toute la jeunesse de Barcelone, successivement à côté de Torrijos et de Mina, Van Halen, jusqu'au dernier moment, a défendu la cause à laquelle il s'était si sincèrement dévoué. Après la capitulation de Barcelone, il passa à la Havanne, et de là aux États-Unis, d'où il fut rappelé en Europe par des intérêts de famille. Il réside aujourd'hui dans les Pays-Bas, où il mène une vie laborieuse et très retirée.

ITINÉRAIRE.

ITINÉRAIRE

DEPUIS LA PARTIE ORIENTALE DU CAUCASE

JUSQU'A

LA PARTIE OCCIDENTALE DES PYRÉNÉES.

Villes, villages, camps, stations de poste.	Werst.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
De Kasikumik au camp de réserve du major Martinien-go.....	4	Juin 19	— Après deux jours de forte pluie, les troupes quittent le bivouac et se mettent en marche. Les Lesghins conduisent notre artillerie par les défilés des montagnes.
			• On voit fort peu d'arbres dans tout le pays depuis les environs de Kasikumik jusqu'au delà des frontières de cette province. L'aversion des habitants pour les bois auprès de leurs villages est d'une ancienne date. On l'attribue à un préjugé religieux.
Josérek... ..	37	20	— Dix mauvais canons de
Tchirakh.....	15	21	fer de divers calibres, pris

Villes, villages, camps, stations de poste.	Werst.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
			aux Lesghins, qui les avaient enlevés aux Perses, sont envoyés au parc de Tchiakour.
Kouragh.....	54	Juin 23	— Il n'est pas rare de rencontrer des femmes dans cette province. Celles de Tchiakour sont très recherchées pour leur beauté. Nous en avons vu aujourd'hui qui appartenaient à un officier favori d' <i>Ashan-Khan</i> ; elles portent au lieu du voile asiatique un châle ou un grand mouchoir placé avec assez de grâce autour de la tête et du menton. Elles ont de beaux yeux, des traits très réguliers, mais leur taille n'est pas des mieux prises, et elles ont le pied très grand.
Tchiakour	48	24	— A l'exemple de Madatoff, nous écrivons tous nos noms en lettres russes sur un châtaignier, célèbre dans le pays par sa grosseur et son ancienneté.
Kouba	35	24	— On ne parlait ici que de
Petit village.....	10	25	Kasikumik. Le général de Wrède m'avait donné mes lettres. Un des témoins de ma joie détacha de ma tête le ruban qui couvrait une légère blessure que j'avais reçue à Josérék : « Tenez, me dit-il, enveloppez avec ce ruban tous ces papiers; il vous rappellera et nous et les contrées où vous avez reçu ces lignes. »

Villes, villages, camps, stations de poste. Date de l'arrivée. Observations diverses.

Passage du mont

Tchast jusqu'au

camp des bergers. 98 Juin 26

— Sur le sommet du Tchast, nous trouvâmes des kibitki de bergers, garnies de si bons tapis que nous en proposâmes l'achat; j'en achetai un pour six ducats de Hollande, seule monnaie qu'ils ont voulu recevoir.

Les troupeaux du Daghestan comme ceux de la Castille, prennent d'eux-mêmes la route des montagnes, quand commencent les chaleurs de l'été.

Autour d'un grand chêne que l'on trouve en sortant d'un hameau, sur la route, à 28 werstas du Tchast, s'assemblent les vieillards des alentours, pour y discuter, chaque année, avant la récolte, leurs réglemens administratifs, vider les différends et fixer le tribut que doit payer chaque habitant. Toute infraction à ces décisions est punie sévèrement au pied même de cet arbre.

Pompé..... 53

27 — Trente-huit werstas avant Pompé, on trouve le beau village de Vendame, dont l'agriculture forme la principale richesse. Toute la route jusqu'à Pompé est couverte de mûriers.

A quelques werstas de Vendame, l'un de nous s'étant écarté de la route, arriva, après plusieurs accidens, couvert de sang et de

Villes, villages, camps,
stations de poste.Werst. Date
de l'arrivée.

Observations diverses.

contusions dans la campagne d'un riche Tartare. Le maître était entouré de plus de cent laboureurs; un chalumeau égayait, selon l'habitude tartare, les travaux de la récolte. A peine le propriétaire eut-il aperçu l'officier qu'il alla à sa rencontre, suivi de plusieurs de ses gens, et le conduisit au pied des arbres chargés de fruits qui garnissaient les fenêtres de sa maison. Alors il fit venir sa femme et sa famille, et chacun s'empessa de lui prodiguer les soins que réclamait son état. Ayant pris un peu de repos, l'officier, pressé de rejoindre ses compagnons, parvint, à force de répéter le nom de Nougha, à se faire comprendre de ses hôtes, et après mille instances pour le retenir, le maître de la maison lui présenta un de ses fils, qui lui servit de guide jusqu'à la rencontre de la suite de Madatoff.

Nougha 36 Juin 28

— Vingt werstas avant Nougha, on trouve sur la route une source d'eau presque glacée qui jaillit du sol par un trou arrondi et qui est entourée d'arbres qui la défendent des rayons du soleil. Dans le pays, l'eau de cette source s'appelle *lait du Caucase*.

On m'a logé dans les appar-

Villes, villages, camps, stations de poste.	Werst.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
			temens de la favorite du feu khan. A chaque coin du salon, tout garni de glaces, il y avait une cascade. Dans un petit cabinet intérieur, le plancher, percé de trous, donnait passage aux parfums qu'on brûlait dans une pièce an-dessous, et, devant la galerie se trouvait un grand bassin entouré de saules pleureurs où les eaux des cascades vont se jeter. Ce palais et la position de Nougha rappellent assez bien Grenade. Il ne restait de Mahométans dans ce vaste édifice qu'un intendant et deux danseuses tartares, excessivement laides. Madatoff les fit venir pour égayer le diner. Leur danse n'a rien de gracieux.
			Le 29, séjour à Nougha ; c'est l'époque de la foire. Les étoffes de soie et les tapis de ses fabriques s'y faisaient remarquer par leur abondance et la beauté de leurs couleurs.
Tchotjaban.	15	30	— Les habitans de ce petit village nous donnèrent pendant la nuit une sérénade.
Mingachaour.	40	Juillet 1	— Cette station cosaque, située sur les bords du Koura, protège en même temps le passage et la pêche du fleuve.
Elisabeth-Pol.	63	2	— Abondance de grenadiers sauvages sur toute la route.
Tchamkhor.	25	3	
Gasanskoy.	61	4	
Démourtchezalié. ...	42 $\frac{1}{2}$	5	— A chaque extrémité du pont de Krassnoïmoste, on
Tiflis.	40	6	

Villes, villages, camps, stations de poste.	Werst.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
Tchartachalo	26	Octob. 3	voit un escalier couvert qui
Douchet.	24	4	conduit le voyageur à la ri- vière dont les eaux coulent
Ananour.	10		entre deux bords escarpés.
Pasanaour	21		— Nous nous sommes arrêtés
Kaïchaour	19	5	pour examiner les ruines environnantes. Nous arri- vons fort tard à Demourt- chezalié.
Kobi	16		— En montant <i>St.-Christophe</i>
Kasbek.	16 $\frac{1}{2}$		nous avons rencontré l'am- bassadeur persan à cheval ,
Darial.	8	6	revenant de Londres et de
Wladi-Caucase	28		Paris , avec sa suite dans la- quelle on distingue un An- glais envoyé en Perse par la
Redoute-Elisabeth	22	7	compagnie des Indes , pour y organiser quelques corps. Un conseiller de cour russe, venu de Pétersbourg , leur fait les honneurs de la route. Après la cavalcade, venait un joli landaw anglais, attelé de bœufs , dans lequel était , disait-on , cette prétendue Circassienne dont il a été tant parlé en Angleterre.
Redoute-Constantin	28		— Les voyageurs venant de Géorgie sont obligés de faire à Mozdok une quarantaine de vingt-quatre heures qu'on appelle d'observation.
Quarantaine.	37	8	Depuis la station de Darial jusqu'à Mozdok, <i>Rennen- kampf</i> a enrichi mon album de diverses vues du Caucase.
Mozdok	2	9	
Pauladolsk	13		
Skaterinograd.	22		
Progladnoe.	18	11	
Saldaskaïa-Malka	17		
Nablowskaïa.	20		

Villes, villages, camps, stations de poste.	Verst.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
Georgiewsk	25		
Alexandriew	12	Octob. 12	
Sabla	40		
Alexandrow	27		
Severnaïa	19		
Gregoriewsk	19		
Lechpaguin	33		
Stabropol	31		
Choskoskaïa	31	13	— Beaucoup de propreté. Jolies maisons. Large rue nouvellement construite. Assez de commerce. Il y a ici beaucoup de mouvement à cause de la foire qui forme une espèce de camp à côté de la ville. Grand nombre de
Douskaïa	20		
Lesopasnoi	22		
Pregradnoi	25		
Kalalar	23		
Rampnoi	20		
Pechanie-Kopain ...	23	14	Calmoucks s'y sont rendus avec leurs tentes et leurs chameaux. Je salue pour la dernière fois le Caucase, et je
Yéguerlik	25		
Motschetnaïa	36	28	perdrai bientôt de vue l'Elbrus.
Kagalnik	28		
Botaiškaïa	26 ¹ / ₂		
Oksay	29 ¹ / ₂	29	— Tout voyageur qui porte avec lui des bourka ou tout autre article manufacturé par les montagnards, s'il a négligé de le faire enregistrer à la quarantaine de Tiflis ou de Mozdok, est retenu pendant 15 jours à Yéguerlik. Le règlement de la quarantaine est assez bon, et les appartemens construits en bois, offrent assez de commodité au voyageur.
Nakheichiwan	17		
Rostow	17		
Chadnisky	17		
Babinskaïa	20		
Prischivensk	19		
Yvanofka	21		
Kolodinaïa	12	30	Le colonel Mouravieff retournant de Pétersbourg à Tiflis, est venu à la quarantaine. Nous avons pris le thé ensemble. C'est un jeune homme très instruit et avide de connaissances. Admirateur des Tartares et des antiqui-
Ysanloka	25		
Vvanofka	25		
Andrinopolsk	17		
Tchirnoukina	18		

Villes, villages, camps,
stations de poste.Date
Werst. de l'arrivée.

Observations diverses.

Zouganskoy 23
Bakhmouth..... 24

Kapanki 20
 Slaviansk. 24
 Solguinskaïa. 30
 Yzioum 19
 Gazochotka 33
 Balaklaïa 21
 Ghekorikara. 16
 Chequin. 17
 Rokhan 18
 Kharkhoff 18
 Lubotain 20
 Walky 28
 Kalnora 25
 Voinoukha 28
 Dounikova 16
 Poltava. 20
 Kourlecho 18
 Poltavska 18
 Biklaserkova 25
 Bielaserkova 25
 Brigodirovka 18

Yarol 23
 Sotnikoskaïa 16

Nov. 1
 2

tés du Caucase, il m'a fait mille questions sur le pays de Kasikumick. Il doit publier la relation de son voyage dans la Turcomanie.

(Les premières nouvelles que j'ai eues de cet officier m'ont été données en Amérique, il y a deux ans, par un officier général espagnol, qui m'a dit avoir lu l'ouvrage de Mourawieff.)

— Zouganskoy appartient au gouvernement de Catherinoslav : dès qu'on entre dans ce gouvernement, on trouve une grande amélioration dans le service des postes, fourni jusque-là par les mauvais relais des Cosaques.

— Pays solitaire et route monotone.

— Les environs d'Yzioum sont bien cultivés, et paraissent riches en troupeaux.

— Aspect pittoresque de cette ville. Les hôtels y sont excellents et en particulier celui où descend l'empereur Alexandre, lorsqu'il fait sa tournée en Crimée.

— Quatre werstas avant Poltava, on voit les bois et les hauteurs où fut défait Charles XII. La ville a de très beaux édifices publics. On remarque surtout ceux qui forment la grande place d'armes.

Villes, villages, camps, stations de poste.	Werst.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
Lubni	16		— Yarol représente fidèlement ce que c'est qu'un village russe : la misère autour de l'opulence ; des chaumières ou des baraques au milieu desquelles s'élève un somptueux palais.
Ywanowskaïa	21		
Pegatin	22 $\frac{1}{2}$	Nov. 5	— A partir de Pegatin, à mesure qu'on s'approche du Dniéper et de la Lithuanie, on rencontre quantité de beaux haras.
Smotriki	20		
Yagotin	29		
Kiselevskawo	17		
Périaslaw	16		
Yarkovsi	18		
Borispol	30		
Brabari	22		
Kiew	18	6	— Kiew est une ville populeuse dont le Dniéper baigne les murs. Ses églises et ses fortifications rappellent encore sa force et sa splendeur anciennes. Elle était au douzième siècle la rivale de la fameuse Wladimir, et prit une part importante aux dissensions de la Russie. On arrive à la ville par un pont de bateaux, de près d'une demi-lieue de longueur.
Bielogorodka	25		
Chatschin	23		— A partir de cette station, on rencontre dans les villages beaucoup de familles juives : les femmes sont remarquables par leurs beaux yeux. La plupart des maîtres de poste sont juifs.
Rosevo	20	7	
Natarakovichet.	16	8	
Rodomiplow	18		
Beregowka	18		
Sitaudinitza	18		
Zitaumire	19 $\frac{1}{2}$		
Wilsk	16 $\frac{1}{2}$		
Paulina	20		
Sokolow	14		
Nizalon	12		
Novgorod-Walmy. ...	21 $\frac{1}{2}$		
Dedovitch	19	9	La malle-poste en Angleterre n'a pas de meilleurs et de plus beaux chevaux que ceux que l'on trouve sur la route

Villes, villages, camps, stations de poste.	Werst.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
Korich	16		de Kiew à Zitaumire et même au-delà.
Anonopol	27		— De Zitaumire à Astrokh
Kokinskei	29 $\frac{1}{2}$		la route est garnie de nombreuses maisons de campagne; le sol présente l'apparence d'une bonne culture.
Astrokh	13 $\frac{1}{2}$		— Arrivé à 11 heures du soir. 30 degrés de froid. Je me présente le lendemain chez le général avant le moment de la parade.
Foultscha	20 $\frac{1}{2}$		
Warkowitsi	22		
Doubno	16	Nov. 10	

Séjour prolongé.

Doubno contient environ mille habitants. Les marais qui l'entourent en rendent le séjour malsain durant l'été. Des hôtels et des bâtimens publics nouvellement construits embellissent cette ancienne ville.

Je fais la connaissance, chez la comtesse O^{***}, d'un singulier personnage polonais, mis à l'ancienne manière de son pays, venant de Jérusalem et se rendant dans ses terres. Croyant qu'en retournant en Espagne je passerais par Londres, il a voulu me remettre son journal dans lequel il parle de la conduite vertueuse de la reine Caroline d'Angleterre, pendant son séjour en Syrie.

La facilité du divorce dans ce pays est extrême. Je reviens d'une soirée où j'ai trouvé une jeune dame ayant trois maris vivans. Deux d'entre eux étaient présens; ils faisaient une partie d'é-

Villes, villages, camps, stations de poste.	Werst.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
			carté et paraissaient être en bonne intelligence.
			Excellente tenue des troupes de la brigade du général Barthélemy. Le régiment du colonel Baranow est en très bon état.
			Le major de ce régiment, Tarkanow, vient d'être nommé par le général Gogel pour me conduire en Autriche. Nous partons dans la matinée du 2 (14) décembre à 10 heures.
Berbui.....	18	Déc. 14	— Ville frontière russe. L'exportation de l'argent blanc est très restreinte en Russie. Les douaniers vous offrent au prix courant toute autre monnaie en échange.
Brodi.....	25		— Première ville frontière de la Pologne autrichienne: elle est remplie de juifs qui ne vivent que de contrebande.
Léopold.....	84	15	
Cracovie.....	38	Janv. 22	
Bilitz.....	16	24	
Teschen.....	8		
Olmütz.....	11	26	
Brinn.....	9	27	
Pohslitz.....	4		
Zinaym.....	5		— Zinaym possède plusieurs grandes fabriques de tabac appartenant au gouvernement, dont les revenus sont, comme en Espagne, absorbés par une multitude d'employés.
Crems.....	8	29	— A Crems et St. Polten, on voit une grande quantité de couvens. Les environs sont plantés de vignobles.
St-Polten.....	2		— En sortant de St-Polten nous quittons le chemin de traverse que la police m'a
Mölke.....	3	30	
Kemelbach.....	3		

Villes, villages.	Milles d'Allem.	Date de l'arrivée.	Observations diverses.
Stenberg.....	5		fait parcourir ces jours-ci, et nous suivons la grande route de Vienne à Lintz.
Enss.....	3		
Lintz.....	5	Janv. 31	
Efferdingen.....	4	Fév. 1	
Frontière autrichienne	3		
Front. bavaroise...	1		
Passau.....	$\frac{1}{2}$	2	— L'agent de police autrichien a fini son rôle; je suis libre en Bavière. Comme officier espagnol je reçois divers témoignages d'estime des officiers de la garnison. La police de Lintz a fait des réclamations; on n'en a tenu aucun compte. On m'a seulement recommandé de ne point passer par la capitale. — Quand on veut éviter les états de l'Autriche, on s'embarque à Lindau sur le lac de Constance, pour débarquer à Rouchah, village suisse.
Wilshoven.....	2	8	
Ratisbonne.....	14	9	
Augsbourg.....	12	10	
Memmingen.....	7	11	
Lindau.....	10		
Rouchah.....	4	12	
	Lieues françaises.		
St-Gall.....	5		
Zurich.....	10	13	
Berne.....	14	14	
Lausanne.....	18	15	
Genève.....	12	16	— De Genève à Lyon je fis route avec le directeur du jardin des plantes de cette dernière ville, qui était un grand admirateur de notre célèbre professeur de botanique <i>La Gasca</i> .
Fort-de-l'Ecluse....	10	18	
Velgarde.....			
Lyon.....		20	
Nîmes.....		22	
Montpellier.....		23	
Toulouse.....		24	
Tarbes.....			
Pau.....			
Bayonne.....		26	— Je suis à l'hôtel Saint-Etienne. Le fameux Quesada qui vient de s'échapper des prisons de Vittoria, loge ici. Je m'empresse de rejoindre la diligence qui part demain d'Irun pour Madrid.

Arrivé à Madrid le 3 mars 1821.

PIÈCES
JUSTIFICATIVES
DE LA
SECONDE PARTIE.

PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

N° I, PAGE 62.

Prikaz du 16 mai 1819.

Sa Majesté l'Empereur a daigné, dans la séance du 16 mai 1819, tenue à St-Pétersbourg, rendre l'ordre du jour suivant :

Nomination au service. — Pour la cavalerie.
—Le lieutenant-colonel de l'armée espagnole, Van Halen, est admis en qualité de major du régiment des dragons de Nijnei-Novgorod.

Signé : Prince DE WOLKONSKY,
Chef d'État-Major.

N° II, PAGE 62.

*Communication ministérielle de M. de
Nesselrode.*

A Monsieur Van Halen.

MONSIEUR,
Je m'empresse de vous informer que, d'après

une communication qui vient de m'être adressée par le chef d'état-major général, Sa Majesté l'Empereur a daigné vous recevoir à son service avec le grade de major. L'ordre du jour du 16 mai qui contient cette nomination, porte en même temps que vous êtes employé au régiment des dragons de Nijnei-Novgorod, cantonné en ce moment dans le village de Kargatch, district Signachsk en Géorgie.

Comme il est nécessaire, Monsieur, que vous rejoigniez sans retard ce régiment, je vous invite à vous présenter à S. E. M. le prince Wolkonsky, ainsi qu'à M. le général Zakrewsky, pour prendre leurs ordres relativement à votre nouvelle destination.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma très parfaite considération.

Saint-Pétersbourg, le 21 mai 1819.

Signé : NESSELRODE.

N° III, PAGE 334.

Décret de Ferdinand abolissant l'inquisition.

Considérant que l'existence du tribunal de l'inquisition est incompatible avec la constitution de la monarchie espagnole, publiée à Cadix en 1812, et que par cette raison, les cortès générales et extraordinaires la supprimèrent par leur décret du 22 février 1813, après une discussion longue et réfléchie; ayant entendu l'opinion de la junte créée par décret de ce jour, et m'y conformant, je viens d'ordonner que dès aujourd'hui, le susdit tribunal soit supprimé dans toute la monarchie, ainsi que la suprême inquisition, et qu'on mette immédiatement en liberté tous les prisonniers qui se trouvent dans ses prisons pour des opinions politiques ou religieuses; qu'on transmette aux révérends évêques les procédures des prisonniers dans les diocèses respectifs, afin qu'ils les examinent et les terminent,

conformément au décret sus-mentionné des cortès extraordinaires. Vous vous y conformerez, et le ferez exécuter.

Au palais, le 9 mars 1820.

(Paraphé de la main du roi.)

Autre décret du même, transmis par le ministre de la guerre aux capitaines généraux des provinces.

Le secrétaire d'état me prévient en date de ce jour, que S. M. a daigné ordonner qu'on mette sur-le-champ en liberté toutes les personnes qui se trouvent détenues ou en prison sur quelque point que ce soit du royaume, pour des opinions politiques, et qu'elles peuvent retourner à leurs domiciles, ainsi que celles qui, par la même raison, pourraient se trouver hors du royaume; et la volonté de S. M. est que cette détermination circule. par un courrier extraordinaire, parmi tous les capitaines généraux. Par ordre du roi je vous la transmets pour votre gouverne, etc.

Madrid, 8 mars 1820.

N° IV, PAGE 334.

*Manifeste de Ferdinand à la nation comme
roi constitutionnel.*

Espagnols! lorsque vos efforts héroïques parvinrent à mettre un terme à la captivité où me tint la perfidie la plus inouïe, à peine eus-je mis le pied sur le sol de la patrie, que tout ce que je vis et j'entendis se réunissait à me persuader que la nation désirait voir rétablir son ancienne forme de gouvernement; et cette persuasion dut me décider à me conformer à ce qui me paraissait être les vœux d'un peuple magnanime, qui, vainqueur de l'ennemi étranger, craignait les maux horribles d'une guerre civile.

Cependant, je ne me dissimulai pas que les progrès rapides de la civilisation européenne, la diffusion universelle des lumières, même parmi les classes moins élevées, la communication plus fréquente entre les différens pays du globe, les évènements étonnans réservés à la génération actuelle, avaient suscité des idées et des desirs inconnus à nos aïeux, d'où résultent des besoins nouveaux et impérieux. Je me suis aussi aperçu qu'il fallait absolument mettre d'accord les insti-

tutions politiques avec ces élémens , pour pouvoir obtenir entre les hommes et les lois, l'harmonie convenable , de laquelle dépendent la stabilité et le repos de la société.

Mais, pendant que je réfléchissais avec la sollicitude de mon cœur paternel aux changemens convenables à l'état actuel de la monarchie espagnole, et analogues à l'organisation des peuples civilisés, vous m'avez fait connaître vos desirs de voir établir cette constitution qui au milieu du bruit des armes, fut proclamée à Cadix en 1812, au moment même qu'au grand étonnement de l'univers entier, vous vous battiez pour la liberté de la patrie. J'ai écouté vos vœux , et, père tendre, j'ai accordé ce que mes enfans croient propre à faire leur bonheur. J'ai prêté serment à cette constitution que vous desiriez avec tant d'ardeur, et j'en serai toujours le plus ferme appui. J'ai déjà pris les mesures convenables pour la convocation immédiate des cortès. Je me féliciterai, réuni à vos représentans, de contribuer au grand œuvre de la prospérité nationale.

Espagnols! votre gloire est la seule que mon cœur ambitionne. Mon âme ne desire que de vous voir autour de mon trône, unis, paisibles et

heureux. Comptez donc sur votre roi, qui vous parle dans l'effusion sincère que lui inspirent les circonstances où vous vous trouvez, et le sentiment des devoirs imposans dont la Providence l'a chargé: votre bonheur, dorénavant, dépendra en grande partie de vous-mêmes. Gardez-vous de vous laisser séduire par les apparences trompeuses d'un bien imaginaire, qui empêchent souvent d'obtenir le bien réel. Evitez l'exaltation des passions; elles changent souvent en ennemis ceux qui doivent être frères, et unis de sentimens comme ils le sont de religion, de langue et de mœurs. Rejetez les insinuations perfides et déguisées avec art de vos ennemis. Marchons, MOI le premier, dans le sentier constitutionnel, et montrant à l'Europe un modèle de sagesse, d'ordre et de parfaite considération dans une crise qui, chez d'autres nations, a été accompagnée de larmes et de malheurs, faisons admirer et respecter le nom espagnol, en même temps que nous travaillons à notre bonheur et à notre gloire pour des siècles.

Au palais de Madrid, le 10 mars 1820.

FERDINAND.

N° V, PAGE 334.

*Proclamation de S. A. S. l'infant don Carlos
à l'armée nationale , lors de sa nomination
comme généralissime.*

Soldats! l'acte solennel par lequel, sous vos drapeaux, vous avez déclaré la plus ferme adhésion à la constitution politique de la monarchie, vous a imposé de grands devoirs, et en même temps vous a offert une carrière brillante, où vous pourrez vous couvrir d'une gloire immortelle.

La bravoure et la constance qui ont toujours été la noble devise du guerrier espagnol, sont pour moi une garantie sûre de la fidélité inviolable avec laquelle vous remplirez vos engagements; et moi qui me réjouis de la confiance que j'ai méritée du

roi, en obtenant la haute fonction de vous commander, fidèle au serment solennel que j'ai fait aujourd'hui entre ses mains royales, je serai aussi celui qui vous conduirai dans le sentier que l'honneur nous trace.

Aimer et défendre la patrie, soutenir avec une loyauté inaltérable le trône et la personne sacrée du monarque, appui de la liberté civile et de la prospérité nationale, respecter les lois, maintenir l'ordre public, nous prêter à tous les sacrifices que le bien général exige, nous unir en affection et en sentimens à tous les Espagnols, et contribuer avec eux à établir et à consolider le système constitutionnel, observer une exacte discipline, et la subordination si nécessaire dans la milice; voilà, soldats! quels sont nos devoirs sacrés; voilà ce qui nous rendra dignes de l'amour de nos concitoyens dans le repos de la paix, et redoutables à l'ennemi dans les combats; voilà enfin ce que le roi attend de vous, et dont votre premier compagnon d'armes vous promet de vous donner l'exemple.

C'est ainsi que l'auguste trône des Alphonses et des Ferdinands fera briller cette nation héroïque d'un éclat inconnu dans les plus beaux siècles de

la monarchie. Ferdinand VII, notre roi bienfaisant, fondateur de la liberté d'Espagne, père de la patrie, sera le plus heureux et le plus puissant des rois, car il établit sa grande autorité sur les bases indestructibles de l'amour et du respect de ses peuples.

Militaires de toutes les classes ! qu'il n'y ait plus qu'une voix parmi les Espagnols, ainsi qu'il n'y a parmi eux qu'un même sentiment ; et quel que soit le danger, quelles que soient les circonstances, réunissons-nous autour du trône, aux cris généreux de *Vive le Roi ! Vive la Nation ! Vive la Constitution !*

Madrid, 14 mars 1820.

CARLOS.

PAGE 334.

Lettre de Quiroga au roi Ferdinand.
SIRE,

L'armée espagnole, dont le sang et les sacrifices inouïs replacèrent V. M. sur le trône de ses ancêtres, et sous l'égide de laquelle la nation sanctionna le Code qui devait fixer à jamais ses destinées, se sentit blessée dans son honneur et dans son patriotisme, le jour où, foulant aux pieds les lois de la reconnaissance et de la justice, V. M. renversa ce monument de sagesse, et qualifia d'*attentat* ce qui n'était que l'expression des droits les plus légitimes.

Six années ne purent faire changer des sentimens aussi profonds. Des mouvemens insurrectionnels suscités à différentes époques, et en divers endroits, auront convaincu V. M. que ces sentimens étaient gravés dans tous les cœurs, et que si sa personne auguste avait été un objet d'a-

doration, il n'en était pas ainsi de son système de gouvernement, et des personnages qui s'étaient indignement emparés de sa confiance. Le génie du mal étouffa partout le cri généreux de la patrie, et les braves qui les firent entendre furent immolés à l'iniquité, toujours inexorable à l'égard de qui-conque ose déchirer le voile dont elle se masque aux yeux fascinés du vulgaire ignorant et crédule.

Un sort aussi funeste n'inspira pas aux corps de l'armée expéditionnaire d'outre-mer, la crainte d'élever de nouveau une voix chère à tout Espagnol digne de ce titre précieux. Sire, ils l'ont élevée solennellement cette voix le 1^{er} janvier 1820 ; ils l'ont élevée, bien décidés à ne point trahir le serment que reçut la patrie. Rien ne saurait ébranler leur fidélité ; et leur sang n'est qu'un faible sacrifice pour couronner leur glorieuse entreprise. Refaire la vie à la constitution de l'Espagne, voilà leur but ; proclamer que c'est seulement à la nation, légitimement représentée, qu'appartient le droit de se donner des lois, voilà ce qui leur inspire les accens d'un sublime enthousiasme.

Les lumières de l'Europe, sire, repoussent l'idée que les nations soient gouvernées comme si elles étaient la propriété des rois. Les peuples

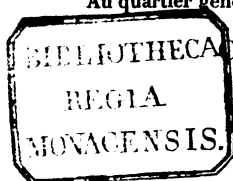
réclament d'autres institutions; et le gouvernement représentatif est regardé comme le plus analogue aux grandes sociétés, dont les individus ne sauraient se rassembler tous pour promulguer les lois : c'est le gouvernement des nations les plus éclairées, celui que toutes souhaitent, dont la possession a tant coûté de sang, et dont jamais peuple ne fut plus digne que l'Espagne.

Pourquoi donc cette nation, la plus favorisée de la nature, se voit-elle privée du don le plus précieux qu'on puisse recevoir de la main des hommes? Pourquoi lui est-il refusé de respirer l'air de la liberté civile, cet air pur qui seul vivifie le corps d'un état? Eh quoi! de vieux préjugés, des systèmes avortés par la violence, des prérogatives vaines et frivoles, propres seulement à flatter l'orgueil de l'ignorance, des suggestions perfides, d'odieux favoris qui n'oppriment un instant que pour être opprimés l'instant d'après, seraient-ils donc des motifs assez puissans pour violer les droits de la raison, de la justice?... Les rois appartiennent aux nations; ils ne sont rois qu'autant que les nations le veulent. Les lumières ont converti en axiomes des vérités aussi simples, et si les gouvernemens affectent d'autres principes, c'est le

langage de la fausseté, de l'hypocrisie, et non pas celui de l'erreur ou de l'ignorance.

Les vœux et les desseins de l'armée, sire, sont de proscrire à jamais cet odieux langage : la nation partage ces mêmes sentimens, malgré la digue que la crainte et l'habitude de l'obéissance ont opposée à leur manifestation. Les braves viennent de la rompre cette digue : la patrie la rompra de même. Les pays protégés par leur présence remplissent l'air de leurs acclamations, en promulguant de nouveau ce Code sacré, qui n'aurait dû l'être qu'une seule fois. Ces cris retentiront dans toute la Péninsule, convertie en théâtre de vertu et d'héroïsme. Mais si d'aussi flatteuses espérances devenaient illusoires, si des vœux aussi purs n'étaient point exaucés, l'armée n'aurait pas encore perdu le prix de ses travaux, et mourir pour la cause de la liberté lui semblera bien plus doux que de languir sous le joug et les caprices de ceux qui, séduisant le cœur de Votre Majesté, l'entraînent à sa perte.

Au quartier général de San-Fernando, le 7 janvier 1820.



Comme organe de l'armée,

ANTONIO QUIROGA.

N° VI, PAGE 350.

Passeport délivré à Van Halen par son général en chef.

D'après l'oukase de S. M. I. l'Empereur Alexandre Pawlovitch, Empereur et Autocrate de toutes les Russies, etc., etc., etc. :

Il est enjoint de donner à M. Van Halen, Major en retraite du régiment des dragons de Nijeni-Novgorod, avec les domestiques qui se trouvent auprès de lui, deux chevaux de poste depuis la ville de Tiflis jusqu'à Doubno, ainsi que les conducteurs nécessaires.

Donné à Tiflis, le 3 octobre 1820.

Signé : YERMOLOW.

N° VII , PAGE 356.

*Lettre de Van Halen à M. le prince de Reuss
Plauen, commandant général du royaume de
Galicie.*

Monseigneur,

Les nouvelles dispositions prises relativement à ma personne, et la communication qui m'a été faite sur mon départ, sans m'instruire de ma destination, me forcent à distraire votre attention.

C'est sans doute pour m'outrager qu'on a décidé de me faire sortir de cette espèce de prison d'état pour être mis en route d'une manière vraiment indigne. A mon arrivée en cette ville, j'ai eu l'honneur de vous confier la lettre adressée à notre ministre à Vienne, et dès ce moment, dès cet acte même, je ne dépends plus que de lui.

C'est en lui que je vois représenté mon propre monarque; pour obéir à toute disposition du gouvernement d'Autriche, je ne reconnais point d'autre organe.

Général, comme sujet d'un monarque généreux aîné de son peuple; comme membre d'une nation libre et indépendante, je dois protester solennellement contre toute disposition relativement à moi, qui ne soit connue et autorisée par l'agent de S. M. C. à la Cour de Vienne; je me vois, par conséquent, dans le désagréable cas de déclarer, que, fidèle à d'aussi justes principes, je ne me conformerai à rien qui puisse les contrarier.

J'ai l'honneur d'être, etc.

JUAN VAN HALEN.

Léopold, le 15 janvier 1821.

N° VIII, PAGE 359.

Traduction de la déclaration de non amplius redeundo.

Certificat.

L'Espagnol Van Halen, qui a reçu sa démission du service militaire de l'empereur de Russie, a signé devant cette direction de police impériale et royale, le revers *de non amplius redeundo*; il s'est engagé à ne plus retourner dans les états impériaux et royaux de l'Autriche.

La direction de police I. et R.

Signé, J. HOCH, Conseiller du gouvernement impérial et royal, Directeur de police.

Lintz, le 1^{er} février 1821.

TABLE DES CHAPITRES

DE LA SECONDE PARTIE.

AVANT-PROPOS.	Pages. i
CHAPITRE I. Départ de Londres. — Arrivée à Saint-Pétersbourg.	1
CHAPITRE II. Hospitalité russe.	26
CHAPITRE III. Quelques semaines à Pétersbourg. — Anecdotes.	41
CHAPITRE IV. Entrée au service. — Départ de Saint-Pétersbourg.	57
CHAPITRE V. Trajet de Tzarskoïe-Selo à Nijnei-Novgorod. — Foire de Saint-Makarieff.	69
CHAPITRE VI. Départ de Nijnei-Novgorod. — Arrivée à Mozdok. — Le père Henri.	82
CHAPITRE VII. Gouvernement de la Géorgie. — Peuplades du nord et de l'est du Caucase. — Tchetchenskis.	98
CHAPITRE VIII. Aspect du Caucase. — Cosaques du Térék. — Arrivée au quartier général d'Andrewsk. — Yermolow.	109
CHAPITRE IX. Passage du Caucase.	134
CHAPITRE X. Kourtschistan ou Géorgie. — Ambassade d'Yermolow. — Peuples de la Géorgie.	152

CHAPITRE XI. Départ de Tiflis pour le régiment. — Camp des dragons. — Lesghins. — Lettre de Mina.	168
CHAPITRE XII. Tiflis. — Commerce et industrie. — — Bains. — Géorgiennes. — Mariage. — Funérailles. — Club. — Fêtes. — Troubles dans deux provinces. — Double expédition ordonnée par Yermolow.	200
CHAPITRE XIII. Départ de l'expédition contre Kasiku- mik. — Provinces de Karabach, de Nougha, du Chir- van. — Moustapha-Khan.	232
CHAPITRE XIV. Sortie du Chirvan. — Pont infernal. — Daghestan. — Ashan-Khan et son frère. — Passage des torrens. — Réunion des contingens. — Revue des corps d'armée.	269
CHAPITRE XV. Mouvement des troupes. — Fort de Tchirakh. — Entrée sur le territoire ennemi. — Bataille et prise de Josérék. — Tartare décoré de la croix de la légion d'honneur.	290
CHAPITRE XVI. Fuite de Sourghai-Khan. — Soumission du pays. — Installation d'Ashan-Khan. — Évacuation du pays. — Nouvelles d'Espagne. — Retour à Tiflis.	313
CHAPITRE XVII. Démarche de Van Halen pour re- tourner en Espagne. — Ordre d'expulsion. — Adieux d'Yermolow. — Général Gogel à Doubno. — Arres- tation en Galicie. — Police autrichienne. — Arrivée en Espagne.	330
NOTE DE L'ÉDITEUR.	361
ITINÉRAIRE.	363
PIÈCES JUSTIFICATIVES.	377

FIN DE LA TABLE.

ble

to
the

to

to

the
e
the

